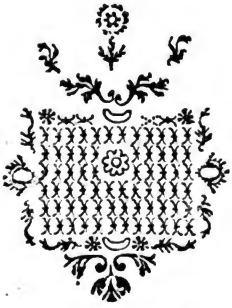
JERUSALEM DÉLIVRÉE,

POËME HÉROÏQUE

DU TASSE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Par LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

JERUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT DIXIEME.

EN achevant ces mots, le fier Sultan, malgré ſes bleſſures & ſa laſſitude, ſaute légérement ſur un cheval que le hazard lui fait rencontrer. Son caſque n'avoit plus de timbre ; cet effroyable dragon, qui lui en ſervoit quelques heures auparavant, avoit été mis en pieces. Sa cotte d'armes étoit ſouillée de ſang & toute déchirée, & il ne lui reſtoit de ſes ornements royaux que des armes délabrées, ſous leſquelles il étoit impoſſible de le reconnoître. Comme on voit un loup avide ſortant de la bergerie, lécher encore ſur ſes levres immondes les reſtes du ſang dont il s'eſt rempli, ſans être raſſaſié ; tel le furieux Soliman s'éloigne à regret des ennemis dont il vient de faire un horrible maſſacre ; ſon bras s'eſt laſſé de répandre leur ſang, mais il en eſt inſatiable. Il s'ouvrit un paſſage au travers des épées & des

Digitized by Google

lances, & fut assez heureux pour éviter tous les traits qu'on lança sur lui. Il se retira ensuite dans les lieux les plus écartés, où, après avoir délibéré sur la route qu'il prendroit, il résolut de se rendre à l'armée qu'assembloit le Soudan d'Egypte, afin de joindre ses armes aux siennes, & de tenter encore une fois la fortune.

Dans cette résolution, comme il connoissoit parfaitement le pays, il prit le chemin de Gaza, & surmontant la douleur que lui causoient ses blessures, il marcha sans s'arrêter pendant tout le jour. Lorsque la nuit fut venue, il mit pied à terre, il banda ses plaies, & après s'être nourri de quelques dattes qu'il fit tomber d'un palmier, posant sa tête sur son bouclier, il essaya de s'endormir. Mais la douleur de ses blessures, & encore plus le dépit cruel qui dévoroit son cœur, ne lui permirent de s'assoupir qu'au milieu de la nuit. Comme il dormoit encore, il entendit une voix qui, l'appellant par son nom, lui disoit : Soliman, quel temps prenez-vous, quel lieu choisissez-vous pour vous livrer au sommeil ? Pouvez-vous en goûter la douceur pendant que vos Etats sont en la puissance de vos fiers ennemis ? Pouvez-vous dormir sur cette même terre où les corps de vos soldats sont étendus sans sépulture ? L'affront que vous venez de recevoir vous permet-il d'attendre ainsi le jour entre les bras d'un sommeil paisible ?

A ces paroles Soliman se réveille en sursaut ; il ouvre les yeux, & voit devant lui un homme d'un âge extrêmement avancé. Eh ! qui es-tu, fantôme importun, lui dit le Sultan ? qui es-tu, pour venir ainsi troubler mon repos ? Quel intérêt prends-tu aux outrages que j'ai reçus, & au ressentiment que j'en dois avoir ? Seigneur, lui répond le Vieillard, je suis un homme à qui vos desseins secrets sont connus, & qui s'inté-

Digitized by Google

reſſe à vous plus que vous ne penſez. Excuſez, je vous prie, la maniere dont je vous ai parlé; je ne l'ai fait que pour exciter votre grand courage. Je ſais que vous avez réſolu d'aller joindre l'armée du Soudan, & c'eſt pour vous diſſuader de ce deſſein que je ſuis venu vous trouver. Cette armée n'eſt pas encore en état de marcher; lorſqu'elle le ſera, ſoit que vous la joigniez ou non, elle ſe mettra auſſi-tôt en marche; ainſi votre voyage eſt inutile. Mais, Seigneur, j'ai une entrepriſe à vous propoſer bien plus flatteuſe pour un illuſtre Guerrier tel que vous. Si vous voulez me prendre pour guide, je m'offre à vous conduire dans Jéruſalem, au travers des ennemis qui l'environnent; & je vous y conduirai même en plein jour, ſans qu'ils puiſſent mettre obſtacle à notre paſſage. C'eſt-là qu'en attendant l'armée d'Egypte, vous pourrez dès aujourd'hui avoir occaſion de ſignaler votre héroïque valeur.

L'air & les paroles de ce Vieillard imprimerent du reſpect à Soliman. Mon pere, lui dit-il auſſi-tôt, je m'abandonne à votre conduite: menez-moi où il vous plaira, je ſerai toujours prêt à marcher où il y aura plus de travaux à eſſuyer, & plus de gloire à acquérir. Le Vieillard loua le courage du Sultan, & après avoir verſé ſur ſes plaies un baume ſalutaire qui les guérit, & lui rendit en un moment ſa premiere vigueur; allons, dit-il, partons: déja le Soleil eſt prêt de commencer ſa courſe. Ils montent enſuite l'un & l'autre ſur un char qui n'étoit pas éloigné. Le Vieillard prend en main les rênes, il anime les chevaux de ſa voix. Ces courſiers merveilleux blanchiſſent les mors d'écume; le feu leur ſort par les yeux & par les narines. Ils partent avec une telle rapidité, que les roues ne laiſſent après elles aucune trace ſur la pouſ-

ſiere ; & par un prodige encore plus ſurprenant, l'air ſe condenſant tout d'un coup, il ſe forme autour du char un nuage ſi épais & ſi ſolide, que les pierres lancées par les plus fortes machines, n'auroient pu le pénétrer. Ce nuage néanmoins eſt tranſparent, mais ſeulement pour ceux qui ſont dans le char, de maniere que ſans être vus, ils peuvent aiſément voir tout ce qui ſe paſſe au dehors.

Le Sultan, ſurpris de ces merveilles, garda quelque temps un profond ſilence; enfin ſe tournant vers ſon conducteur : ô vous, lui dit-il, qui connoiſſez les penſées les plus ſecrettes des hommes, vous à qui il ſemble que la nature ſoit aſſujettie, s'il vous a été donné du Ciel de lire dans l'avenir, apprenez-moi quelle doit être la fin de cette guerre terrible qui embraſe aujourd'hui l'Aſie ? Mais avant toutes choſes, commencez par diſſiper mon étonnement : dites-moi votre nom, que je ſache qui vous êtes, & par quels moyens admirables vous opérez ces prodiges dont je ſuis témoin. Il me ſera aiſé de ſatisfaire une partie de vos deſirs, lui répondit le Vieillard ; je m'appelle Iſmen, & parce que j'ai acquis quelque capacité dans les ſciences ſecrettes auxquelles je me ſuis appliqué toute ma vie, il a plu aux Syriens de me ſurnommer le Magicien. Pour ce qui eſt de connoître l'avenir, il n'y a ni application ni effort d'eſprit qui puiſſe faire acquérir aux foibles mortels cette ſcience ſublime. Un voile impénétrable aux yeux des hommes couvre les arrêts du deſtin. Nous devons employer nos efforts pour écarter les maux qui nous menacent, & pour nous procurer les biens où nous aſpirons. C'eſt ainſi que les hommes courageux ſavent ſe faire eux-mêmes un heureux ſort. C'eſt ainſi, Seigneur, qu'en ſuivant les mouvements de votre grand courage,

Digitized by Google

en agiſſant avec prudence, fermeté & confiance, vous devez tout eſpérer & tout attendre de la fortune.

Je vous dirai cependant, continua-t-il, ce que j'entrevois comme au travers d'un nuage. Avant qu'un grand nombre d'années s'écoule, il me ſemble qu'un Monarque fameux tiendra l'Egypte ſous ſes loix. Toutes les vertus morales & civiles ſeront en ce Héros; ſous ſon heureux empire fleuriront les ſciences & les arts. Auſſi redoutable dans la guerre qu'aimable dans la paix, il ſera l'effroi des Chrétiens. Je vois leurs armées défaites & leurs conquêtes renverſées. Ce Guerrier invincible contraint les reſtes malheureux de ces uſurpateurs à ſe réfugier dans une iſle: l'Aſie eſt pour jamais délivrée de leur odieuſe tyrannie; & cet invincible Guerrier, ce Monarque illuſtre, ce Héros, Seigneur, naîtra de votre ſang. Ces paroles d'Iſmen exciterent dans l'ame du Sultan un ſentiment mêlé de joie & de jalouſie. Que ce Guerrier eſt heureux, s'écria-t-il! Que je porte d'envie au Héros que le Ciel deſtine à de ſi grandes choſes! Mais enfin, reprit-il un moment après, quel que ſoit le ſort qui m'eſt réſervé, mon courage ne ſe démentira point. Les aſtres s'écarteront de leur cours avant que je ceſſe d'être inébranlable à tous les coups de la fortune.

En s'entretenant de cette maniere ils arriverent bientôt à la vue du camp des Chrétiens. Quel cruel ſpectacle s'offrit alors aux yeux de Soliman! Il vit ſes enſeignes déchirées, traînant dans la pouſſiere, & les corps de ſes plus chers amis que les vainqueurs fouloient aux pieds en les dépouillant de leurs armes. D'un côté les Chrétiens rendoient à ceux de leurs gens qui étoient péris dans le combat des honneurs funebres, accompagnés de toute la pompe

d'un triomphe ; & de l'autre ils livroient confuſément aux flammes les corps des Arabes & des Turcs, en inſultant à leur défaite. Le fier Sultan ne put ſoutenir cet indigne ſpectacle, il mit auſſi-tôt l'épée à la main, & ſautant à bas du char, il vouloit attaquer ſeul une armée victorieuſe ; mais Iſmen retint ſon courage impétueux, & l'engagea, quoiqu'avec peine, à remonter auprès de lui. Ils pourſuivirent leur route ; & laiſſant le camp derriere eux, ils arriverent à la montagne de Sion. Alors ils deſcendirent du char, qui diſparut à l'inſtant, & ils marcherent toujours enveloppés de ce nuage qui les déroboit à la vue des hommes.

Lorſqu'ils furent parvenus au pied de la montagne, du côté oppoſé au couchant, le Magicien s'arrêta vis-à-vis d'un endroit où étoit l'ouverture d'un ſouterrein taillé dans le roc. Comme depuis pluſieurs ſiecles ce chemin ſecret n'avoit point été fréquenté, les herbes & les ronces en couvroient abſolument l'entrée, de ſorte qu'Iſmen fut obligé d'écarter d'une main ces brouſſailles qui embarraſſoient ſon paſſage, tandis que de l'autre prenant Soliman, il l'invita à le ſuivre ſans crainte dans ce lieu ténébreux. L'entrée en étoit ſi baſſe, que le Sultan, ſe voyant réduit à ſe courber juſqu'à terre pour y pouvoir paſſer, dit au Magicien : par quel étrange chemin me conduiſez-vous ? Si vous m'aviez laiſſé faire, mon épée m'en auroit ouvert un bien plus facile au travers de nos ennemis. Seigneur, lui répondit Iſmen, ne dédaignez point de paſſer par où le grand Hérode a ſouvent paſſé lui-même. Ce Prince ſi recommandable par ſa profonde politique & ſa rare valeur, fit autrefois creuſer le chemin que vous voyez, pour tenir en bride ſes ſujets indociles. De la tour qu'il éleva en l'honneur de ſon illuſ-

tre ami Marc-Antoine, il se rendoit par cette route secrette, & dans le Temple, & hors de la Ville ; & c'est par-là qu'il introduisoit dans Jérusalem, ou qu'il en faisoit sortir, autant de troupes qu'il le jugeoit utile à ses desseins. De tous les hommes qui vivent aujourd'hui, je suis le seul à qui ce souterrein soit connu ; il va nous conduire au lieu où Aladin tient présentement son conseil avec ses principaux Officiers. Le Roi & ses Ministres sont également consternés de ce qui s'est passé la journée derniere. Vous pourrez, sans être vu de personne, entendre tout ce qui se dira dans cette assemblée ; & lorsque vous le jugerez à propos, vous paroîtrez, Seigneur, & ranimerez par votre présence leur courage abattu.

Ismen ayant ainsi parlé, s'avança le premier dans cette obscure caverne ; Soliman le suivit. Ils furent contraints d'abord de marcher presqu'en rampant : mais trouvant la route élevée à mesure qu'ils avançoient, ils marcherent dans la suite avec plus de facilité. Environ à la moitié du chemin ils trouverent une porte que le Magicien ouvrit. Elle étoit au pied d'un escalier qu'une foible lumiere éclairoit à peine. Cet escalier les conduisit dans un lieu spacieux qu'ils traverserent, & de-là ils monterent à la salle du conseil. Au moment qu'ils y entrerent, Aladin commençoit à parler de cette sorte aux Officiers qui l'environnoient : il faut avouer, mes amis, que la funeste journée d'hier a ruiné toutes nos espérances. Notre unique ressource est à présent dans le secours que nous a promis le Soudan d'Egypte. Mais le péril qui nous presse peut-il nous permettre d'attendre un secours incertain ou du moins éloigné ? C'est de quoi nous avons à délibérer ensemble ; c'est sur cela que je prie chacun de vous de me dire son avis avec liberté.

Digitized by Google

Après qu'Aladin ſe fut ainſi expliqué, il s'éleva dans l'aſſemblée un petit murmure ſemblable au bruit des feuilles qu'agite un vent léger. L'intrépide Argant prenant la parole, fit bientôt ceſſer ce murmure. Seigneur, dit-il au Roi, pourquoi tentez-vous notre courage ? Perſonne d'entre nous n'ignore la ſituation préſente de nos affaires : mais quelque fâcheux que paroiſſe l'état où la fortune nous réduit, c'eſt en nous ſeuls qu'il faut mettre toute notre eſpérance ; & ſans faire plus de cas de la vie qu'elle ne mérite, nous devons tout attendre de notre valeur. Ce n'eſt pas que je déſeſpere du ſecours d'Egypte, je ſuis perſuadé au contraire qu'il ne nous manquera pas : le Soudan mon maître vous l'a promis, il vous tiendra parole. Ce qui me fait parler ainſi, Seigneur, c'eſt que je vois avec regret qu'il y en a pluſieurs parmi nous qui ſe laiſſant entraîner à la crainte, n'ont pas des ſentiments tels qu'il convient à des hommes courageux. Le vrai courage non-ſeulement fait braver la mort, mais même il ne permet jamais qu'on déſeſpere de la victoire. Alors Orcan ſe leva pour dire ſon avis. C'étoit un homme d'autorité dans la ville : il avoit de la naiſſance, du mérite, & s'étoit autrefois acquis de la réputation dans les armes. Mais ayant depuis quelques années épouſé une jeune femme dont il avoit des enfants, l'amour qu'il portoit à ſon épouſe, & les ſoins de ſa famille, lui avoient amolli le courage. Voici de quelle maniere il parla au Roi.

Seigneur, lorſque la hardieſſe du diſcours procede d'un grand cœur, elle n'eſt point blâmable. Si le brave Argant témoigne dans ſes paroles un peu trop de confiance, il fait aſſez connoître par ſes actions quelle eſt la grandeur de ſon courage. Mais vous, Seigneur, qui, à une haute valeur, joignez une expérience con-

Digitized by Google

ſommée, vous devez modérer cette ardeur impétueuſe qui emporte une bouillante jeuneſſe. C'eſt à vous de balancer l'éloignement du ſecours qu'on nous a promis, avec la proximité du péril qui nous menace. C'eſt à vous de voir ſi cette Ville eſt en état de ſoutenir long-temps les attaques de nos ennemis. Nous ſommes à la vérité dans une place que la nature & l'art ont rendue très-forte: mais ceux qui l'aſſiegent emploient pour s'en rendre maîtres le même art que nous employons pour la défendre. Ils ont élevé de formidables machines, avec le ſecours deſquelles il n'eſt point de place imprenable. J'ignore quel ſera le ſuccès de l'aſſaut qu'ils ſe préparent à nous donner. D'un côté la valeur de nos troupes me donne de l'eſpérance, & de l'autre l'incertitude des armes me fait appréhender. D'ailleurs la diſette des vivres ne doit-elle pas nous alarmer? Le convoi qui nous vint hier, bien qu'il paroiſſe conſidérable, l'eſt peu néanmoins par rapport au grand nombre d'habitants que renferme cette Ville. Cependant il faudra qu'il ſuffiſe juſqu'à l'arrivée du ſecours: nous n'en avons plus d'autre à eſpérer; que deviendrons-nous donc, ſi ce ſecours, ſur lequel nous comptons, vient à nous manquer?

Mais je veux croire que le Soudan tiendra ſa parole, je ſuppoſe que le ſecours viendra au temps précis que nous l'attendons; ce ſera donc alors la force des armes qui décidera de notre ſort. Notre liberté dépendra de la victoire que nous aurons à remporter; & c'eſt de ces Guerriers tant de fois vainqueurs des Syriens, des Arabes, des Perſans & des Turcs, qu'il faudra triompher. Vous ſavez, brave Argant, combien ils ſont redoutables. La vaillante Clorinde le ſait auſſi-bien que vous. Malgré vos efforts magnanimes, vous avez été ſouvent contraints

l'un & l'autre de leur céder le champ de bataille. Il n'y a perſonne parmi nous qui puiſſe ſe vanter de n'avoir jamais fui devant ces terribles adverſaires. Je dirai plus, & les regards menaçants qu'Argant fait tomber ſur moi ne m'empêcheront pas de dire hardiment ce que m'arrache le zele ſincere que j'ai pour mon Prince & pour ma patrie. Je crois reconnoître à des marques évidentes que nos ennemis ſont protégés du Ciel, & qu'il n'y a point d'obſtacles que Dieu n'ait entrepris de leur faire ſurmonter. O que le Roi de Tripoli fut ſage de traiter avec les Chrétiens! & que le Sultan des Turcs au contraire a eu d'imprudence de ſe livrer aux mouvements d'un courage aveugle qui a cauſé ſa perte! Car enfin, ſi le fier Soliman n'eſt pas péri dans le combat, il eſt préſentement chargé de fers ou contraint de chercher ſon ſalut dans une honteuſe fuite; au lieu qu'il pouvoit, en ſe ſoumettant à des conditions ſupportables, éviter tous ces maux.

C'eſt ainſi qu'Orcan, n'oſant dire ouvertement ce qu'il penſoit, faiſoit néanmoins aſſez entendre qu'il alloit traiter avec l'ennemi, & lui demander la paix. Soliman l'écoutoit avec une impatience dont il n'étoit déja plus le maître, lorſqu'Iſmen ſe tournant vers lui: Seigneur, lui dit-il, vous entendez de quelle maniere on parle de vous: ſouffrirez-vous plus long-temps un diſcours qui doit exciter votre indignation? C'eſt tout ce que j'ai pu faire, lui répondit le Roi de Nicée, que de me contenir juſqu'à ce moment. Auſſi-tôt le nuage qui les couvroit ſe diſſipa. Le Sultan s'avança fiérement au milieu de l'aſſemblée, & élévant ſa voix: voici, dit-il, celui de qui on parle. Voici Soliman, non fugitif, ni chargé de fers, tel qu'il plaît à ce lâche harangueur de le repréſenter; mais Soliman, qui, après avoir fait

Digitized by Google

couler des flots de sang Chrétien, se voyant seul au milieu d'un camp ennemi, a su se faire jour avec son épée au travers de ceux qui s'opposoient à son passage. Si Orcan ose soutenir le contraire, me voilà prêt à le faire repentir de son imprudence. Et si lui, ou quelqu'un de ses pareils, est assez traître à sa patrie pour mettre en avant quelque proposition de paix, permettez, Seigneur, dit-il, en s'adressant au Roi, permettez que pour le punir de sa perfidie, je lui ôte ici la vie de ma propre main. On verra les loups habiter avec les agneaux; les serpents & les colombes se trouveront en un même nid, avant qu'on voie Soliman entendre à aucun traité avec d'odieux ennemis.

En parlant de cette maniere, le Prince Turc tenoit la main sur la garde de son épée. Chacun le regardoit avec étonnement & avec crainte. Il prit ensuite un air plus tranquille, & dit au Roi: espérez tout, Seigneur, il vous est venu un secours qui n'est pas à mépriser: Soliman est avec vous. Aladin qui s'étoit déja levé pour aller au-devant du Sultan, lui répondit: vaillant Prince, cher & fidele ami, quelle joie pour moi de vous voir en ces lieux! j'oublie mes malheurs passés, & n'en crains point à l'avenir de nouveaux. Si l'aveugle fortune ne se déclare pas ouvertement contre nous, vous êtes sans doute également capable de me conserver ma couronne, & de reconquérir vos Etats. En achevant ces mots, il l'embrassa affectueusement; & pour lui faire plus d'honneur, il le fit asseoir à sa droite, sur son propre trône, & mit Ismen à sa gauche. La valeureuse Clorinde vint aussi-tôt saluer le Sultan. Tous les principaux Chefs des Sarrazins lui rendirent leurs respects: l'Arabe Ormus, qui le jour d'auparavant avoit introduit le convoi dans la Ville,

Digitized by Google

étoit avec eux, Le ſeul Argant ſe tint dédaigneuſement à ſa place, ſans faire au Sultan la moindre civilité. Il regardoit de travers un rival dont la valeur excitoit depuis long-temps ſa jalouſie, & ſes regards étoient ſemblables à ceux d'un lion qui repoſe. Pour Orcan, la crainte s'étoit tellement emparée de ſon ame, qu'il n'oſoit ſeulement pas lever les yeux ſur le terrible Soliman.

Pendant que cela ſe paſſoit dans Jéruſalem, le Général de l'armée Chrétienne, après l'entiere défaite de ſes ennemis, & les derniers devoirs rendus aux ſiens, aſpirant à une gloire encore plus éclatante, avoit ordonné à ſes troupes de ſe tenir prêtes pour donner dans deux jours un aſſaut général à la Ville. Comme il avoit reconnu que ces Guerriers qui avoient déterminé la victoire à ſe déclarer pour ſon parti, étoient les mêmes qui, ſéduits par les charmes d'Armide, avoient quitté le camp pour ſuivre cette Princeſſe, & que le brave Tancrede étoit auſſi parmi eux, il leur envoya dire à tous de venir le trouver. Godefroy, accompagné ſeulement du vénérable Pierre, & d'un petit nombre de ſes plus ſages Officiers, leur fit un accueil plein de bonté; & puis il leur dit: apprenez-moi, mes amis, quelles ont été vos aventures depuis que vous nous avez quittés. Dites-nous par quel heureux hazard vous vîntes hier nous apporter un ſecours ſi glorieux pour vous, & ſi utile à toute l'armée. La honte de leur faute les retint quelque temps les yeux baiſſés dans le ſilence; enfin Guillaume, fils du Roi d'Angleterre, prenant la parole, dit à Godefroy:

Seigneur, lorſqu'Armide fut partie avec les dix Guerriers qui l'accompagnoient, moi & les autres qui n'étions pas du nombre de ceux que le ſort avoit élus, nous ſortîmes du camp, ſans

nous être communiqué notre deſſein, & allâmes joindre pendant la nuit cette artificieuſe Princeſſe. Il faut avouer notre aveuglement : malgré l'extrême jalouſie que nous avions les uns des autres, les mêmes regards affectés, les mêmes diſcours ſéduiſants qui nous avoient attiré ſur les pas d'Armide, ſurent nous tenir auprès d'elle. Nous arrivâmes à ſa ſuite dans ces lieux infortunés où jadis le feu du Ciel conſuma quatre Villes criminelles. L'air qu'on y reſpire eſt empeſté. Ce pays autrefois ſi terrible, n'eſt préſentement qu'un lac infect; les eaux en ſont ſi noires & ſi épaiſſes, que les corps les plus ſolides y ſurnagent. Au milieu de ce lac eſt un château où l'on ne peut aborder que par un point fort étroit. C'eſt-là que la Princeſſe de Damas nous conduiſit. Mais, Seigneur, notre ſurpriſe fut extrême, lorſqu'étant entrés dans ce château, nous commençâmes à y reſpirer un air auſſi pur & auſſi délicieux que celui du dehors étoit corrompu: tout nous parut riant dans cette charmante demeure. Le marbre & les plus précieux métaux y ſont prodigués. Des jardins toujours fleuris & toujours verds y ſont arroſés par d'agréables ruiſſeaux. Sous un ombrage impénétrable aux rayons du Soleil, le chant des oiſeaux & le murmure des fontaines invitent ſans ceſſe à ſe livrer aux douceurs du ſommeil. Dans ces lieux enchantés Armide nous fit préparer un magnifique repas : tout ce que la terre & les eaux fourniſſent de plus rare, tout ce que la nature produit de plus exquis dans les différentes ſaiſons de l'année, nous fut ſervi par cent jeunes filles d'une beauté ſinguliere.

Enivrés d'amour & de plaiſir, nous avalions à long traits le poiſon qui parroit des yeux perfides de cette enchantereſſe, lorſque ſe levant de table, elle nous dit d'un air doux & gracieux

qu'elle nous quittoit pour un moment. Nous la vîmes en effet revenir peu de temps après, mais avec un air bien différent de celui qu'elle avoit en nous quittant. Ses regards étoient sérieux & séveres. D'une main elle tenoit une baguette, & de l'autre un livre dans lequel elle lisoit tout bas. Je sentis alors de nouvelles pensées & de nouvelles inclinations prendre dans mon ame la place de celles que j'avois auparavant. Un changement pareil se fit dans la figure de mon corps : je ne sais par quel art mes bras & mes jambes se réuniſſant, je me vis enveloppé d'une peau couverte d'écailles. En un mot, Seigneur, d'homme que j'étois, par une incroyable métamorphose, je devins un poisson, & m'élançai aussi-tôt dans les eaux comme dans mon élément naturel. Tous mes compagnons eurent le même sort. Nous ne demeurâmes pourtant pas long-temps revêtus de cette étrange forme. Il plut bientôt après à la Magicienne de nous rendre notre premiere figure, & de nous faire redevenir hommes. Vous voyez, nous dit-elle ensuite, quel est mon pouvoir, vous venez de l'éprouver. Je puis avec la même facilité vous changer en bêtes sauvages, en arbres, ou en fontaines, & vous priver pour jamais de votre forme ordinaire. Votre sort est entre mes mains : craignez, malheureux, de vous attirer mon courroux ; il n'est pour vous en garantir qu'un unique moyen, le voici. Il faut que renonçant à Jesus-Christ, vous embrassiez ma religion, & que vous consentiez à prendre les armes contre le parti pour lequel vous avez jusqu'à présent combattu : à cette condition seule vous pouvez éviter les maux terribles qui vous menacent. Une pareille proposition nous fit horreur à tous, le lâche Raimbaud fut le seul qui eut la foiblesse de s'y soumettre. Armide voyant notre refus, nous fit enfermer dans une obscure prison. Quelques

ques jours après, Tancrede attiré par son malheur dans cette demeure fatale, y fut enfermé comme nous. Mais le lendemain de son arrivée la Princesse de Damas ayant reçu du Roi son oncle une lettre par laquelle il lui conseilloit de nous envoyer au Soudan d'Egypte, elle nous fit aussi-tôt partir dans cette intention.

Nous marchions chargés de fers, au milieu de cent soldats qui nous conduisoient, lorsque notre bonne fortune nous fit rencontrer l'invincible Renaud. Cet incomparable Guerrier, dont la gloire s'accroît chaque jour, ne nous eut pas plutôt reconnus, qu'il entreprit de nous délivrer. Il attaqua les Gardes, & les défit en un moment. La fuite en sauva quelques-uns, le reste tomba sous ses coups. Il nous fit ensuite revêtir des armes dont les morts étoient couverts, & c'étoient nos propres armes dont on nous avoit dépouillés. Quand nous n'aurions point vu le jeune Héros à qui nous devons notre liberté, sa prodigieuse valeur nous l'auroit aisément fait reconnoître; mais nous l'avons vu, nous lui avons parlé; ainsi rien n'est plus faux que le bruit qui s'est répandu de sa mort. Renaud est plein de vie; il n'y a que trois jours qu'il s'est séparé de nous pour se retirer à Antioche, après avoir auparavant quitté ses armes, qui étoient rompues en plusieurs endroits, & toutes souillées du sang de nos conducteurs.

Le Prince d'Angleterre avoit à peine cessé de parler, que le vénérable Pierre, qui étoit dans l'assemblée, fut rempli de l'esprit de Dieu; l'avenir se découvrit aux yeux de ce saint homme. Un éclat extraordinaire se répandit sur son visage; & lorsqu'il ouvrit la bouche pour faire entendre ce que le Ciel lui inspiroit, le son de sa voix lui attira le respect & l'attention de tous ceux qui étoient présents. N'en doutez point,

dit-il, Renaud eſt vivant ; ce qui a donné lieu au bruit de ſa mort, étoit un artifice de la trompeuſe Armide. Non-ſeulement Renaud vit encore, mais même le Ciel le deſtine à exécuter les plus grandes choſes. Ce qu'il a fait juſqu'à préſent n'eſt que les prémices de ce qu'il doit faire un jour. Je le vois qui prend en main la cauſe de l'Egliſe qu'un Empereur impie veut opprimer. Sous les aîles de l'aigle qu'il porte ſur ſon caſque, Rome trouve un ſûr aſyle. De ce Guerrier invincible naîtront des fils dignes de lui ; & de ceux-ci, il en naîtra d'autres, qui hériteront du courage & des vertus de leurs peres. Nos temples ſacrés, nos ſouverains Pontifes n'auront point de plus zélés défenſeurs. Humilier l'orgueil, punir l'injuſtice, protéger l'innocence, ſera à jamais le caractere de ſon illuſtre poſtérité. C'eſt par-là que l'aigle de la maiſon d'Eſt portera ſon vol au-deſſus des nues, & ſa gloire juſqu'au Ciel. Il a été donné à Renaud & à ſes deſcendants d'être toujours vainqueurs en combattant pour notre ſainte Religion. Dieu ne permettra point que nous ſoyions plus long-temps privés d'un ſi puiſſant ſecours. Il veut que le jeune Héros qui nous a quittés, ſoit rappellé, pour terminer avec nous notre glorieuſe entrepriſe.

Ces paroles prophétiques du vénérable Solitaire acheverent de raſſurer les eſprits au ſujet de Renaud, & remplirent de joie toute l'aſſemblée. Le ſeul Godefroy paroiſſoit abſorbé dans dans une profonde rêverie : l'aſſaut qu'il devoit inceſſamment faire donner à la Ville, occupoit toutes ſes penſées. La nuit étant venue bientôt après inviter les mortels à ſe délaſſer des travaux du jour, chacun ſe retira chez ſoi pour s'abandonner aux douceurs du ſommeil ; mais les ſoins & les inquiétudes du Général de l'armée ne purent lui permettre d'en goûter parfaitement les charmes.

Digitized by Google

CHANT XI.

DANS le deſſein de donner à la Ville un rude aſſaut, Godefroy ne ſongeoit qu'à mettre en état ſes machines de guerre, lorſque le vénérable Solitaire vint le trouver, & le tirant à l'écart, lui parla de la ſorte. Il me ſemble, Seigneur, que vous ne commencez pas votre entrepriſe par où vous la devriez commencer. Avant que d'oppoſer à nos ennemis des armes terreſtres & fragiles, ne devrions-nous pas employer contr'eux les armes immortelles ? Mettons de notre côté la milice invincible du Ciel : implorons le ſecours des Saints & des Anges. Indiquez par tout le camp des prieres publiques : ordonnez que les Miniſtres des Autels marchant en cérémonie, chantent des Hymnes & des Cantiques à la gloire de l'Eternel. Vous les ſuivrez, Seigneur, accompagné des principaux Chefs de l'armée, & votre exemple inſpirera la piété dans le cœur de tous les ſoldats. Commençons par nous rendre le Ciel propice ; c'eſt le plus ſûr moyen de remporter une glorieuſe victoire. Godefroy approuva ſon zele. Serviteur de Jeſus-Chriſt, lui dit-il, votre avis eſt très-ſage, il faut le ſuivre : je vais inviter tous les Chefs à ſe rendre auprès de moi : vous cependant allez trouver Guillaume & Adémart, nos ſouverains Paſteurs, & chargez-vous avec eux de tout ce qui regarde cette ſainte cérémonie.

Le lendemain on vit tous les Prêtres vêtus de longs habits de lin s'aſſembler au lieu où l'on avoit coutume de célébrer le divin Sacrifice. Il marcherent enſuite en deux files, chantant

alternativement les louanges du Seigneur. Pierre portoit à leur tête ce ſigne reſpectable que les Anges mêmes réverent. Les deux Pontifes, Guillaume & Adémart, marchoient les derniers, couverts d'habits magnifiques. Après eux venoit le Général de l'armée ſeul. Il étoit ſuivi par ſes principaux Capitaines, marchant deux à deux & avec ordre; enfin la foule des ſoldats fermoit cette pieuſe marche; on n'entendoit point alors le ſon des trompettes, ni des autres inſtruments de guerre; les voix & les chants des Chrétiens faiſoient ſeuls retentir les airs. Trinité ineffable, diſoient-ils, Dieu tout-puiſſant, nous vous adreſſons nos vœux. Vierge immaculée, qui dans vos ſacrés flancs avez conçu votre Créateur, daignez être notre médiatrice auprès de lui; Vous, que notre divin Rédempteur a jugée digne de lui préparer les voies ſur la terre, préſentez-lui nos hommages. Prince de ſes Apôtres, à qui il a confié les clefs du céleſte ſéjour, & qui les avez tranſmiſes enſuite à vos dignes ſucceſſeurs, ſoyez-nous favorable. Vous qui avez répandu par tout le monde ſa doctrine ſalutaire, vous qui en avez atteſté la vérité par votre ſang: & vous, chaſtes Epouſes de l'Agneau ſans tache, intercédez pour nous. Vous tous enfin qu'une vie ſainte a rendus participants de la gloire éternelle, offrez au Seigneur les humbles prieres que nous lui adreſſons, faites qu'il exauce nos vœux.

En chantant de cette maniere, les Chrétiens ſortent de leurs retranchements. Ils tournent leurs pas vers la montagne des Oliviers, qui eſt à l'Orient de la Ville, & qui en eſt ſéparée par la vallée de Joſaphat. Pendant toute leur marche ils font mille fois répéter aux échos le ſacré nom de JESUS & celui de ſa ſainte Mere. Les Sarrazins du haut de leurs murailles, furent té-

Digitized by Google

moins de cette pompe. La nouveauté du ſpectacle les ſurprit : ils garderent quelque temps le ſilence, enſuite ils pouſſerent de grands cris, inſultant par des blaſphêmes à la Religion des Fideles. Mais ceux-ci ſe voyant hors de la portée du trait de leurs ennemis, ne firent pas plus d'attention à leurs voix, qu'on n'en fait d'ordinaire au bruit que fait une multitude d'oiſeaux criards, & pourſuivirent tranquillement leur marche vers le ſommet de la montagne. Lorſqu'ils y furent arrivés, les Prêtres y dreſſerent un Autel : Guillaume, Evêque d'Orange, y célébra l'auguſte ſacrifice, à la vue de toute l'armée. Cette cérémonie étant achevée, les Chrétiens reprirent dans le même ordre le chemin de leur camp.

Godefroy retint à dîner avec lui tous les Chefs de l'armée qui l'avoient reconduit juſqu'à ſa tente ; & pour faire plus d'honneur au ſage Comte de Toulouſe, il le fit placer à table vis-à-vis de lui. Sur la fin du repas il déclara à ſes conviés le deſſein où il étoit de faire attaquer la Ville le lendemain. Tenez-vous prêts pour l'aſſaut, leur dit-il ; faites que tous les Guerriers qui marchent ſous vos ordres ſoient demain matin en état de combattre. Nous donnerons le reſte de cette journée aux préparatifs & au repos : le péril & la gloire feront le partage de la journée de demain. Auſſi-tôt les Héraults publierent par tout le camp l'ordre du Général. Le reſte du jour fut employé à diſpoſer tout pour l'attaque de la Ville. La nuit étant venue, le ſommeil répandit ſes charmes aſſoupiſſants ſur les yeux des ſoldats ; il répara leurs forces abattues par les travaux du jour, & renouvella leur vigueur.

Les ténebres n'avoient pas encore fait place aux premiers rayons de l'Aurore : tout étoit

tranquille & dans les bois & dans les plaines ; les troupeaux dans leurs paiſibles étables, les habitants des forêts dans leurs antres, & les oiſeaux ſur les branches des arbres goûtoient encore la douceur du repos, lorſque le ſon de la trompette vint exciter les Chrétiens à s'arracher des bras du ſommeil pour ſe revêtir de leurs armes. Godefroy s'étant levé promptement, ſe fit armer à la légere comme un ſimple fantaſſin. Il ne voulut pas ce jour-là prendre ſa cuiraſſe ni les autres armes peſantes dont il ſe couvroit d'ordinaire. En vain le Comte de Toulouſe, qui pénétroit ſon deſſein, lui dit qu'étant Général de l'armée, il ne devoit pas expoſer mal-à-propos une vie auſſi précieuſe que la ſienne. En vain il lui repréſenta que la gloire de monter des premiers ſur la breche ne pouvoit convenir qu'à des Guerriers ſubalternes, & qu'elle étoit au-deſſous de la dignité ſuprême dont il étoit revêtu. Comte, lui répondit Godefroy, lorſque dans Clermont le ſouverain Pontife Urbain me ceignit l'épée pour la défenſe de la foi, je m'engageai tacitement à ſervir Jeſus-Chriſt, non en qualité de Général, mais comme le moindre ſoldat de l'armée ; c'eſt-à-dire, à expoſer ma vie ſans crainte, & à employer pour ſa gloire toute la force de mon bras : il eſt juſte que je tache de remplir aujourd'hui de ſi ſaints engagements. Je vais faire avancer les troupes : je vais donner tous les ordres néceſſaires pour l'aſſaut ; mais après que je me ſerai acquitté des devoirs d'un Général, trouvez bon que je m'acquitte de ceux d'un ſoldat. J'eſpere que le Ciel, pour qui je vais expoſer mes jours, aura ſoin de les conſerver.

Telle fut la réſolution de Godefroy. Baudouin & Euſtache ſes deux freres, & tous les

chefs de l'armée, à l'exemple de leur Général, se couvrirent aussi-tôt d'armes légeres, comme étant plus propres au genre de combat qui s'alloit donner.

Cependant les Sarrazins ne doutant plus qu'ils ne fussent attaqués étoient accourus sur les murailles du côté du Nord, qui étoit le seul par où la Ville pouvoit être forcée. Aladin avoit ordonné non-seulement que tous les hommes en âge de porter les armes se rendissent en cet endroit, mais même il y avoit fait marcher les enfants & les Vieillards, afin qu'ils rendissent à leur patrie dans un besoin si pressant, tous les secours qu'on pourroit tirer de la foiblesse de leur âge. Pour cet effet ils portoient sans relâche sur les remparts des traits, des pierres, de la chaux bouillante, du souffre & du bitume. La muraille étoit couverte d'hommes, & garnie de machines de guerre, d'armes & de tout ce qui étoit nécessaire pour repousser l'attaque. On y voyoit le fier Sultan des Turcs, qui par sa taille avantageuse excédoit la hauteur des creneaux de la moitié du corps. Le Circassien Argant y paroissoit comme un énorme géant. La vaillante Clorinde s'étoit placée sur la tour angulaire; elle avoit derriere les épaules un carquois: brulant d'impatience de voir les Chrétiens à portée de ses traits, d'une main elle tenoit une fleche, & de l'autre son arc déja tendu. Dans cette posture terrible on l'eût prise autrefois pour la redoutable Déesse de Delos. Le Roi se transportoit partout avec une activité & une vigueur au-dessus de son âge, il fortifioit d'hommes & d'armes les endroits les moins garnis: il encourageoit ses gens, & n'oublioit rien, soit par ses discours, soit par ses soins, de ce qui pouvoit lui assurer la victoire. Dans le même temps les femmes de la Ville, saisies de crainte, ayant rempli les Mosquées, ta-

choient de rendre le Ciel favorable à leur parti. O Dieu, disoient-elles, arrachez des mains de nos ennemis les armes qu'ils ont prises pour abolir la loi de votre saint Prophete. Faites, Seigneur, que ces impies périssent au pied des murailles dont ils ont entrepris de se rendre maîtres. Mais leurs cris ne furent entendus que dans la nuit éternelle; ils ne pénétrerent point jusqu'au Ciel.

On découvrit bientôt des remparts l'armée Chrétienne qui s'avançoit. L'Infanterie marchoit sur deux colonnes, entre lesquelles on voyoit rouler ces effroyables machines que Godefroy avoit fait construire: les unes devoient lancer des pierres & des traits sans nombre; les autres étoient destinées à ébranler par leur choc & à abattre les murailles de la Ville. Derriere les gens de pied étoit la Cavalerie, dont plusieurs escadrons avoient ordre de battre la campagne, pour éviter toute surprise. Lorsque les Chrétiens furent à la portée du trait, l'attaque commença par une horrible nuée de pierres & de fleches qu'ils firent tomber sur les Sarrazins. Cette premiere décharge en mit d'abord un grand nombre hors de combat: un plus grand nombre encore saisis d'épouvante abandonnerent leur poste; de sorte que la muraille parut fort éclaircie. Alors les assaillants partie se couvrant de leurs boucliers, qu'ils joignoient les uns aux autres en forme de tortue, partie se mettant à l'abri sous le toît des machines de guerre, avancerent avec résolution jusqu'au bord du fossé. Le fond en étoit sec; & comme les Chrétiens s'étoient munis d'une infinité de fascines, de troncs d'arbres & autres choses propres à le remplir, ils l'eurent bientôt comblé.

L'intrépide Adraste fut le premier qui se couvrant la tête de son écu, & de l'autre main prenant une échelle, l'alla hardiment planter au pied de la muraille. Il commença aussi-tôt à y monter, malgré

malgré les pierres & la poix bouillante que les Sarrazins faisoient pleuvoir sur lui. Ce vaillant Helvétien en bute à tous les traits des assiégés, étoit déja parvenu jusquà la moitié de la hauteur du mur, lorsqu'un gros caillou lancé de la main d'Argant l'atteignit sur son casque, & le renversa sans sentiment au pied de l'échelle. Voilà le premier payé de sa témérité, dit Argant, voyons qui osera prendre sa place. Lâches, ajouta-t-il, je vous attends à découvert, venez m'attaquer de même : pourquoi vous cacher sous vos machines ? Mais elles ne vous serviront de rien, vous y périrez tous, ainsi que les bêtes sauvages dans leurs tanieres.

Ces bravades d'Argant ne font point changer aux Chrétiens l'ordre de l'attaque; ils continuent de faire avancer les machines, sans s'exposer mal-à-propos aux traits des Sarrazins, & ils parviennent enfin à placer au pied des murailles le terrible bélier. Mais presqu'au même-temps les assiégés ayant fait tomber sur le plus épais de leurs ennemis une prodigieuse pierre que cent bras vigoureux avoient eu peine à soulever, & cette masse énorme ayant accablé sous son poids plusieurs des assaillants, les Chrétiens cesserent alors de faire la tortue avec leurs boucliers; ils prirent le parti de combattre à découvert, & aimerent mieux affronter courageusement la mort que de l'attendre ainsi sans la voir. Mille échelles furent presque aussi-tôt dressées contre la muraille; les uns s'empressent d'y monter, les autres s'occupent à servir le bélier. Déja les coups redoublés de cette machine ont ébranlé le mur avec tant de violence, qu'il commence à s'entre-ouvrir: mais les assiégés instruits dans l'art de défendre les places, opposent promptement des balles de laine aux efforts du bélier, ils en amortissent ainsi les coups, & écartent par ce moyen le péril qui les menace.

Depuis le commencement de l'attaque, Clo-

rinde avoit sept fois tendu son arc redoutable, & autant de fois cette superbe Guerriere, dédaignant un but vil & ordinaire, avoit teint ses traits du plus illustre sang qui fût parmi les Chrétiens. Le premier qu'elle frappa fut le plus jeune des fils du Roi d'Angleterre : une fleche lui perça la main droite, malgré le gantelet de fer dont elle étoit couverte. A peine ce jeune Prince étoit-il entré au combat que, frémissant de dépit, il se vit contraint de l'abandonner. Le Comte d'Amboise, & le vaillant Clotaire qui commandoit les François, furent ensuite atteints des cruels traits de la Guerriere, & en eurent l'un & l'autre le corps percé de part en part : celui-ci montant courageusement à l'assaut, reçut le coup mortel dans la poitrine ; l'autre l'avoit reçu dans les flancs, étant encore au-delà du fossé. Un quatrieme coup perça le bras gauche au Comte de Flandres, pendant qu'il travailloit lui-même à mettre le bélier en état : en vain, pour continuer son entreprise, il voulut arracher de son bras le trait dont il venoit d'être blessé, le fer dentelé resta dans les muscles, & le contraignit de se retirer. L'inconsidéré Adémart, la visiere de son casque levée, regardoit d'assez loin le rude assaut qui se donnoit, lorsqu'il se sentit frapper au front : aussi-tôt il porte la main à l'endroit où il se sent blessé ; mais dans le moment une seconde fleche l'atteignant au même endroit, lui attache la main contre le visage, & fait tomber ce courageux & saint Prélat baigné dans son sang. Enfin, Palamede touchant déja de la main le haut des murailles, le septieme trait de la terrible Clorinde l'atteint au-dessus de l'œil, lui traverse la tête, & le précipite au pied du rempart, sur lequel il étoit prêt de monter.

Mais ces pertes ne ralentissent point l'ardeur des assaillants. Godefroy avoit fait rouler auprès

Digitized by Google

d'une des portes de la Ville la plus formidable de ſes machines : elle étoit d'une grandeur prodigieuſe ; ſa hauteur égaloit celle du rempart, & la terraſſe de cette machine étoit couverte d'un grand nombre de vaillants hommes. Ainſi que dans un combat naval on voit ſouvent deux vaiſſeaux, l'un deſquels cherche l'abordage, & l'autre veut l'éviter : tout de même on voyoit les Chrétiens s'efforcer de joindre aux murailles cette monſtrueuſe tour, pendant que les aſſiégés n'oublioient rien pour l'en écarter. Le Ciel étoit obſcurci de traits qui voloient de toutes parts : les pierres lancées par les frondeurs des deux partis oppoſés, venant quelquefois à s'entre-choquer, ſe forçoient les unes les autres à reprendre la route qu'elles avoient déja tenue. Les Sarrazins cependant, plus mal armés que leurs adverſaires, combattoient avec déſavantage. On les voyoit tomber comme les feuilles & les fruits encore verds qu'abat une violente grêle ; la plupart lâcherent le pied : mais Soliman tint ferme avec un petit nombre des plus courageux. L'intrépide Circaſſien accourt auſſi-tôt en cet endroit, où le danger paroît preſſant : Clorinde y vole auſſi : cette vaillante Guerriere veut partager avec ſes compagnons le péril & la gloire. Argant s'étant d'abord ſaiſi d'une groſſe & longue poutre, fit des efforts ſurprenants pour empêcher l'effroyable machine d'approcher de la muraille. Mais elle en eſt déja à une diſtance qui permet aux aſſaillants de faire uſage de leur batterie. Ils commencent par couper avec de longues faulx les cordes qui ſuſpendent les balles de laine ; après quoi le mur demeurant expoſé à la furie du bélier, ne put long-temps ſoutenir un ſi terrible choc, & il s'y fit bientôt une breche conſidérable.

A cette attaque étoit en perſonne le Général de l'armée Chrétienne, couvert d'un grand bouclier

dont il se servoit rarement, il regardoit l'effet des batteries, & observoit avec attention la contenance des assiégés. Il remarqua donc que Soliman s'étoit placé sur la breche, afin de la défendre, tandis que Clorinde & Argant, demeurés sur le rempart, faisoient tête à ceux qui combattoient au haut de la machine. Une noble ardeur s'empara alors de son ame, il se tourna vers Sigier qui portoit derriere lui ses armes, & lui dit : il est temps d'aller à l'ennemi ; la breche me paroît praticable, je vais tacher d'y monter : donnez-moi promptement un bouclier plus léger & plus commode pour le combat. Godefroy eut à peine proféré ces mots, qu'une fleche l'atteignit & lui perça la jambe à l'endroit le plus nerveux, & où la douleur est le plus sensible. Ce coup partit de ta main, valeureuse Clorinde, les Sarrazins eux-mêmes t'en attribuent l'honneur : ils alloient ce jour-là perdre ou la vie ou la liberté ; ton arc redoutable leur conserva l'une & l'autre. Mais le courageux Général, sans faire attention à la cruelle douleur que lui causoit sa blessure, s'avance le premier vers la breche, & invite les autres à le suivre. Il comprit bientôt néanmoins qu'il lui seroit impossible d'aller plus avant : sa jambe dont la plaie s'aigrissoit par le mouvement, commença de s'affoiblir sous lui : il sentit qu'il pouvoit à peine se soutenir, & reconnut la nécessité où il étoit de se retirer. C'est pourquoi, faisant signe à Guelfe d'approcher : je vous laisse le commandement, lui dit-il ; une blessure m'oblige à m'éloigner pour quelques moments ; remplissez ma place, brave Guelfe ; incessamment je vous rejoins. Il monta aussi-tôt sur un cheval qu'on lui présenta, & s'en alla au camp.

Dès que Godefroy eut quitté le combat, on s'en apperçut au grand désavantage des Chrétiens : il sembloit qu'avec leur Général la fortune

ſe fût éloignée d'eux : leur ardeur ſe ralentit, & bientôt ils perdirent courage. Les Sarrazins au contraire reprirent cœur ; tous ceux à qui la crainte avoit fait abandonner les remparts, retournerent à leur poſte. Les femmes même, animées d'un ardent amour pour leur patrie, excitées par l'exemple de Clorinde, oublierent alors la timidité de leur ſexe, on les vit accourir ſur les murailles, & combattre à l'envi des hommes. Mais ce qui contribua le plus à décourager les aſſaillants, ce fut la bleſſure de Guelfe qui les commandoit : dans la foule des combattants une pierre démêla ce brave Capitaine, & le porta par terre. Le Comte de Toulouſe eut un ſort pareil. Euſtache, frere de Godefroy, fut auſſi dangereuſement bleſſé, & de tous les coups des aſſiégés, il n'y en eut preſque pas un ſeul qui ne mît hors de combat quelqu'un de leurs ennemis.

Ce changement de la fortune excita l'ardeur impétueuſe d'Argant, il éleva ſa voix, & inſultant aux Chrétiens : Ce n'eſt point ici Antioche, leur dit-il ; cette nuit favorable à vos artifices, eſt paſſée, nous ſommes en plein jour, & vous avez en tête des adverſaires plus redoutables que ceux à qui vous eûtes alors affaire. Eh quoi ! vaillants hommes, vous pliez ? Une légere réſiſtance eſt capable de vous rebuter ! Qu'eſt donc devenu votre amour pour la gloire ? Ou plutôt, lâches & timides femmes, qu'eſt devenue cette vile ardeur que vous aviez pour le pillage, & qui ſeule animoit vos cœurs ? Après avoir parlé de la ſorte, le fier Circaſſien traverſa la breche ; & comme ſi l'enceinte d'une grande Ville n'eût pas été un aſſez vaſte champ pour exercer ſa fureur, il voulut la répandre au-dehors. Mais avant que de ſortir il adreſſa ces mots au Sultan des Turcs : voici le moment qui doit décider entre ma valeur & la tienne, viens, Soliman, ſuis-moi ſi tu l'oſes : c'eſt hors de ces

murs que la gloire nous attend ; voyons qui de nous deux saura le mieux répondre à son attente. Soliman piqué de ces paroles, & plus excité encore par la grandeur de son courage, sortit aussitôt avec Argant. Ces deux redoutables Sarrazins fondent à l'instant sur des ennemis déja découragés, & en font un horrible carnage, éleverent en peu de temps un monceau d'armes, de corps morts, d'échelles tronquées, de machines brisées, & en firent au-devant de la breche comme un rempart nouveau qui en défendoit l'approche. Loin d'aspirer encore à la gloire de monter sur la muraille, les Chrétiens peuvent à peine se défendre. Ceux qui attaquoient se trouvent eux-mêmes assaillis avec tant de furie que, contraints de prendre la fuite, ils laissent à la merci des assiégés, & leurs machines, & tout l'attirail de l'assaut. Alors les deux Guerriers ordonnerent à ceux de la Ville qu'on leur apportât des torches enflammées, afin d'embraser les machines : ils furent incontinent obéis. Telles qu'on dépeint les sœurs infernales sortant du noir empire, tel ce couple furieux, la flamme à la main, déja s'apprêtoit à tout réduire en cendre, lorsque Tancrede vint arrêter leur furie. Du lieu où il combattoit avec ses Italiens, ce Guerrier invincible vit la lueur de la flamme, & reconnut le désordre qui régnoit à la principale attaque. Aussi-tôt il accourut en cet endroit, où le secours de son bras étoit si nécessaire, & par une étonnante valeur, il fit changer en arrivant la face du combat.

Pendant qu'avec une fortune diverse, les Chrétiens & les Sarrazins combattoient au pied des murailles, Godefroy s'étoit rendu dans sa tente, accompagné de Baudouin son frere, du fidele Sigier, & de plusieurs autres de ses amis. Dans l'impatience où il étoit de retourner au combat,

Digitized by Google

il voulut lui-même arracher de sa jambe ce trait fatal qui l'avoit contraint de s'en éloigner. Mais le bois de la fleche s'étant rompu, le fer cruel resta dans la plaie. Il déclare alors que, sans aucun égard aux douleurs qu'on lui pourroit causer, on eût à prendre pour le panser la voie la plus prompte. Le sage Erotime aussi-tôt se dispose à lui obéir. Cet homme chéri des Muses étoit né sur les rives du Pô : il excelloit dans l'art de guérir les plaies & de rendre la santé aux malades; & quoique par de doctes écrits il eût pu rendre son nom immortel, à cette gloire il avoit préféré l'avantage d'être utile aux autres. Le courageux Général appuyé sur une lance, immobile, & paroissant comme insensible à la douleur, tendoit la jambe à celui qui le pansoit. Cependant malgré l'adresse & l'expérience d'Erotime, le succès ne répondit point à ses desirs. Le fer de la fleche restoit toujours dans la plaie, quoique cet homme habile employât pour l'en tirer tous les secrets de son art. Alors l'esprit céleste à qui Dieu avoit confié la conduite de Godefroy, pour faire cesser les douleurs que devoit causer à ce courageux Capitaine une opération si longue & si difficile, se transporta sur le mont Ida. Il y cueillit du dictame, cette herbe fameuse, dont on dit que la nature seule indique aux animaux sauvages l'admirable vertu. L'Ange en prit & revint en un instant au lieu d'où il étoit parti. D'une main invisible il en exprima le suc, & le joignit aux autres simples qu'Erotime préparoit; il y ajouta de l'odorante panacée & de l'eau salutaire de la fontaine de Lydie. A peine ce merveilleux remede eut-il été appliqué sur la plaie, que le fer en sortit de lui-même, le sang s'étancha, la douleur cessa, & la vigueur revint au blessé. Ah! Seigneur, s'écria dans le moment Erotime, ce n'est point mon art qui vous

guérit, une main mortelle ne peut opérer ces prodiges ; je reconnois ici l'effet d'une puissance surnaturelle. Armez-vous promptement, Seigneur, partez, retournez au combat. Aussi-tôt Godefroy remit son casque sur sa tête, de la main gauche il prit son écu, & tenant de la droite une forte javeline, il vola suivi de mille Guerriers, où son grand courage l'appelloit.

Au travers d'un nuage de poussiere qui s'élevoit sous ses pas, les assiégés le découvrirent de loin, ils apperçurent l'orage qui venoit fondre sur eux, & cette vue fit couler un froid mortel dans leurs veines. Les deux furieux Sarrazins ayant été repoussés par Tancrede jusques sur la breche, la défendoient vaillamment contre lui & contre ceux qui l'accompagnoient, lorsque Godefroy arriva au lieu du combat. Il éleva d'abord sa voix, afin d'annoncer son retour aux Chrétiens, & de ranimer leur courage : & dès qu'il fut à portée de l'ennemi, il lança sa javeline au terrible Argant. En vain le Circassien y voulut opposer son écu, le fer de la javeline ne s'arrêta pas même à sa cuirasse, il traversa l'un & l'autre & se teignit de son sang. Mais ce Guerrier fougueux arracha le fer de sa plaie, & le lançant à son tour à Godefroy, tiens, lui dit-il, je te renvoie tes propres armes. La javeline destinée à tirer vengeance de l'injure qu'elle venoit de faire, reprend la route qu'elle avoit déja tenue. Godefroy néanmoins évita le coup, mais Sigier qui étoit derriere lui en fut mortellement atteint ; le fer cruel lui perça le gosier. Ce fidele Ecuyer tombe aussi-tôt & expire sans regret à la vie qu'il perd pour son maître. Presque au même moment le Duc de Normandie ayant été renversé d'un coup de pierre aux yeux de Godefroy, le vaillant Général se livra tout entier à son courage, qu'excitoit encore un juste ressentiment. Il monta,

Digitized by Google

l'épée à la main sur la breche, il combattit ses ennemis de pied ferme, & dans le peu qui restoit de jour il leur fit éprouver à leur dommage combien son bras étoit redoutable.

Cependant la nuit ayant étendu sur la terre ses voiles pacifiques, vient rendre aux malheureux mortels le repos dont la lumiere du soleil les prive : elle sépara malgré eux ces furieux combattants, & mit ainsi fin à cette sanglante journée. Godefroy fit sonner la retraite. Mais avant de quitter le combat, il donna ordre qu'on emportât les blessés, & qu'on retirât d'auprès des murailles toutes les machines de guerre. La plus grande avoit été tellement exposée aux coups des assiégés, qu'elle en étoit fort endommagée. Il arriva alors à cette formidable machine ce qui arrive quelquefois aux vaisseaux, qui, après avoir essuyé les dangers d'un long voyage, font naufrage à la vue du port; comme on la ramenoit au camp, deux des roues se rompirent à la fois, de maniere que, tombant sur son essieu, elle demeura penchée, sans qu'il fût possible de la conduire plus loin. On la releva aussi-tôt, & des étaies servirent à la soutenir. Godefroy qui avoit dessein de s'en servir le lendemain, fit promptement venir les ouvriers nécessaires pour la remettre en état; & il établit tout autour de nombreux corps de garde, afin de veiller pendant la nuit à la sûreté de la machine, & à la défense de ceux qui la réparoient. On entendoit de la Ville les coups de marteau : on distinguoit les voix des ouvriers : on les voyoit même travailler à la lueur de plusieurs feux que les Chrétiens avoient allumés pour éclairer l'ouvrage. Ainsi les assiégés furent parfaitement instruits de l'accident qui venoit d'arriver à leurs ennemis.

Digitized by Google

CHANT XII.

MALGRÉ les travaux de cette ſanglante journée, ſi-tôt que le combat fut ceſſé, les aſſiégés ne ſongerent qu'à réparer les breches de leurs murailles: les Chrétiens s'occuperent à remettre en état leur machine, & dans la Ville & au camp on s'empreſſa également de panſer les bleſſés. Mais après que les uns & les autres eurent donné à ces ſoins une partie de la nuit, le ſommeil commença de répandre ſur leurs yeux appeſantis la douceur de ſes pavots. L'infatigable Clorinde étoit cependant bien éloignée de ſonger à en goûter les charmes. Quoi! diſoit en elle-même cette Guerriere inſatiable de gloire, tandis qu'Argant & le Roi de Nicée affrontant ſeuls une armée entiere, donnoient des preuves ſi éclatantes d'une héroïque valeur, j'ai borné mes efforts à lancer du haut des murailles quelques traits aſſez heureux contre nos ennemis. C'eſt donc-là toute la gloire où il m'eſt permis de prétendre? en attaquant les hôtes des forêts & des montagnes, je fais paroître du courage; & lorſque parmi des Guerriers il s'agit de montrer une vraie valeur, je ne fais voir que la foibleſſe d'une femme. Ah! puiſqu'il eſt ainſi, je dois reprendre l'habit & les occupations qui conviennent à mon ſexe.

Clorinde penſoit de cette maniere au tort qu'elle croyoit avoir fait à ſa gloire, lorſque formant tout-à-coup un projet digne de ſon grand cœur, elle ſe tourna vers Argant qui étoit auprès d'elle, & lui dit: il me vient

Digitized by Google

une penſée ; je ne ſais ſi le Ciel me l'inſpire, ou ſi les mortels abuſés regardent ſouvent leurs propres deſirs comme une inſpiration divine. Quoi qu'il en ſoit, vous me voyez, Seigneur, dans le deſſein de ſortir le fer d'une main & la flamme de l'autre, pour aller embraſer la machine que nos ennemis s'empreſſent de réparer. J'ignore le ſort qui m'attend : mais enfin, pourvu que je rempliſſe mon projet, que le Ciel après cela diſpoſe à ſon gré de ma vie. Cependant, généreux Argant, s'il arrive que dans cette périlleuſe entrepriſe je trouve la fin de mes jours, je vous demande votre protection pour un vieillard infortuné qui m'a toujours tenu lieu de pere, & pour les femmes déſolées qui étoient attachées à moi. Secourez-les, je vous prie, dans leur malheur, conſolez-les dans leur affliction, & prenez ſoin après ma mort de les faire conduire en Egypte. L'âge de l'un & le ſexe des autres ſuffiroient pour vous inſpirer de la pitié, mais c'eſt une grace que je veux devoir à votre ſeule généroſité.

Les paroles de Clorinde ſurprirent Argant, & exciterent en même-temps ſon bouillant courage. Vaillante Guerriere, lui répondit-il, prétendez-vous marcher ſeule à cette entrepriſe ? Me croyez-vous donc capable de demeurer tranquillement ici pour voir de loin la flamme que vous aurez allumée ? J'ai été juſqu'à préſent compagnon de vos exploits, je partagerai avec vous la gloire où vous courez, & le péril que vous allez braver. On ne craint pas d'expoſer ſa vie, quand on connoît auſſi-bien que moi quel eſt le prix d'une mort honorable. Vous avez bien fait voir aujourd'hui, reprit Clorinde, que votre grand courage eſt à l'épreuve de tous les dan-

Digitized by Google

gers. Mais, Seigneur, ſongez que je ne ſuis qu'une femme, dont la perte ſeroit pour notre parti une diſgrace bien légere, au lieu qu'il ſeroit en vous une perte irréparable. Non, repliqua le Circaſſien, vous combattez en vain ma réſolution. Rien ne m'en peut détourner. Je vous ſuivrai, ſi vous y conſentez; ſinon je pars ſeul, & vais vous prévenir. Clorinde ne s'oppoſa pas davantage à ſes deſirs. Ils allerent à l'inſtant trouver le Roi qui étoit enfermé avec pluſieurs de ſes Officiers. Seigneur, lui dit la Guerriere, agréez, s'il vous plaît, ce que nous venons vous propoſer; le brave Argant, dont les promeſſes ne ſont jamais vaines, s'engage à réduire en cendre la principale machine des Chrétiens; je l'accompagnerai dans cette entrepriſe; nous n'attendons que vos ordres pour nous mettre en devoir de l'exécuter.

Le Roi auſſi-tôt levant les mains au Ciel: Dieu tout-puiſſant, s'écria-t-il, je vous rends grace de ce que vous daignez jetter un regard favorable ſur vos ſerviteurs. Puiſque vous inſpirez un pareil courage à ceux qui défendent mon Empire, vous avez ſans doute réſolu de me le conſerver. Et vous, généreux Guerriers, quels dons vous puis-je offrir? Quelle récompenſe peut être proportionnée à un ſi important ſervice? Il n'y a que la gloire dont vous allez vous couvrir qui puiſſe dignement vous récompenſer; c'eſt elle qui ſera le prix d'une action ſi héroïque. Aladin les embraſſa enſuite l'un & l'autre avec une tendre affection; on voyoit des larmes de joie s'échapper de ſes yeux. Alors le fier Sultan des Turcs prenant la parole: & moi, dit-il, me croit-on incapable de ſeconder les efforts de ces Guerriers? Mon bras eſt-il ſi mépriſable, qu'on dédaigne de s'en ſervir? Ah! Seigneur, lui dit Clorinde, ſi vous voulez auſſi

Digitized by Google

vous exposer avec nous, qui demeurera donc pour la défense de la Ville? Déja le jaloux Argant se disposoit à faire entendre au Sultan qu'ils viendroient bien sans son secours à bout de leur dessein. Mais Aladin le prévint, & parla de cette maniere à Soliman :

Personne ne peut douter, Seigneur, que vous ne fissiez dans cette occasion des exploits dignes de la haute valeur dont vous donnez sans cesse des marques : mais est-il raisonnable que nous exposions ainsi tout à la fois ce que la Ville a de plus braves défenseurs ? Je ne consentirois même pas que ces deux vaillants Guerriers affrontassent le péril où ils veulent courir, si je n'y voyois une espece de nécessité. Nos ennemis, en grand nombre, veillent à la défense de leur machine ; & pour les combattre à forces égales, il faudroit sortir contr'eux avec des troupes nombreuses ; ce qui ne peut convenir à une expédition dont le succès dépend du secret & de la surprise. Il est plus à propos de confier l'exécution de ce dessein à deux Guerriers dont la valeur peut suppléer au grand nombre, & qui sont capables d'exécuter seuls ce que mille autres ensemble oseroient à peine tenter. Vous feriez sans doute, Seigneur, ce que ces Guerriers vont faire ; vous avez un courage également intrépide. Cependant, en ne vous exposant point avec eux, vous n'en aurez pas moins occasion d'acquérir de la gloire. Lorsque Clorinde & Argant auront réussi dans leur entreprise, car je ne doute pas qu'ils n'y réussissent, vous sortirez alors à la tête de nos troupes ; cet emploi convient mieux à la dignité royale dont vous êtes revêtu : vous attaquerez les Chrétiens avec votre valeur ordinaire : vous faciliterez la retraite aux

deux Guerriers, qui auront peut-être un preſſant beſoin de votre ſecours ; & rentrerez enſuite triomphant dans une Ville dont vous êtes avec eux le plus ferme appui.

Soliman ſe rendit, quoiqu'avec peine, à ces raiſons d'Aladin. Après que le Roi eut parlé, Iſmen s'avançant, dit qu'il étoit d'avis que les deux Guerriers différaſſent de quelques moments l'exécution de leur deſſein, parce qu'en différant, ils ſeroient plus sûrs de trouver leurs ennemis entre les bras du ſommeil. A quoi il ajouta qu'il alloit préparer une mixtion de ſoufre & de bitume, par le moyen de laquelle la machine s'embraſeroit en un inſtant. L'avis d'Iſmen ayant été approuvé, Argant & Clorinde ſe retirerent chez eux, en attendant le moment marqué pour leur départ. Dès que la Guerriere fut dans ſon appartement, elle ſe dépouilla de ſes armes éclatantes ; elle en prit qui étoient d'un acier bruni, & dont le caſque n'avoit ni timbre ni panache, & elle mit par-deſſus une cotte d'armes noires, préſage funeſte de ſon malheur. C'étoit pour être moins remarquée dans l'obſcurité que Clorinde en uſoit ainſi. Arſete, ce fidele Eunuque, qui l'avoit élevée dès l'enfance, & qui malgré ſon grand âge la ſuivoit par-tout, étoit alors préſent. Il pénétra le deſſein de ſa maîtreſſe, & en fut alarmé. Il la conjura par les ſervices qu'il lui avoit rendus, & par la tendreſſe qu'il lui avoit toujours témoignée, de renoncer à une ſi dangereuſe entrepriſe ; mais ce fut en vain qu'il tacha de l'en détourner ; l'inébranlable Clorinde perſiſta dans ſon deſſein. Ah ! Madame, lui dit alors Arſete, puiſque mes prieres ni mes larmes ne peuvent vous empêcher de courir à votre perte, écoutez du moins un récit que j'ai à vous faire ; vous apprendrez ſur ce qui

Digitized by Google

vous regarde, des choſes que je vous ai cachées juſqu'à préſent, mais que je ne dois plus vous taire, parce qu'elles contribueront peut-être à vous faire changer de réſolution. La Guerriere prêta une oreille attentive à l'Eunuque, qui commença ſon récit de cette maniere :

Il y a pluſieurs années que le grand Senape régnoit en Ethiopie, & peut-être y regne-t-il encore aujourd'hui. Ce Prince adoroit Jeſus-Chriſt, ainſi que tous les peuples de ſon Empire. Il avoit une femme d'une rare beauté ; quoique la Reine fût Ethiopienne, la couleur de ſon teint ne faiſoit point de tort à ſes charmes. Senape l'aimoit avec paſſion, mais ſe défendant mal d'une foibleſſe trop ordinaire à ceux qui aiment, il en étoit en même-temps extrêmement jaloux. Sa jalouſie le porta bientôt à tenir la Reine ſa femme enfermée dans le lieu le plus reculé du Palais, afin de la dérober par ce moyen aux regards de tous les hommes. Ayant eu le malheur de tomber quelque temps auparavant dans l'eſclavage, j'étois alors au ſervice de cette Princeſſe, qui, malgré le Mahométiſme dont j'ai toujours fait profeſſion, m'honoroit de ſa bienveillance. Je fus mis auprès d'elle avec un certain nombre de femmes qui lui étoient néceſſaires, & ces femmes & moi nous étions les ſeules perſonnes avec qui il lui fût libre d'avoir quelque commerce. Mais comme elle avoit beaucoup de vertu, & que d'ailleurs elle aimoit le Roi ſon époux, elle ſouffroit ſa jalouſie ſans ſe plaindre, & ſe ſoumettoit avec douceur à tout ce qu'il exigeoit d'elle.

Il y avoit dans l'appartement de la Reine un tableau qui repréſentoit une hiſtoire pieuſe & touchante en même-temps ; on y voyoit

Digitized by Google

d'un côté une jeune fille parfaitement belle, & d'une extrême blancheur, qui étoit exposée à un Dragon furieux pour en être dévorée; de l'autre on y voyoit un Chevalier armé de toutes pieces, qui prenant courageusement la défense de cette belle fille, combattoit le monstre & le perçoit de sa lance. La Reine, qui étoit grosse alors, paroissoit avoir une vénération singuliere pour ce tableau: nous la voyions plusieurs fois le jour se prosterner devant cette sainte peinture, & offrir humblement ses prieres à ceux que le tableau représentoit. Cependant son terme étant arrivé, elle accoucha contre l'ordre de la nature, en ce pays-là, d'une fille dont la blancheur étoit éclatante, & c'est vous, Madame, qui êtes cette fille extraordinaire que mit au monde la Reine d'Ethiopie.

A la vue de ce prodige, on peut aisément juger quelle fut la surprise de la Reine. Mais l'inquiétude dans son ame se joignit bientôt à la surprise; elle craignoit avec raison que le Roi, dont elle connoissoit l'humeur jalouse, n'en conçut des soupçons désavantageux de sa conduite; & elle se détermina avec douleur à supposer, au lieu de sa propre fille, une petite Ethiopienne qui étoit venue au monde dans le même-temps que vous. Ensuite elle m'ordonna de vous conduire dans quelque lieu peu fréquenté, & de vous y élever avec soin. Comme l'usage des Ethiopiens n'est pas de donner le Baptême aux enfants d'abord après leur naissance, vous n'aviez point encore reçu ce sceau du Christianisme, lorsque la Reine votre mere vous remit entre mes mains. Avant que de se séparer de vous pour jamais, elle vous prit dans ses bras, vous baigna long-temps de ses larmes; & enfin levant les

les yeux au ciel : ô Dieu ! dit-elle d'une voix entrecoupée de ſanglots, quoique je ne ſois point coupable du crime dont mon époux pourroit me ſoupçonner, mes fautes néanmoins ſont en trop grand nombre pour que je ſois digne de votre grace. Mais, Seigneur, ma fille eſt innocente, ne l'abandonnez pas ; vous qui vous déclarez le pere des orphelins, ſecourez un enfant malheureux, à qui ſa mere refuſe de donner la mamelle. Faites que, par un attachement inviolable aux loix de l'honneur, ma fille un jour puiſſe me reſſembler ; d'autres que moi lui apprendront à être heureuſe. Et vous, divin Guerrier, à qui j'ai ſi ſouvent adreſſé mes vœux, ſi mes reſpects, ſi mes hommages vous ont été agréables, daignez être le protecteur de ma fille, délivrez-la de tous les périls qui pourroient la menacer, comme vous délivrâtes autrefois celle qui, ſans votre courage, alloit être la proie d'un monſtre. Après avoir parlé de la ſorte, le viſage de la Reine ſe couvrit d'une pâleur mortelle : je vous pris de ſes mains, & vous mettant dans une corbeille couverte de fleurs, je ſortis auſſi-tôt du Palais & de la Ville, ſans donner à perſonne le moindre ſoupçon de cette aventure.

Je m'étois mis en chemin dans le deſſein de me rendre à un petit bourg où j'avois intention de vous faire nourrir, lorſqu'en traverſant une forêt, j'apperçus une tigreſſe furieuſe qui venoit droit à nous. La frayeur me ſaiſit à l'inſtant, j'oubliai le ſoin de vos jours pour conſerver les miens, & vous poſant à terre, je montai promptement ſur un arbre. A peine m'étois-je refugié dans cet aſyle, que l'animal féroce arrive. Mais quel fut mon étonnement, lorſque je vis cette bête cruelle,

non-seulement oublier à votre égard sa férocité, mais même prendre pour vous des sentimens de mere ! Elle commença par vous regarder fixement, puis elle s'approcha de vous, se mit à vous lécher & à vous caresser, tandis que d'une main innocente vous lui rendiez ses caresses. Ensuite se couchant auprès de vous, comme elle auroit pu faire auprès d'un de ses petits, elle vous présenta la mamelle : vous vous rassasiâtes de son lait, après quoi le terrible animal s'en alla & disparut bientôt à mes yeux. Alors revenu de ma frayeur, je descendis de l'arbre, je vous repris dans mes bras & continuai mon chemin vers le bourg où j'arrivai heureusement. C'est en ce lieu que je vous fis secrettement nourrir ; c'est-là que votre langue commença de se dénouer, & votre corps de se fortifier ; vous y avez articulé vos premieres paroles distinctement, & vos pieds délicats y ont formé leurs premiers pas. Après avoir demeuré dans ce bourg l'espace de seize mois, ennuyé de vivre long-temps dans une terre étrangere, & me voyant déja sur le déclin de mon âge, le desir me prit de revoir ma patrie ; je résolus de retourner en Egypte, pour y jouir en paix, parmi mes anciens amis, des richesses dont la Reine votre mere m'avoit comblé. Je partis donc dans cette intention, & vous emportai dans mes bras, ainsi que j'avois déja fait.

Un jour marchant le long d'un torrent large & profond, je vis une troupe de brigands qui s'avançoient vers moi, & qui en étoient déja assez près. Dans cette extrêmité je pris le seul parti que j'avois à prendre, qui fut de me jetter dans l'eau, nageant d'une main & vous tenant de l'autre ; car je ne voulois pas abandonner le précieux fardeau dont j'étois chargé,

Mais quand je fus environ au milieu du torrent, je sentis que l'eau, se précipitant dans une espece de gouffre, m'entraînoit au fond; alors contraint de vous lâcher malgré moi, je vis avec admiration que l'eau vous soutenoit, & qu'un vent favorable vous pousſoit à l'autre bord, tandis que, nageant de toutes mes forces, je pus à peine me tirer de cet abyme, & aborder au rivage où vous étiez parvenue long-temps avant moi.

La nuit qui suivit cet accident, un Guerrier terrible m'apparut en songe, il me présentoit l'épée nue au visage, & me disoit d'un ton menaçant: je t'ordonne d'accomplir les desirs de la Reine ta maîtresse, en donnant le baptême à sa fille, ainsi que tu t'y es engagé. Cet enfant est chéri du Ciel; le soin m'en a été confié. C'est moi qui l'ai préservée de tous les dangers qu'elle a courus. Malheur à toi si tu n'exécutes mes ordres, & si tu refuses d'ajouter foi à un songe que le Ciel t'envoie. Je m'éveillai l'esprit troublé de cette vision: mais ne pouvant douter de l'excellence de ma religion, je traitai bientôt ce songe de vain fantôme de la nuit; je bannis ma crainte, & persistai dans le dessein où j'étois de ne vous point donner le baptême. Enfin nous arrivâmes en Egypte, où je fixai mon séjour. Les premieres années de votre jeunesse se sont passées dans ce pays. Et comme je souhaitois avec ardeur que vous fussiez fermement attachée à la loi dans laquelle je vous faisois instruire, je ne vous ai jamais parlé ni de la religion de vos peres, ni de votre illustre naissance. Vous savez, Madame, ce qui vous est arrivé depuis, & tout l'univers le sait comme vous. Le bruit de votre nom a rempli la terre entiere; par des actions

non-seulement au-dessus de votre sexe, mais même au-dessus de la nature, vous avez effacé la gloire des plus grands Guerriers. Mais vous savez aussi que, fidele témoin de vos exploits, je vous ai suivie dans toutes vos glorieuses courses, & vous ai toujours marqué plutôt la tendresse d'un pere que l'affection d'un serviteur zélé.

Ecoutez enfin ce qui fait le sujet de mon trouble. La nuit derniere ce même Guerrier que j'avois vu autrefois, m'est apparu de nouveau. Tremble, malheureux, m'a-t-il dit d'un ton qui m'a glacé d'effroi, l'heure fatale approche où Clorinde va changer de sort; elle sera à moi malgré tes vains efforts, & il ne te restera que le désespoir de t'être inutilement opposé aux volontés du Ciel. Jugez vous-même si mon trouble est mal fondé. Hélas! puis-je douter que vous ne soyiez menacée de quelqu'étrange malheur? Le Ciel désapprouve peut-être que je vous aie élevée dans une religion différente de celle de vos peres; la foi dans laquelle j'ai négligé de vous faire instruire est peut-être la meilleure. Quoi qu'il en soit, ma chere fille, ne vous exposez point au péril qui menace vos jours, quittez ces armes d'un présage sinistre, & renoncez à une entreprise dont je tremble que le succès ne vous soit funeste.

Le désolé Arsete finit ainsi son récit. Clorinde, qui l'avoit écouté avec attention, en fut un peu émue, d'autant plus que la nuit précédente elle-même avoit eu une vision toute pareille. Mais rappellant bientôt son courage, je ne sais, dit-elle à l'Eunuque, pourquoi vous voulez aujourd'hui que je révoque en doute une foi dont vous m'avez fait sucer les principes avec le lait? Ma religion me paroit bonne, je ne veux point y renoncer. Quant au

péril qui me menace, ſachez, Arſete, qu'il eſt indigne d'un grand cœur de s'effrayer à la vue du danger, & que la mort même ſe préſentant à moi ſous la forme la plus terrible, ne ſeroit pas capable de m'intimider. A ces paroles Clorinde en ajouta pluſieurs autres, afin de raſſurer l'Eunuque qui fondoit en larmes; & comme l'heure étoit venue de marcher à ſon entrepriſe, elle le quitta pour aller joindre Argant.

Iſmen les vint trouver l'un & l'autre, ainſi qu'il l'avoit dit. Il leur donna à chacun une portion de cette matiere ſulfureuſe qu'il avoit préparée; il y joignit du feu qu'il avoit enfermé dans du métal, & par ſes diſcours il tacha d'enflammer le courage de ces Guerriers dont l'ardeur bouillante n'avoit pas beſoin d'être excitée. Argant & Clorinde ſortent auſſitôt de la Ville. Ils marchent à grands pas, ou plutôt ils volent, & déja ils ſont fort près du lieu où leur grand courage les guide. A la vue de cette machine qu'ils ont deſſein d'embraſſer, les deux fiers Sarrazins ne reſpirent que ſang & que flammes. Sans répondre à la ſentinelle qui les découvre, ils continuent d'avancer; enfin ils entendent crier aux armes, & ils jugent qu'il eſt temps de s'abandonner à la fureur qui les anime. Alors, mettant l'épée à la main, ils tombent ſur les Gardes avec l'impétuoſité de la foudre; ils les écartent, les renverſent & pénetrent en un moment juſqu'au pied de la machine. Quelques efforts que fiſſent les Chrétiens, il leur fut impoſſible d'empêcher ce couple furieux d'exécuter ſon deſſein. Après avoir répandu ſur les pieces fondamentales de l'édifice la matiere inflammable dont ils étoient munis, les deux Guerriers y mirent promptement le feu, qui ſe communiqua par-

tout avec une incroyable rapidité. Le vent même favorisa leur entreprise. On vit à l'instant une épaisse fumée obscurcir la clarté des étoiles, & de gros tourbillons de flamme s'élever jusqu'au Ciel. Cette prodigieuse tour, dont la construction avoit coûté tant de peine aux assiégeants, devient la pâture du feu qui la consume : cette formidable machine n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres.

Cependant l'alarme se répandit dans le camp. Tous les Chrétiens coururent aux armes, & déja deux gros escadrons s'avancent. Venez, leur dit Argant, accourez ; c'est avec votre sang que je vais éteindre ces flammes. A ces mots il marche lui-même à eux avec son intrépide compagne. Le nombre de ceux qui les attaquent est néanmoins si grand, & à ceux-ci en succedent encore tant d'autres, que les deux Sarrazins sont contraints de se retirer vers la Ville, mais, au petit pas, & en résistant courageusement à ce torrent d'ennemis qui grossissoit toujours. Aladin, avec une troupe d'Infideles, étoit à la porte dorée qu'il avoit fait ouvrir, afin de recevoir Argant & Clorinde après leur glorieuse expédition. Il les vit bientôt arriver, & avec eux la foule de ceux qui les poursuivoient. Soliman sortit à l'instant pour empêcher cette foule d'assaillants de se jetter dans la place avec les deux Guerriers qu'ils serroient de si près : il repoussa les Chrétiens, il les écarta des murailles, ensuite il rentra dans la Ville avec Argant, & incontinent après la porte fut refermée. Clorinde n'entra point avec eux. Dans le moment même elle s'étoit éloignée de son compagnon, afin de poursuivre Arimon de qui elle venoit de recevoir une légere blessure ; les ténebres de la nuit, le bruit

des armes & la confusion du combat, empêcherent Argant de s'appercevoir qu'elle n'étoit plus auprès de lui.

Après que la Guerriere eut satisfait sa vengeance par la mort de celui qui l'avoit blessée, elle se présenta à la porte pour entrer ; mais la trouvant fermée, & se voyant entourée d'ennemis, elle comprit l'extrêmité du péril qui la menaçoit. Pour s'en garantir, il lui vint dans l'esprit de se mêler parmi les Chrétiens, comme si elle eût été des leurs, & d'y attendre le moment où elle pourroit s'éloigner d'eux sans être reconnue. Ainsi qu'un loup cruel, après avoir exercé sa rage, s'arrête, se cache & épie l'instant où il pourroit échapper des mains de ceux qui l'environnent, tout de même Clorinde s'arrêta au milieu de ses ennemis, & se cacha quelque temps parmi eux ; la couleur de ses armes, & les ombres de la nuit favorisoient son dessein. Enfin, croyant n'être point apperçue, elle se retira sans bruit, en intention de gagner une autre porte par où elle espéroit entrer dans la Ville ; mais Tancrede la remarqua. Ce dernier étoit arrivé sur le champ de bataille au moment que Clorinde ôtoit la vie au malheureux Arimon : il l'avoit observée dans ce combat, & quoiqu'il ne la reconnût pas pour ce qu'elle étoit, il l'avoit néanmoins jugée un adversaire digne de lui. Dès qu'il eut découvert Clorinde qui se retiroit, il piqua son cheval droit à elle, & l'atteignit bientôt. Au bruit du cheval la Guerriere se retournant, dit à Tancrede : pourquoi me fuis-tu ? Quelle est ton intention ? Mon intention, lui répondit Tancrede, est de te combattre & de te donner la mort. J'accepte le combat, lui repartit fiérement Clorinde ; mais la mort sera pour toi, puisque tu la cherches avec tant d'imprudence,

Digitized by Google

Tancrede, ſans rien repliquer, mit promptement pied à terre, pour ne pas combattre avec avantage un ennemi qu'il voyoit à pied : & auſſi-tôt ils fondirent l'un ſur l'autre, ainſi que deux taureaux furieux que l'amour a rendus rivaux.

O nuit ! qui ſous l'épaiſſeur de tes voiles as caché ce mémorable combat, permets qu'en le tirant de l'obſcurité dans laquelle il eſt enſeveli, je l'expoſe aux yeux de l'Univers, afin de rendre à ces illuſtres Guerriers la gloire que les ténebres leur dérobent. La fureur dont ils étoient animés, jointe à l'obſcurité de la nuit, ne leur permit pas de recourir aux ruſes, ni d'employer l'adreſſe ; ils ne firent uſage que de leurs ſeules forces. Sans daigner parer les coups qu'ils ſe portoient l'un à l'autre, ni vouloir faire un pas en arriere, ils ne ſongeoient qu'à s'attaquer : ils combattoient dans la même place : leurs pieds étoient immobiles, & leurs bras toujours en mouvement. Preſqu'aucun de leurs coups, ſoit de pointe, ſoit de taille, ne tomboit ſans effet. A chaque inſtant leurs épées ſe rencontroient avec un bruit effroyable : & non-ſeulement ils ſe frappoient de la lame, mais ſouvent même avec la poignée, & ils s'entre-choquoient rudement avec leurs boucliers. Trois fois le vaillant Tancrede ſerra Clorinde de ſes bras vigoureux, afin de la porter par terre, & autant de fois cette forte Guerriere ſe débarraſſa de ſes bras : les nœuds dont alors il la ſerra n'étoient point de ces nœuds doux & charmants dont un Amant s'unit à ce qu'il aime, c'étoient les nœuds d'un cruel ennemi. Ils pourſuivirent enſuite leur combat avec la même furie, & ſe firent encore pluſieurs bleſſures. Enfin épuiſés de ſang & de forces, ils ſuſpendirent leurs coups malgré eux, & s'arrêterent

s'arrêterent quelques moments pour reprendre haleine. Les ténebres commençoient alors à faire place aux premiers rayons de l'aurore : à la faveur de cette foible lumiere, Tancrede voyant les armes de Clorinde toutes couvertes de ſang, jugea que ſon ennemi étoit plus bleſſé que lui, & il en eut une ſecrette joie. Mais hélas ! quelle eſt ſon erreur ? Que cette joie ſera ſuivie pour lui d'une douleur cruelle ! De quoi t'applaudis-tu, malheureux Tancrede ? Ta victoire te coûtera bien cher, tes yeux payeront par un torrent de larmes ce ſang que tu te réjouis de voir couler.

Ces deux furieux combattants, appuyés vis-à-vis l'un de l'autre ſur le pommeau de leurs épées, garderent quelque temps le ſilence. Tancrede enfin prenant la parole, dit à Clorinde : notre combat ſeroit digne d'avoir d'autres témoins que les ombres de la nuit ; mais puiſque le ſort nous refuſe cet avantage, je voudrois du moins ſavoir quel eſt le vaillant homme à qui j'ai à faire. Si les prieres peuvent avoir lieu dans la fureur des armes, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes : ſoit que je ſois vainqueur ou que je ſuccombe ſous vos coups, faites-moi connoître mon adverſaire, afin que je ſache ce qui doit honorer ou mon triomphe ou ma défaite. Tu ne ſauras point qui je ſuis, lui répondit Clorinde, tu me demandes en vain ce que je n'ai pas coutume de découvrir. Mais qui que je puiſſe être, apprends que tu as devant les yeux un des deux Guerriers qui ont mis ta machine en cendres. Sarrazin brutal, repartit Tancrede, qui refuſes de m'apprendre ce que je veux ſavoir, & as en même-temps l'imprudence de me découvrir ce que je ne te demande point, ton ſilence & ton indiſcrétion te vont coûter la vie. A ces mots il fond impétueuſe-

ment ſur Clorinde, & le combat recommence entr'eux auſſi terrible qu'auparavant. Ce n'eſt point l'adreſſe, ce n'eſt plus même la force qu'ils emploient, ils négligent l'une, & leur foibleſſe les met hors d'état de faire uſage de l'autre : c'eſt la fureur qui les fait combattre ; c'eſt elle ſeule qui les ſoutient, & qui malgré les bleſſures dont ils ſont couverts, empêche leurs ames indignées de s'écouler avec leur ſang. Comme après une horrible tempête, quoique les vents ſoient rentrés dans leurs grottes profondes, la mer dont ils ont ſoulevé les flots, demeure long-temps agitée ; ainſi ces deux Guerriers continuent de ſe charger avec furie, quoique déja leurs forces les aient abandonnés.

Mais l'inſtant fatal eſt arrivé où Clorinde doit perdre la vie. L'irrité Tancrede lui porte un coup effroyable, & lui plonge ſon épée toute entiere dans le ſein. Le fer cruel s'abreuve de ce beau ſang, qui ſortant à gros bouillons, répand auſſi-tôt une humide chaleur ſur les armes de la Guerriere. Elle ſe ſent bleſſée à mort : déja ſes foibles genoux refuſent de la ſoutenir. Tancrede cependant pourſuivit ſa victoire ; il menace Clorinde, il la preſſe, elle tombe. Mais animée tout d'un coup d'un nouvel eſprit, elle adreſſe en tombant ces paroles à ſon vainqueur : paroles où l'on voyoit briller une foi vive, accompagnée d'eſpérance & de charité ; & que Dieu à qui elle avoit été rebelle pendant ſa vie, lui inſpira pour lors, afin qu'elle lui fût ſoumiſe en mourant. Ami, dit-elle, tu as vaincu, je te pardonne ma mort ; daigne de ton côté me faire grace. Ce n'eſt point pour mon corps que j'implore ta pitié, ton ſecours lui eſt déſormais inutile, mais je te conjure de purifier mon ame par les eaux ſalutaires du Baptême.

Digitized by Google

Clorinde prononça ces mots d'une voix si douce & si touchante, que Tancrede en fut pénétré jusqu'au cœur. Sa fureur s'évanouit à l'instant ; ses yeux furent mouillés de quelques larmes. Il courut à un petit ruisseau qui n'étoit pas éloigné de-là ; & après avoir puisé de l'eau dans son casque, il revient sur le champ pour rendre à son ennemi le pieux office qu'il lui demandoit. D'une main déja tremblante il détache les courroies du casque de la Guerriere ; il lui découvre la tête ; il voit Clorinde ; il reconnoît sa Maîtresse. Quelle vue pour Tancrede ! Quelle reconnoissance pour un Amant ! A cet objet il demeura sans voix & sans mouvement. Son ame même fut prête à s'envoler ; ce qui le retint à la vie, fut le desir ardent qu'il avoit de procurer une éternelle félicité à celle dont il venoit de trancher les jours. Pendant que Tancrede prononçoit les paroles sacrées, une joie vive & douce se répandit sur le visage de la mourante Clorinde ; ses yeux étoient tournés vers le Ciel, & il sembloit qu'elle dît alors : ouvrez-vous portes éternelles du céleste séjour, afin que j'y entre en paix. De pâles violettes prirent ensuite sur son teint la place des roses, & se mêlerent avec les lys. Enfin ayant déja perdu la parole, elle leva avec peine une main languissante qu'elle tendit à Tancrede en signe d'amitié, après quoi elle ferma les yeux pour jamais : on eût dit qu'elle s'abandonnoit aux douceurs d'un sommeil paisible.

Dès que Clorinde eut rendu le dernier soupir, les liens qui retenoient Tancrede à la vie étant rompus, il ne fit plus d'effort pour retenir son ame qui vouloit s'envoler ; l'excès de sa douleur l'accabla, il tomba à côté de sa Maîtresse dans un état peu différent du sien. La mort impitoyable auroit bientôt réuni ces deux

Amants, ſi une troupe de l'armée Chrétienne n'étoit arrivée par haſard en ce lieu. Celui qui la commandoit ayant d'abord reconnu Tancrede, ordonna qu'on l'emportât, & touché de compaſſion en même-temps pour la belle Guerriere qui étoit étendue près de lui, quoiqu'il ignorât qu'elle fût morte Chrétienne, il ne voulut pas laiſſer ſon corps en proie aux bêtes ſauvages, & il la fit pareillement enlever. Malgré le mouvement de ceux qui emportoient Tancrede, il ne revint point à lui : on lui entendoit ſeulement pouſſer de temps en temps quelques foibles ſoupirs ; à cette marque ſeule on pouvoit connoître qu'il n'avoit pas entiérement perdu la vie. Lorſqu'on fut arrivé à ſa tente, on le coucha ſur un lit, & à l'inſtant ſes fideles domeſtiques s'empreſſerent de lui donner tous les ſecours qui lui étoient néceſſaires. Pour le corps de Clorinde, il fut mis dans une tente voiſine.

Les ſoins qu'on eut de Tancrede lui rendirent enfin l'uſage de ſes ſens ; il ouvrit les yeux, il reconnut le lieu où il étoit, & les mains de ceux qui le ſecouroient. Quoi ! dit-il auſſi-tôt, je reſpire encore ? Quoi ! je vois la lumiere après avoir commis une action ſi horrible ; & ma main barbare n'a pas encore tranché mes coupables jours ? Ah ! c'eſt un effet de ſa barbarie ; la mort ſeroit pour mon crime une peine trop légere, & la vie eſt pour moi le plus affreux des ſupplices. Je vivrai pour ſervir à jamais d'exemple d'un malheur accompli. Inſéparable de moi-même, à qui je ſerai en horreur, en vain pour m'éviter je chercherai la ſolitude & les ombres ; je me fuirai ſans ceſſe, & me retrouverai toujours. Mais, reprit-il, qu'eſt devenue Clorinde ? Hélas ! cette belle Guerriere que j'ai inhumainement percée de mes

coups, va peut-être ſervir de pâture aux animaux féroces. Allons, s'il en eſt temps encore, l'arracher de leurs dents, ou me faire dévorer avec elle, afin que du moins un même tombeau nous renferme tous deux. Alors on lui dit que le corps de Clorinde avoit été apporté, & qu'il étoit dans une tente à côté de la ſienne. A cette nouvelle, Tancrede ſe levant de ſon lit, ſe traîna avec peine au lieu où étoit ce corps ſi chéri. Dès qu'il vit les reſtes précieux de ſa Maîtreſſe, le peu de force qu'il avoit l'abandonna, & il alloit tomber, ſi ceux qui l'accompagnoient ne l'euſſent ſoutenu. Il conſidéra ce beau viſage dont la vue déſormais ne peut plus apporter de conſolation à ſes maux; il regarda la main que Clorinde mourante lui avoit préſentée comme un gage de ſon amitié: il remarqua la plaie cruelle qu'il lui avoit faite dans le ſein. Ah! dit-il auſſi-tôt, ce n'eſt point aſſez de mes pleurs, il faut que tout mon ſang coule pour expier mon crime. A ces mots il arracha l'appareil qu'on avoit mis ſur ſes bleſſures, ſon ſang en ſortit en abondance, il tomba en foibleſſe, & cette foibleſſe lui ſauva la vie, car n'ayant plus la force de rien attenter contre lui-même, ſes gens le reporterent dans ſon lit & l'obſerverent avec ſoin.

Cependant les amis de Tancrede, informés de l'état où il étoit, accoururent pour le voir & pour le conſoler. Godefroy y vint auſſi, & par des diſcours pleins d'une douce gravité, il tacha, mais en vain, de modérer ſa douleur: cet Amant déſeſpéré paroiſſoit inconſolable. Lorſqu'on eſt bleſſé dans une partie ſenſible, plus on touche à la plaie, plus la douleur s'irrite, ainſi toutes les conſolations des amis de Tancrede ne faiſoient qu'aigrir ſa douleur, & redoubler ſon déſeſpoir. Alors le vénérable

Pierre regardant ce Prince comme une brebis égarée qu'il falloit ramener au bercail, s'approcha de son lit, & lui parla de la sorte. Se peut-il, Seigneur, que vous soyiez si dissemblable à vous-même ? Que sont devenus votre courage & votre raison ? Reconnoissez la main de Dieu qui vous châtie, afin de vous remettre dans la route de votre devoir, dont vous vous êtes écarté. Car enfin cet amour insensé, auquel vous vous êtes abandonné pour une fille dont la Religion étoit si opposée à la vôtre, est une foiblesse que le Ciel condamne ; & c'est pour vous punir de cette faute, qu'il a permis le malheur où vous êtes tombé. Il ne tient qu'à vous de mériter le pardon qui vous est offert ; mais au lieu de vous en rendre digne, vous excitez de plus en plus la colere céleste par un criminel désespoir. Songez, Seigneur, que vous êtes sur le bord d'un affreux abyme, & que la mort où vous voulez courir va vous y précipiter. Rentrez en vous-même, & ne vous livrez pas à un si étrange aveuglement, aux maux sans fin dont votre mort seroit suivie.

Ces paroles du saint Solitaire produisirent une partie de leur effet. Elles firent renoncer Tancrede au dessein d'attenter sur sa vie, elles modérerent même sa douleur, mais elles ne la firent point cesser. Il passa toute la journée à gémir & à se plaindre. Souvent il adressoit la parole à sa belle Maîtresse, qui peut-être l'entendoit des Cieux. La nuit n'interrompit point ses plaintes douloureuses, & le Soleil le retrouva dans les mêmes regrets. Tel le triste rossignol à qui un Laboureur barbare a enlevé ses petits, qu'un tendre plumage ne couvroit point encore, fait de son chant lamentable retentir les bois & les airs. Enfin le sommeil se gliſſant au travers des larmes dans les yeux de

Digitized by Google

l'affligé Tancrede, les ferma pour quelques moments. Lorſqu'il fut endormi, Clorinde lui apparut. Elle étoit toute rayonnante de lumiere; mais cet éclat extraordinaire qui relevoit ſa beauté, n'avoit point changé ſes traits, & Tancrede la reconnut aiſément. Il lui ſembla qu'elle eſſuyoit elle-même les larmes qui couloient de ſes yeux, & qu'enſuite elle lui diſoit: voyez, mon cher ami, quel eſt l'éclat de ma beauté; regardez la félicité ſuprême dont je jouis, & que cette vue calme vos douleurs. C'eſt à vous à qui je ſuis redevable de ces biens; c'eſt vous qui m'avez ouvert l'entrée du céleſte ſéjour. J'eſpere y vivre éternellement avec vous, à moins que par un attachement criminel à des biens périſſables, & par une douleur immodérée, vous ne vous rendiez indigne du bonheur qui vous attend. Ne cherchez plus la mort, vivez Tancrede, & ſoyez sûr que je vous aime autant qu'il eſt permis d'aimer un mortel. A ces mots Clorinde répandit dans l'ame de ſon Amant une douce tranquillité. Tancrede ſe réveilla avec un calme qui lui étoit inconnu, & auſſi-tôt il ſe livra ſans répugnance à tous les ſoins qu'on voulut prendre de lui.

Il fit cependant rendre honorablement les derniers devoirs à ſa Maîtreſſe, & ſi la circonſtance des temps ne lui permit pas d'ériger à Clorinde un tombeau auſſi magnifique qu'il l'eût ſouhaité, du moins les pierres qu'on y employa furent-elles choiſies & taillées avec ſoin. Derriere la tombe il fit attacher à un grand pin les armes de cette illuſtre Guerriere, comme un monument de ſon héroïque valeur. Dès le lendemain, ſurmontant ſa foibleſſe, il ſe fit conduire au tombeau. La vue de ce funebre appareil ſaiſit d'abord Tancrede, il demeura quelque temps muet & immobile; ſes yeux

baignés de larmes étoient attentifs à contempler la pierre qui couvroit le corps de celle qui lui étoit si chere. Hélas ! dit-il enfin, c'est donc ici qu'est renfermée toute ma joie, & hors cette tombe il n'est pour moi que douleur & qu'amertume. La mort cependant n'habite point en ces lieux. Clorinde est vivante, elle vit dans mon cœur ; quoique le pouvoir de ses charmes s'y fasse sentir avec moins de douceur, ils n'en ont pas moins de vivacité ni de force. Ah ! chere tombe, que je baise & que j'arrose de mes pleurs, présentez mes soupirs, rendez mes baisers au précieux dépôt que je vous ai confié. La belle Clorinde n'en sera point offensée : dans le bienheureux séjour qu'elle habite, on ne conserve ni haine ni ressentiment. Hélas ! pourquoi en conserveroit-elle pour un crime que ma main seule a commis ! Mon cœur l'adoroit, il brule encore pour elle, & conservera ses feux jusqu'au dernier moment de ma vie. Que ce moment aura de charmes pour moi ! mais qu'il en auroit davantage, si je pouvois espérer que nos deux corps reposeront quelque jour en paix dans ce tombeau, tandis que nos ames seront à jamais réunies dans le Ciel.

Cependant un bruit confus de la mort de Clorinde se répandit dans Jérusalem, & bientôt cette triste nouvelle ne fut que trop confirmée. On n'entendit alors que plaintes & que gémissements par toute la Ville. La désolation y fut aussi grande & aussi générale que si les ennemis, déja maîtres de la place, eussent porté par-tout le fer & le feu. Mais l'inconsolable Arsete se distinguoit entre les autres par l'excès de sa douleur. La tête couverte de cendres, on voyoit ue vieillard infortuné s'arracher les cheveux, se déchirer le visage, & se meurtrir la poitrine. Pendant que l'Eunuque désolé attiroit

les regards & la pitié de tout le monde, Argant s'avançant au milieu de la place, éleva ſa voix & parla de la ſorte. Il n'a pas tenu à moi, mes amis, que Clorinde ne fût encore vivante. Dès que je m'apperçus que cette vaillante Guerriere n'étoit pas rentrée dans la Ville, je voulus ſortir pour faciliter ſa retraite, mais je n'en fus pas le maître, on refuſa conſtamment de m'ouvrir la porte. Que ne dis-je point alors, que ne fis-je point pour obtenir du Roi cette grace ? Il n'y voulut jamais conſentir. L'illuſtre Clorinde eſt morte ſans qu'il m'ait été permis de la ſecourir, ou du moins de périr glorieuſement avec elle ; ainſi les hommes l'ont ordonné, ainſi le Ciel en a diſpoſé. Quant à moi je ſais quel eſt mon devoir en cette occaſion. Ecoutez, peuple de Jéruſalem, le ſerment que je fais, & que le Ciel qui m'entend lance ſur moi ſes foudres, ſi je n'accomplis mon ſerment : je jure de venger Clorinde ; je jure de ne quitter jamais cette épée, que j'en aie percé le cœur du barbare Tancrede, & que je n'aie laiſſé en proie aux corbeaux le corps ſanglant de cet odieux ennemi. Il dit, & chacun applaudit à ſa courageuſe réſolution. L'eſpérance de voir bientôt Clorinde vengée, fut pour ce peuple un ſoulagement à ſa douleur. Vaine eſpérance ! ſerment inutile ! Dans peu le fier Argant doit tomber lui-même ſous les coups de celui dont il ſe croit déja le vainqueur.

Digitized by Google

CHANT XIII.

DÉs que la grande machine eut été réduite en cendres, Iſmen ſongea aux moyens qu'il pourroit employer pour empêcher les Aſſiégeants d'en conſtruire une nouvelle. Dans un vallon ſolitaire, peu éloigné du camp des Chrétiens, s'éleve un bois antique, ſi épais & ſi ſombre, que ſon aſpect inſpire l'effroi. Le ſoleil au milieu de ſa courſe l'éclaire à peine d'une pâle & triſte lumiere : telle à peu près que dans un temps nébuleux, eſt celle qui ſuit ou qui précede la nuit. Et lorſque l'aſtre du jour a cédé la place aux étoiles, ce bois paroît enveloppé des plus affreuſes ténebres. Pour ſe mettre à l'abri d'une ardeur brulante, jamais Berger n'eut l'aſſurance d'y conduire ſon troupeau. Le voyageur fatigué ne fut jamais tenté de s'y repoſer à l'ombre. L'horreur qu'inſpire ſon noir feuillage, en écarte tout le monde. C'eſt-là, dit-on, que de tous côtés les magiciennes s'aſſemblent pour célébrer avec les démons leurs abominables myſteres. Les habitants du pays n'avoient jamais coupé un ſeul de ces arbres affreux, dont ils n'oſoient pas même approcher ; mais les Chrétiens en avoient abattu un grand nombre pour s'en ſervir à la conſtruction de leurs machines.

La nuit qui ſuivit l'expédition de Clorinde & d'Argant, Iſmen ſe rendit dans cette ſombre forêt. Après avoir décrit ſur la terre un cercle rempli de caracteres magiques, il mit un pied nud dans ce cercle, & proféra tout bas certains mots. Enſuite il ſe tourna trois

Digitized by Google

fois du côté de l'Orient, & autant de fois du côté où le Soleil se couche ; trois fois il secoua cette baguette puissante par le moyen de laquelle les morts sortent de leurs tombeaux, & paroissent se ranimer, & trois fois il frappa la terre de son pied. Enfin élevant sa voix, il s'écria d'un ton terrible : Esprits rebelles, qui fûtes jadis précipités des Cieux ; vous, qui répandus dans les airs, excitez à votre gré les plus horribles tempêtes : vous, noirs habitants des Enfers, ministres impitoyables des vengeances divines : & toi, que tous les Démons reconnoissent pour maître, Monarque redouté de l'Empire ténébreux, soyez tous attentifs à ma voix. Je vous ordonne de prendre en votre garde tous les arbres de cette forêt, sans en excepter un seul. Que chacun de vous s'unisse à quelqu'un de ces arbres d'une union aussi étroite & aussi intime que l'est celle dont l'ame & le corps des mortels sont unis. Lorsque les Chrétiens viendront en ces lieux pour y enlever le bois dont ils ont besoin, opposez-vous à leur entreprise. Frappez-les d'une mortelle frayeur ; faites que saisis d'épouvante, ils soient contraints de prendre la fuite.

A ces paroles le Magicien en ajouta quelques autres qu'on ne peut sans impiété répéter après lui. La Lune aussi-tôt se couvrit d'un voile épais, tous les astres de la nuit perdirent leur éclat. Mais les Démons ne paroissoient point encore. Eh quoi ! reprit Ismen, c'est ainsi qu'on exécute mes ordres ? Ai-je donc oublié l'art de me faire obéir ? Esprits malheureux, craignez mon courroux ; je sais quand il me plaît proférer ce nom redoutable qui fait trembler même votre maître. Que, si vous m'y forcez, je vous.....

Digitized by Google

A ces mots il connut que ſes charmes avoient produit leur effet. Tous les Démons ſe précipitoient en foule dans la forêt. Ceux des enfers encore épouvantés de la défenſe qui leur avoit été faite de ſe mêler de cette guerre, ne s'avançoient qu'en tremblant. Mais comme on ne leur avoit pas défendu de faire ce qu'Iſmen leur ordonnoit, ils obéirent enfin à la voix du Magicien.

Iſmen ravi du ſuccès de ſes enchantements, alla incontinent trouver le Roi : Seigneur, lui dit-il, banniſſez toute inquiétude, votre trône eſt déſormais inébranlable. Je viens de mettre nos ennemis hors d'état de réparer leurs machines. Il conta enſuite à Aladin tout ce qu'il avoit fait, & puis il ajouta : mais, Seigneur, ce qui me reſte à vous apprendre, ne me cauſe pas moins de joie ; ſachez que Mars & le Soleil ſont prêts de ſe joindre dans le ſigne du Lion : cette conjonction nous annonce la plus effroyable ſéchereſſe dont on ait entendu parler. On va inceſſamment éprouver en ces climats une chaleur pareille à celle dont les noirs Afriquains ſont brulés. Pour nous à qui l'enceinte de cette Ville fournira des eaux & de l'ombre, nous la ſupporterons avec peu d'incommodité. Mais les Chrétiens, expoſés dans une terre aride aux plus ardents rayons du Soleil, n'y pourront réſiſter : ils périront tous de langueur, ou du moins le ſecours qui nous vient d'Egypte, les trouvant affoiblis & épuiſés, en triomphera ſans peine : les armes du Soudan acheveront leur défaite que le Ciel aura commencée. Repoſez-vous, Seigneur, ſur l'effet prochain de mes promeſſes. Si le brave Argant, guidé par un courage impétueux, vient vous propoſer le combat, ne vous rendez point à ſes deſirs, & ſoyez

Digitized by Google

sûr que ſans rien commettre au haſard, vous remporterez bientôt la victoire. Ces paroles d'Iſmen firent un extrême plaiſir au Roi ; mais quoiqu'Aladin fût raſſuré contre l'effort de ſes ennemis, il ne laiſſa pas de faire travailler avec empreſſement aux breches que le bélier avoit faites à la muraille. Tous les habitants de la Ville, juſqu'aux femmes, furent employés à cet ouvrage, & tous s'y porterent avec une ardeur incroyable.

Godefroy cependant perſuadé de la néceſſité où il étoit de faire conſtruire de nouvelles machines, afin de pouvoir attaquer la place avec ſuccès, donna ordre que les travailleurs allaſſent à la forêt, pour y couper le bois propre à cet uſage. Ils y allerent en effet dès la pointe du jour. Mais intimidés par des ſpectres & des fantômes tels que les enfants s'imaginent en voir, ils revinrent auſſi-tôt ſur leurs pas. On ſe moqua de leur frayeur ; & pour les raſſurer, le Général voulut qu'un nombre de ſoldats d'élite les accompagnât. Ils retournerent avec cette eſcorte : en approchant du bois enchanté, ils virent de loin les mêmes ſpectres qu'ils avoient déja vus ; ils continuerent néanmoins d'avancer juſqu'à l'entrée de la forêt. Alors un bruit épouvantable ſortant du bois, frappa leurs oreilles, & glaça leur courage. Ce bruit étoit ſemblable à celui des vents & des flots en furie, auquel ſe joindroient les rugiſſements des lions, les hurlements des loups, le ſiflement des ſerpents, & les cris d'une multitude d'animaux féroces de toute eſpece ; & il étoit accompagné de tremblements de terre & d'horribles éclats de tonnerre. Les travailleurs & ceux qui les eſcortoient, également ſaiſis de crainte, prirent bientôt la fuite. Lorſqu'ils furent revenus au

Digitized by Google

camp, un d'entr'eux dit à Godefroy: je ne crois pas, Seigneur, qu'il soit désormais possible d'entrer dans cette forêt; il semble que tout l'enfer s'y soit transporté pour en défendre l'approche. Quiconque osera tenter une si terrible aventure, aura certainement le cœur muni d'une double enceinte d'acier. Le fier Alcaste, qui étoit présent au rapport de ce soldat, branloit la tête, & sourioit d'un air de mépris: c'étoit un Guerrier intrépide, mais d'une intrépidité brutale, & où la raison avoit moins de part que le tempérament. Si notre Général me le permet, dit-il à l'instant, ce sera moi qui tenterai cette périlleuse aventure, de vains fantômes ne me feront point peur; mais quand réellement tout l'enfer seroit dans la forêt, je défie tout l'enfer ensemble de m'épouvanter. Godefroy lui permit d'y aller, & aussi-tôt il partit.

Alcaste arrivé sur le lieu, vit les spectres, & entendit le bruit sans en être effrayé. Déja il se disposoit à entrer dans la forêt, lorsqu'il la vit tout d'un coup environnée d'une muraille de feu qui s'opposoit à son passage, & tous les arbres en même-temps lui parurent autant de tours, dessus lesquelles une multitude de Démons armés jettoient sur lui des regards effroyables, & le menaçoient de leurs armes. Alcaste eut peur; la crainte eut pour la premiere fois accès dans le cœur de ce fier Helvétien. Il se retira donc, mais à la vérité sans précipitation, & comme un lion se retire devant les chasseurs. La retraite d'Alcaste étoit pourtant une fuite, quoiqu'elle n'en eût point l'apparence; & quand ce Guerrier fut à quelque distance de la forêt, il s'apperçut qu'il avoit eu peur. Alors surpris & confus, il baissa les yeux & s'en alla dans sa tente, sans oser regarder personne. Gode-

Digitized by Google

froy lui manda plusieurs fois de le venir trouver. Il y alla enfin ; mais son air embarrassé & ses discours sans suite, firent aisément juger au Général qu'Alcaste, jusqu'alors intrépide, n'avoit pu se défendre de la crainte. Qu'est-ce donc qui se passe dans cette forêt, dit Godefroy ? est-ce un effet naturel, est-ce un enchantement ? Je veux qu'on aille reconnoître ce prétendu prodige, je permets de tenter l'aventure à tous ceux qui se sentiront assez de courage pour l'entreprendre, afin que du moins il se trouve quelqu'un qui puisse m'en faire ensuite un rapport fidele. Pendant les trois jours suivants, tout ce qu'il y avoit de plus hardis & de plus déterminés Guerriers dans le camp, allerent à la forêt pour essayer d'y pénétrer ; mais aucun n'y put réussir, & la frayeur dont ils furent saisis, leur fit à tous abandonner l'entreprise.

Cela se passoit dans le même-temps que l'affligé Tancrede étoit occupé à rendre à sa Maîtresse les derniers devoirs. Quoique ses blessures & l'accablement de son esprit l'eussent mis dans un état qui ne lui permettoit guere de se couvrir de ses armes, il n'eut pas plutôt appris le mauvais succès de tous ceux qui avoient tenté l'aventure de la forêt, qu'il résolut de l'éprouver lui-même. Son grand courage lui donnant des forces pour une entreprise utile à son parti, il s'arma & se mit aussi-tôt en chemin vers le bois enchanté. Ce vaillant Guerrier marchoit seul, attentif, & se tenant sur ses gardes contre l'ennemi inconnu qu'il alloit affronter. La vue des spectres & le bruit effroyable qu'il entendit, ne lui causerent qu'une émotion fort légere. Il poursuivit son chemin jusqu'à l'entrée de la forêt, qui lui parut alors toute en feu. Tan-

crede s'arrêta un moment, & dit en lui-même, n'eſt-ce point une témérité à moi de vouloir aller plus avant ? Un homme de cœur ſait dans une occaſion raiſonnable expoſer ſa vie ſans crainte ; mais en doit-il être prodigue contre toute raiſon ? Eh ! que peuvent le courage & la valeur contre cette multitude de monſtres & ces flammes dévorantes ? Mais, reprit-il, ſi je retourne ſur mes pas, que dira toute l'armée ? Eſt-il dans ces quartiers quelqu'autre forêt d'où les Chrétiens puiſſent tirer le bois qui leur eſt néceſſaire ? il n'y aura rien que Godefroy ne tente pour ſurmonter ces obſtacles qui m'arrêtent, & il ſe trouvera quelque Guerrier plus courageux que moi, qui fera ce que j'héſite de faire. Peut-être, après tout, le péril eſt-il moins grand qu'il ne le paroît : je veux m'en éclaircir ; il en arrivera tout ce que le ſort aura réſolu. A ces mots Tancrede, pouſſé d'une hardieſſe héroïque, ſe précipite au travers des flammes. Il n'éprouva point ſous ſes armes ce ſentiment vif & douloureux que cauſe le feu : il n'eut pas même le temps de s'en appercevoir ; car à peine eut-il touché cette flamme fantaſtique, qu'elle diſparut à ſes yeux. Un brouillard obſcur & froid prit ſa place ; & ce ſecond prodige ceſſa bientôt, ainſi qu'avoit fait le premier. Tancrede ſurpris, mais toujours intrépide, voyant que rien ne s'oppoſoit plus à ſon entrepriſe, parcourut toute la forêt, ſans trouver d'autre obſtacle que l'épaiſſeur des arbres & des brouſſailles qui embarraſſoient ſon paſſage.

Après avoir marché quelque temps, il vit devant lui un eſpace vuide qui s'élevoit en forme d'amphithéatre, au milieu duquel étoit un grand cyprès. Il alla droit à cet arbre, & reconnut que le tronc en étoit rempli de figures

res & de caractere pareil à ceux dont se servoit autrefois la mystérieuse Egypte. Parmi ce nombre de caracteres, Tancrede en remarqua quelques-uns en langue Syriaque, qu'il entendoit parfaitement: il les lut, & y trouva ces paroles: ô vous! brave Guerrier, qui avez eu le courage de pénétrer en ces lieux funestes, si votre cruauté n'est point égale à votre valeur, laissez en paix ceux qui sont privés de la lumiere du jour; les vivants ne peuvent sans humanité troubler le repos des morts. Pendant que Tancrede songeoit en lui-même quel pouvoit être le sens de ces mots, il s'éleva dans la forêt un grand vent, qui, agitant les branches & les feuilles des arbres, leur faisoit rendre un son semblable à des plaintes & à des gémissements. Ces accents lamentables exciterent dans l'ame du Guerrier un sentiment mêlé de compassion, de tristesse & d'horreur. Mais sans s'arrêter à ce qu'il sentoit, Tancrede mit l'épée à la main, & en donna un grand coup sur le tronc du cyprès. Aussi-tôt il sortit de l'arbre un sang vermeil, dont la terre fut rougie tout au tour. Le Guerrier se roidissant contre ce prodige, redouble un second coup avec encore plus de force. Alors un son plantif & confus, qui sortoit comme du fond d'un tombeau, frappa ses oreilles; & ce son devenant bientôt une voix distincte, lui fit entendre ces mots: ah! Tancrede, pourquoi me traitez-vous avec tant de barbarie? ne vous suffit-il pas de m'avoir cruellement chassée du corps que j'habitois, sans me persécuter encore jusques dans cet arbre auquel je suis présentement unie? Ennemi trop implacable, dont ma mort n'a pas assouvi la vengeance, je suis Clorinde à qui vous avez ôté la vie; & moi & tous ceux qui sont péris devant Jérusalem, soit Chrétiens, soit Sarrazins, nous ani-

mons aujourd'hui les arbres de cette forêt. Un sort étrange & bizarre nous y tient liés, ainsi que nous l'étions à nos corps. Aucune branche de ces arbres n'est privée de sentiment, & il faut être dénué de toute humanité pour entreprendre, comme vous faites, d'en couper une seule.

Tel qu'un malade, à la vue des fantômes que lui représente son imagination troublée, quoique sa raison, encore saine, l'assure que ces objets n'ont rien de réel, ne laisse pas d'en être effrayé: tout de même Tancrede, persuadé que ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit n'étoit qu'une illusion, en fut néanmoins tellement saisi, que son épée lui tomba de la main. Ce Guerrier capable d'affronter les dangers les plus terribles, ne put soutenir l'ombre même de ce qui blessoit son amour: le son de voix d'une personne qui lui étoit encore si chere, son sang qu'il croyoit voir couler, ses reproches, quoique feints, qu'il s'étoit attirés, émurent si fortement son cœur, que n'y pouvant résister, il laissa son entreprise imparfaite & s'en alla. Au sortir de la forêt il trouva son épée qu'un vent impétueux avoit enlevée, si-tôt qu'il l'eut laissée tomber: il la releva, & sans être tenté de rentrer dans ce bois fatal, il revint au camp.

Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Godefroy, & lui parla de la sorte: Le récit que j'ai à vous faire, Seigneur, paroîtra peu digne de foi, parce qu'en effet il est éloigné de la vraisemblance. Rien n'est cependant plus conforme à la vérité, que ce qui vous a déja été rapporté sur ces spectres dont la forêt est pleine, & sur le bruit épouvantable qu'on y entend. En approchant du bois, je l'ai vu tout environné de flammes; il s'est présenté à moi un nombre infini de monstres affreux, qui sembloient vouloir m'en défendre l'entrée; j'ai néanmoins franchi ces

obſtacles, ſans que la flamme m'ait conſumé, ni que les monſtres aient exercé contre moi leur rage. De froides & épaiſſes ténebres ont enſuite pris la place de la flamme & de la lumiere; ce ſecond prodige ne m'a point arrêté, les ténebres ont diſparu, & je ſuis entré dans la forêt ſans que rien s'y ſoit oppoſé. Mais, ô merveille inouie! j'ai trouvé que tous les arbres de cette forêt étoient animés. Ces arbres raiſonnent, ils parlent, ils ſe plaignent, leur écorce couvre des veines dont mon épée a fait ſortir du ſang; mes yeux l'ont vu couler; mes oreilles ont été frappées d'une voix plaintive qui ſe fait encore entendre au fond de mon cœur. Enfin, Seigneur, j'avouerai ma foibleſſe; la pitié m'a ſurmonté; ne pouvant ſoutenir davantage la vue du ſang qui couloit, ni réſiſter aux plaintes que j'entendois, je me ſuis éloigné de ces lieux funeſtes, & j'abandonne pour jamais une entrepriſe que je ſens être au-deſſus de mes forces.

Le récit de Tancrede fit naître diverſes penſées dans l'eſprit de Godefroy. Tantôt il s'imaginoit qu'il ſeroit peut-être expédient d'envoyer dans quelqu'endroit éloigné chercher du bois pour ſes machines, ce qui ne lui paroiſſoit pas impraticable. Tantôt il ſe propoſoit d'aller lui-même tenter l'aventure de cette forêt, dont il eſpéroit ſurmonter l'enchantement. Mais le vénérable Pierre s'approchant, lui dit: Renoncez, Seigneur, au deſſein hardi que vous méditez. C'eſt à un autre que vous qu'il eſt réſervé de détruire l'enchantement de la forêt. Celui que le Ciel deſtine à cette entrepriſe nous ſera bientôt rendu, le vaiſſeau qui doit le ramener ſur ces bords eſt déja tout équipé. Ce jeune Guerrier eſt prêt de rompre les indignes fers dont il eſt préſentement chargé: nos ennemis vont être défaits, la ſainte Sion va tomber en notre puiſſance. Ces

paroles du ſaint Solitaire calmerent Godefroy ; il tourna auſſi-tôt ſon eſprit à d'autres penſées.

Cependant le Soleil étant dans le ſigne du Cancer, commença d'embraſer les airs d'une extraordinaire ardeur, & cette ardeur immodérée alloit chaque jour croiſſant de plus en plus. Tous les aſtres ceſſerent de répandre ſur la terre leurs favorables influences, ils n'en répandirent que de malignes. A un jour brulant ſuccédoit une nuit inſupportable, & cette nuit étoit ſuivie d'un jour encore plus cruel. Jamais pour commencer ſa carriere le Soleil ne ſortit du ſein de l'onde, qu'environné d'un nuage dont la couleur étoit ſemblable à celle du ſang, préſage d'une exceſſive chaleur ; & les mêmes vapeurs le couvrant toujours à la fin de ſa courſe, annonçoient aux malheureux mortels qu'il éprouveroient encore le lendemain l'ardeur de ſes feux dévorants. Par-tout où pénétroient ſes rayons, les fleurs étoient brulées, l'herbe & les feuilles deſſéchées, les fontaines taries, la terre aride & pleine de fentes. Le Ciel étoit comme une ardente fournaiſe. Les nuées qu'on voyoit quelquefois dans les airs paroiſſent moins une vapeur humide, que des flammes errantes. Les zéphirs enchaînés dans leurs antres ne faiſoient plus ſentir leur rafraîchiſſante haleine. Un vent brulant qui venoit du rivage Maure, étoit alors le ſeul vent qui régnât ſur la terre. L'air échauffé pendant le jour conſervoit la nuit toute ſa chaleur. Au lieu de roſée, il ne tomboit du Ciel que des exhalaiſons enflammées. L'aurore avare de ſes pleurs, laiſſoit impitoyablement languir les plantes altérées.

Pendant ces nuits cruelles jamais un doux ſommeil ne ferma les yeux des mortels languiſſants. Mais ce qui tourmentoit le plus les Chrétiens, étoit la ſoif ardente dont ils étoient con-

Digitized by Google

ſumés. Le barbare Aladin ayant fait corrompre la plus grande partie des ſources, la fontaine de Siloë leur avoit fourni ſeule une onde pure & abondante : c'étoit alors un foible ruiſſeau dont le fond paroiſſoit à peine couvert d'une eau épaiſſe & bourbeuſe. Quel ſoulagement pour des infortunés, à qui il ſembloit que toutes les eaux du Nil & du Gange n'euſſent pas été ſuffiſantes pour éteindre le feu dont ils étoient embraſés. Dans cette affreuſe diſette leur imagination pleine de ce qui faiſoit l'unique objet de leurs vœux, leur repréſentoit ſans ceſſe ou un ruiſſeau coulant tranquillement dans une verte prairie, ou un torrent deſcendant avec rapidité des montagnes; & ces vaines images ne ſervoient qu'à irriter leurs deſirs, & à redoubler leurs maux. Le Guerrier intrépide, dont le courage n'avoit jamais été ébranlé, ni par les travaux, ni par les périls, ſuccombe au feu ſecret dont ſon ſang eſt allumé; loin de pouvoir encore ſupporter le poids de ſes armes, il ne lui reſte plus aſſez de force pour ſe ſoutenir lui-même. Le courſier ſuperbe oubliant ſa fierté, la tête languiſſamment penchée vers la terre, dédaigne de ſe nourrir d'une herbe deſſéchée qui n'a plus pour lui de ſaveur. Le chien fidele ne ſe ſouvient plus de l'attachement qu'il avoit pour ſon maître; étendu ſur la pouſſiere, où ſa foibleſſe le retient, on le voit haletter ſans ceſſe, & chercher en vain dans un air brulant quelque rafraîchiſſement à l'ardeur qui le dévore.

Les Chrétiens, réduits à cette dure extrêmité, ne purent retenir leurs plaintes; un murmure univerſel éclata bientôt dans le camp. Que prétend Godefroy, diſoient-ils? Qu'eſpere-t-il encore? Croit-il que nous ſoyions préſentement en état de forcer nos ennemis? Avec quelles machines a-t-il réſolu de faire attaquer la Ville? Le Ciel s'oppoſe viſiblement à ſes deſſeins. Cette

chaleur excessive qui nous accable, ces monstres qui défendent l'entrée de la forêt en sont des marques bien certaines; lui seul ne s'en apperçoit pas. La perte de tant de Guerriers, qui l'ont reconnu pour leur Chef, lui importe peu, pourvu qu'il conserve l'autorité dont il est revêtu. Se peut-il que le pouvoir suprême ait tant d'empire sur l'esprit des hommes, qu'ils veuillent le garder aux dépens de la vie même de ceux qui leur sont soumis? Godefroy veut passer pour un Général plein de piété, de justice & d'humanité, & cependant il nous laisse périr ici de soif & de langueur, tandis qu'à table, avec un petit nombre de ses amis, il mêle délicieusement avec du vin de Crete l'eau qu'on lui apporte du Jourdain. Voilà quels étoient les murmures qu'on entendoit par tout le camp.

Le Capitaine Grec qui s'étoit joint aux Chrétiens occidentaux, pour avoir part à la gloire de leur sainte expédition, & qui depuis quelque temps commençoit à se lasser de suivre leurs enseignes, profita de cette conjoncture pour les abandonner. Puisque Godefroy, dit-il, persiste dans une entreprise dont le succès paroît impossible, que son obstination insensée retombe sur lui-même, & sur ceux à qui il a droit de commander; quant à moi, qui ne lui dois rien, mon dessein n'est pas d'attendre qu'une mort lente, mais certaine, me vienne enlever ici avec toute ma troupe, & sans prendre congé du Général, il partit la nuit suivante avec ses gens. L'exemple des Grecs fut suivi par quantité d'autres Guerriers. Grand nombre de ceux qui avoient marché sous la conduite de Clotaire, d'Adémar, & des autres Chefs que le fer avoit moissonnés, se croyant alors dégagés du serment qui les lioit, abandonnerent aussi le camp; & il ne se passoit point de nuit que quelques-uns

d'entr'eux ne quittaſſent ſecrettement l'armée.

Godefroy apprit avec douleur cette lâche déſertion, & quoique pour la réprimer il fût en droit d'employer la ſévérité, ennemi des remedes violents, il ne voulut point uſer de rigueur; mais levant les mains au Ciel avec une foi capable de ſuſpendre le cours des fleuves, & de tranſporter les montagnes, il adreſſa à Dieu ces paroles: Seigneur, qui dans les déſerts d'Arabie fûtes autrefois étancher la ſoif de votre Peuple, en faiſant ſortir d'un rocher des ſources abondantes, jettez un œil de pitié ſur ce camp malheureux. Déployez aujourd'hui la toute-puiſſance de votre bras en faveur de ces Guerriers à qui vous avez vous-même inſpiré le deſſein de s'armer pour votre gloire.

La priere de Godefroy pénétra les Cieux. Dieu l'écouta favorablement; il réſolut auſſi-tôt de faire ceſſer les maux dont l'armée Chrétienne étoit affligée. Mes ſerviteurs ont aſſez ſouffert, dit l'Eternel; les démons & les hommes ont aſſez exercé contr'eux la malignité de leur rage. Que la face de la nature change déſormais à l'avantage de ceux qui combattent pour moi. Que le Ciel s'ouvre, & qu'une pluie abondante inceſſamment répare leurs forces abattues. Rendons aux Chrétiens le Guerrier invincible qui les a quittés, & que l'armée d'Egypte ne ſe préſente à eux que pour leur donner lieu de remporter une illuſtre victoire. Le Seigneur dit, & au ſon de ſa voix l'air frémit de reſpect, les Cieux furent émus, la terre trembla, la mer fut agitée, les montagnes & les profonds abymes furent ébranlés. On vit à l'inſtant le feu des éclairs, on entendit le bruit du tonnerre. Tout le camp répondit à cet augure favorable par mille cris d'alégreſſe. De noires & épaiſſes nuées obſcurcirent enſuite les airs; ces nuées n'étoient point celles que la

Soleil éleve de la terre, elles deſcendoient du Ciel, dont les cataractes s'étoient ouvertes à la voix du Tout-Puiſſant ; & incontinent après une pluie extraordinaire tombant avec impétuoſité, inonda les campagnes, & fit déborder les rivieres.

Ainſi que dans la ſaiſon brulante on voit au bord d'un ruiſſeau une troupe d'oiſeaux aquatiques recevoir ſur leurs aîles étendues la pluie après laquelle ils ont long-temps ſoupiré ; tels qu'on les voit ſe plonger avec empreſſement dans les ondes, & témoigner par leurs cris la joie qu'ils reſſentent ; tout de même on voyoit les Chrétiens courir en foule à cette eau ſecourable qui tomboit du Ciel ; ils la recevoient dans leur caſque, afin de s'en déſaltérer ; ils en rempliſſoient des vaſes : les uns y trempoient leurs mains, d'autres s'en lavoient les yeux & le viſage ; la plupart expoſoient leur tête à la pluie, & s'en laiſſoient pénétrer tout le corps. La terre languiſſante & aride reçut avec avidité ces eaux dans ſon ſein ; par des routes ſecrettes elle diſtribua leur fraîcheur aux plantes deſſéchées : elle reprit bientôt ſes ornements ordinaires ; elle ſe couvrit de fleurs & de verdure, & parut plus belle & plus riante que jamais. Effet merveilleux d'une vive & ardente foi, qui peut à ſon gré changer l'ordre des ſaiſons, parler aux éléments en ſouveraine, & triompher des deſtins ennemis.

CHANT XIV.

Digitized by Google

CHANT XIV.

Ce jour si salutaire aux Chrétiens succéda une nuit délicieuse, qui secouant ses voiles humides, fit tomber sur la terre une agréable rosée. Du battement de leurs aîles les zéphirs rafraîchissant les airs, inviterent les mortels à se livrer aux douceurs du repos. Pendant qu'entre les bras du sommeil ils oublient les maux qu'ils ont soufferts, le Maître de la terre & des cieux, toujours attentif au gouvernement de l'Univers; l'Eternel, dont l'œil vigilant jamais ne se ferme, tournant ses regards sur le Général de l'armée Chrétienne, résolut de lui faire connoître en songe sa suprême volonté.

Près des portes dorées du Ciel par où le Soleil sort pour commencer sa carriere, est une porte de cristal qui s'ouvre ordinairement un peu avant le jour. C'est par cette porte que sortent les songes, dont le Seigneur, par un effet de sa bonté divine, favorise les ames pures; c'est par-là que sortit celui qu'il envoyoit à Godefroy. Jamais vision ne fut comparable à celle qu'eut alors ce pieux Général. Il se crut transporté dans un lieu élevé, vaste & resplendissant de lumiere. Il regardoit avec surprise l'immense étendue de ce séjour brillant; il contemploit le mouvement des astres, & en admiroit l'harmonie, lorsqu'un Guerrier couvert d'une rayonnante pourpre vint s'offrir à sa vue. Godefroy, lui dit ce Guerrier, ne me reconnoissez-vous point? Vos yeux peuvent-ils méconnoître Dudon, cet ami qui vous fut si cher?

L'éclat qui vous environne en eſt cauſe, lui répondit Godefroy ; excuſez, cher ami, la foibleſſe de mes yeux ; & auſſi-tôt ouvrant les bras avec une tendre affection, trois fois il les jetta au cou de ſon ami, & trois fois cette image légere ſe perdit dans ſes bras. Dudon fit un ſouris : je ne ſuis plus, lui dit-il, revêtu comme autrefois d'un corps terreſtre & groſſier, vous ne voyez devant vous qu'un eſprit pur & une forme impalpable : j'habite aujourd'hui la Cité céleſte ; c'eſt ici le ſéjour & le temple de la Divinité ; c'eſt ici qu'habiteront avec moi ceux qui combattent pour la gloire du Tout-Puiſſant ; votre place vous eſt réſervée. Ah ! interrompit Godefroy, quand ſe briſeront les liens qui me tiennent à la vie ? Quand ſerai-je citoyen de ce bienheureux ſéjour ? Ce temps n'eſt pas éloigné, reprit Dudon, vous aurez bientôt part à la gloire des triomphants ; mais il vous en doit coûter encore du ſang & des travaux. Il faut auparavant que vous détruiſiez dans la Paleſtine l'empire des Infideles : il faut qu'il vous y fondiez un empire Chrétien, dont Baudoin votre frere tiendra le ſceptre après vous.

Mais, continua Dudon, pour augmenter encore l'ardeur dont votre cœur eſt embraſé, contemplez à loiſir le brillant éclat de ces lieux ; regardez ces aſtres lumineux, dont une intelligence infinie regle le cours. Ecoutez ce nombre innombrable d'eſprits immortels, qui de leurs divins concerts font retentir la céleſte Cour. Montrant enſuite à Godefroy la terre qui paroiſſoit bien loin ſous ſes pieds ; voyez, pourſuivit-il, ce globe qu'on découvre à peine, c'eſt la terre ; elle eſt comme une petite iſle environnée de tous côtés de l'Océan ; & le vaſte Océan lui-même eſt-il

autre choſe qu'un léger amas d'eau ? Voilà néanmoins ce qui occupe les hommes ; voilà ce qui fait l'objet de leurs deſirs ; les vues ambitieuſes des mortels ne s'étendent point au-delà de cette ſphere étroite. Godefroy jetta les yeux au-deſſous de lui, & auſſi-tôt la terre, les hautes montagnes qui la couvrent, les grands fleuves qui l'arroſent, le vaſte Océan qui l'environne, tout cela lui parut comme un point. Il fit un ſourire de dédain, il plaignit en lui-même le ſort des malheureux mortels, qui, au lieu d'aſpirer au Ciel, ne ſongent ici-bas qu'à acquérir un empire ſervile, une réputation muette, & des grandeurs de néant.

Puiſque c'eſt la volonté du Seigneur, dit-il enſuite à Dudon, de me laiſſer encore quelque temps ſur la terre, enſeignez-moi, je vous prie, quelle eſt la voie que je dois tenir pour me conduire ſûrement dans ces épaiſſes ténebres? Continuez de marcher comme vous avez fait juſqu'ici, lui répondit Dudon : j'ai cependant un conſeil à vous donner pour le ſuccès de vos deſſeins, c'eſt que vous faſſiez revenir au camp le vaillant fils de Bertold. Dieu qui vous a élu pour Général de l'armée, a choiſi en même-temps Renaud pour être le principal exécuteur de vos ordres : il eſt le bras droit de ce corps dont vous êtes le Chef, & il doit avoir, après vous, la premiere part au ſuccès de cette glorieuſe entrepriſe. Nul autre Guerrier ne peut remplir ſa place ; c'eſt à lui ſeul qu'il eſt réſervé de ſurmonter l'enchantement de la forêt : ſon retour fera diſparoître ces obſtacles dont les Chrétiens ſemblent être rebutés : ſa valeur relevera leur courage abattu : ils ſe rendront maîtres de la Cité ſainte, & triompheront de cette armée puiſſante qui s'aſſemble pour les

combattre. O vous ! qui pouvez aiſément lire dans le fond de nos cœurs, s'écria alors Godefroy, vous connoiſſez l'eſtime que j'ai toujours eue pour ce jeune Guerrier : je ſouhaite ardemment ſon retour ; mais après ce qui s'eſt paſſé, dois-je le prier ? puis-je même lui ordonner de revenir au camp ? J'ignore d'ailleurs en quels lieux je pourrois lui adreſſer ces prieres ou ces ordres. Dieu prétend, lui répondit Dudon, que vous ſoyiez honoré de tous ceux dont il vous a fait le Chef ; il ne vous conviendroit point de propoſer vous-même le retour de Renaud ; mais vous pouvez avec bienſéance l'accorder à ceux qui vous le demanderont. Guelfe doit venir vous prier de pardonner à ſon neveu, & vous demander avec inſtance la fin de ſon exil. Quoiqu'aux extrêmités de la terre, le fils de Bertold ſoit préſentement enivré de délices & plongé dans une molle oiſiveté, vous le reverrez néanmoins bientôt. Le vénérable Pierre à qui les ſecrets du Ciel ſont connus, dirigera les pas de ceux qui ſeront choiſis pour faire revenir au camp ce vaillant Guerrier ; par un moyen nouveau qui leur ſera enſeigné, ils parviendront aiſément juſqu'à lui, ils briſeront ſes fers, & le rameneront près de vous. C'eſt ainſi que tous vos compagnons égarés ſe verront enfin réunis ſous vos ſaints étendards. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, & je ſais combien ce mot va vous cauſer de joie. C'eſt que votre ſang doit un jour s'unir au ſang de Renaud, & que de cette alliance on verra ſortir une illuſtre poſtérité. Dudon ceſſa de parler, & il diſparut à l'inſtant, ainſi qu'une vapeur légere que le vent chaſſe, ou que le Soleil diſſipe. Godefroy ſe réveilla l'ame remplie d'étonnement & de joie ; & comme il étoit déja jour, il ſe leva & ſe fit couvrir de ſes armes.

Digitized by Google

Bientôt après, entrerent dans sa tente les principaux Chefs de l'armée qui s'y assembloient pour tenir conseil. Guelfe poussé d'un mouvement intérieur s'y rendit des premiers. Ce Guerrier prenant la parole, dit au Général : Seigneur, quoique ce soit peut-être vous faire une priere un peu trop précipitée, que de vous demander grace pour une faute encore récente, votre clémence néanmoins me rassure, & je me suis flatté que vous voudriez bien avoir quelque égard pour une interceſſion comme la mienne. C'eſt la grace de mon neveu, c'eſt le retour de Renaud que je vous demande, Seigneur. Tous les Guerriers dont vous êtes le Chef demandent la même grace par ma voix ; ils partageront tous avec moi la reconnoiſſance de ce bienfait. En eſt-il en effet parmi nous un autre que Renaud qui puiſſe ſurmonter ces affreux obſtacles que l'enfer apporte à nos deſſeins ? En eſt-il un qui puiſſe avec autant de valeur affronter nos ennemis & les chaſſer de leurs remparts ? Rendez à votre camp ce Guerrier qui en eſt l'eſpoir & l'appui : rendez-moi un neveu ſi illuſtre, & rendez-vous à vous-même un ſi intrépide exécuteur de vos ordres. Ne ſouffrez point que ſon courage languiſſe plus long-temps dans une indigne oiſiveté. Permettez que pour réparer ſa faute il vienne ici prodiguer ſon ſang. C'eſt en combattant ſous vous, Seigneur, & en ſuivant vos exemples ; c'eſt en vous prenant pour ſon modele & pour ſon maître, que Renaud doit ſignaler ſa valeur.

Tous les Chefs qui étoient préſents témoignerent alors le vif intérêt qu'ils prenoient au diſcours de Guelfe. Godefroy faiſant ſemblant de ſe rendre uniquement à leur priere, & cachant la réſolution qu'il avoit déja priſe de conſentir à ce qu'on lui propoſoit : je ne puis,

leur dit-il, vous refuſer ce que vous demandez tous avec tant d'empreſſement, il faut que la ſévérité ſe taiſe & que le deſir général tienne aujourd'hui lieu de diſcipline & de loi. Que Renaud revienne donc, puiſque vous le ſouhaitez; mais qu'il apprenne à modérer dorénavant ſon ardeur bouillante, & que par ſes actions il ſonge à répondre à la haute idée que tout le monde a de lui. C'eſt à vous, Seigneur, continua-t-il, en s'adreſſant à Guelfe, c'eſt à vous à prendre le ſoin de faire revenir votre neveu: envoyez quelqu'un de sûr aux lieux où vous croyez qu'il habite préſentement, je ne doute point qu'il ne vienne inceſſamment nous rejoindre.

Auſſi-tôt le Chevalier Danois s'avançant: cet emploi me regarde, dit-il à Guelfe, j'irai chercher Renaud: il n'y a point de voyage que je n'entreprenne, point de danger que je ne brave, pour remettre plus promptement l'épée de mon Prince entre les mains de ce brave Guerrier. Comme Charles (c'eſt le nom du Chevalier Danois) étoit un homme hardi & courageux, Guelfe accepta ſon offre avec joie; mais il voulut qu'Ubalde, dont il connoiſſoit la ſageſſe & l'intelligence, l'accompagnât dans ce voyage. Ubalde avoit parcouru dans ſa jeuneſſe tous les pays qui s'étendent depuis la brulante Ethiopie juſqu'aux climats glacés: les mœurs & les uſages de ces différents peuples lui étoient connus, & il en poſſédoit les langues. Dans un âge plus mûr il s'étoit attaché à Guelfe qu'il avoit ſuivi dans l'Orient, & ce Prince avoit pour lui une eſtime ſinguliere. Ce fut à ces deux Guerriers que la commiſſion fut donnée d'aller chercher Renaud. Guelfe croyant, ſelon le bruit public, que ſon neveu s'étoit retiré dans les Etats de Boëmond, leur con-

ſeilloit d'aller droit à Antioche ; mais Pierre l'interrompit par ces mots. En ſuivant l'opinion publique, dit-il aux deux Chevaliers, vous ſuivrez un guide infidele qui vous égareroit. Ce n'eſt point à Antioche que vous devez aller. Tournez vos pas vers le plus prochain rivage, allez du côté d'Aſcalon : près de l'embouchure d'un fleuve, vous rencontrerez un homme qui eſt de mes intimes amis; cet homme vous attend ; j'ai pris ſoin, il y a long-temps, de l'inſtruire de votre voyage : faites tout ce qu'il vous dira, ayez en lui la même confiance que vous auriez en moi.

Charles & Ubalde écouterent avec reſpect & ſoumiſſion les paroles du ſaint Solitaire. Impatients d'être en chemin, ils partent, prennent leur route vers Aſcalon. Ils n'étoient point encore arrivés au bord de la mer, le bruit des flots qui ſe briſent contre le rivage n'avoit pas même encore frappé leurs oreilles, lorſqu'ils virent devant eux un fleuve extrêmement rapide, & dont les eaux débordées ſe répandoient dans la campagne. Pendant que ſurpris ils s'arrêtent & conſiderent ce fleuve, un vieillard d'un aſpect majeſtueux s'offre à leurs regards. Il étoit vêtu d'une longue robe blanche, ſur ſa tête il avoit une couronne de hêtre, & tenoit une baguette à ſa main. Comme dans la ſaiſon des frimats, on voit les habitants du Nord ſe faire un chemin ſolide des eaux glacées de la Meuſe & du Rhin, ainſi ce vieillard s'avançoit vers eux foulant à pied ſec les liquides ondes de ce fleuve large & rapide. Les deux Chevaliers ſaiſis d'étonnement regardoient le vieillard avec attention. Mes amis, leur dit-il, votre entrepriſe eſt difficile, vous avez beſoin de ſecours pour en venir à bout. Le Guerrier que vous cherchez eſt bien loin de ces lieux : que

de pays vous aurez à parcourir : que de mers à traverſer, avant que de parvenir juſqu'à lui ! Il faudra que votre courſe s'étende au-delà même des barrieres de ce monde connu. Mais ne dédaignez point de me ſuivre dans les antres profonds où j'habite, je vous apprendrai les choſes dont il eſt néceſſaire que vous ſoyiez inſtruits.

Il dit, & frappant le fleuve de ſa baguette, les eaux ſe diviſerent à l'inſtant, & formerent à droite & à gauche comme deux montagnes liquides. Il les prit enſuite par la main, il deſcendit avec eux dans des vaſtes cavernes dont l'entrée étoit au fond de ce fleuve. A la faveur d'une foible lumiere qui les éclairoit, les deux Chevaliers remarquerent dans ces abymes de prodigieux amas d'eau ; c'eſt de cet immenſe réſervoir que ſont entretenus les fontaines, les lacs, les rivieres ; c'eſt-là que le Pô, le Danube, le Gange, l'Euphrate & le Nil prennent leur ſource. Un peu plus bas ils apperçurent un ruiſſeau de ſoufre & de vif-argent ; cette liqueur qui coule dans le ſein de la terre, eſt enſuite préparée par le Soleil qui la condenſe, & en forme les plus précieux métaux. Les bords du ruiſſeau étoient incruſtés des pierres les plus rares : on y voyoit briller le ſaphir, la topaſe, le rubis flamboyant, la gracieuſe émeraude, & le diamant dont l'éclat égale la dureté.

L'étonnement où étoient Charles & Ubalde les retint aſſez long-temps dans le ſilence. Enfin ce dernier prenant la parole, dit au vieillard : Apprenez-nous, mon pere, en quel lieu nous ſommes, dites-nous, je vous prie, qui vous êtes, & où vous avez deſſein de nous conduire ? ce que nous voyons nous paroît ſi admirable, que nous doutons ſi c'eſt un ſonge ou une vérité. Vous êtes, leur dit le vieillard, dans les entrailles de la terre, où vous n'auriez jamais

pu pénétrer, ſi vous ne m'aviez eu pour guide ; & je vous mene à mon Palais, que vous découvrirez bientôt brillant d'une vive lumiere. J'étois né dans les ténebres du Paganiſme, mais il a plu au Tout-Puiſſant de me régénérer par ſa grace. Raſſurez-vous, ce n'eſt point par le pouvoir des démons que j'opere ces merveilles dont vous êtes témoins. Je m'applique à étudier la nature, à découvrir la vertu des plantes, & de tout ce que la terre produit dans ſon ſein, & à connoître tout ce qui ſe paſſe dans l'immenſité des airs. Car ce n'eſt point dans ces lieux profonds que je fais mon unique ſéjour, ſouvent je me tranſporte au ſommet des plus hautes montagnes, là je vois ſous mes pieds ſe former la pluie, les vents, la grêle & les tempêtes ; j'obſerve le mouvement des aſtres, j'en découvre les diverſes influences, & j'en meſure le cours. Enflé des connoiſſances que j'avois acquiſes, je croyois autrefois que ma ſcience égaloit celle même de l'Auteur de l'Univers. Mais depuis que le ſaint Solitaire qui vous a adreſſés à moi, m'a ouvert les yeux, j'ai ſenti que ma lumiere n'étoit que ténebres ; j'ai reconnu que l'entendement humain n'eſt par lui-même auprès de l'éternelle vérité, que ce qu'eſt un oiſeau nocturne à l'aſpect du Soleil, & j'ai ri de mes égarements. Dieu cependant m'a permis de continuer à ſuivre mon premier goût dans la recherche innocente des ſecrets de la nature ; mais c'eſt à lui ſeul que je rapporte à préſent toutes mes connoiſſances ; c'eſt lui qui m'éclaire, c'eſt lui qui me guide ; je le reconnois pour mon maître & pour mon ſouverain Seigneur. Comme il daigne quelquefois opérer par mon foible moyen des merveilles dignes de ſa main toute-puiſſante, il veut aujourd'hui ſe ſervir de moi pour faire revenir à votre camp le jeune Héros

Digitized by Google

que vous cherchez. Votre arrivée m'a été annoncée il y a long-temps, & je vous attendois, afin de vous instruire de ce que vous devez faire pour réussir dans votre entreprise.

En parlant de cette maniere, ils arriverent au lieu où habitoit le vieillard. C'étoit une espece de grotte spacieuse & magnifique ; cette grotte contenoit un grand nombre d'appartements, & ces divers appartements étoient ornés de tout ce que la terre produit de plus rare & de plus précieux. Une main si habile avoit construit cette superbe demeure, qu'elle paroissoit plutôt un chef-d'œuvre de la nature, qu'un ouvrage de l'art. Cent serviteurs intelligents, prompts & adroits, se présenterent aussi-tôt; ils dresserent une table qui fut couverte des mets les plus exquis dans des vases d'or & de cryſtal de roche.

Après que les deux Chevaliers eurent satisfait aux besoins de la nature ; il est temps, dit le sage Enchanteur à ses hôtes, que je songe à remplir vos desirs. Vous savez, poursuivit-il, de quelles ruses se servit l'artificieuse Armide pour attirer un grand nombre de vaillants Guerriers dans ses pieges, & vous avez oui dire comment ces Guerriers qu'elle envoyoit à Gaza, chargés de fers, furent ensuite délivrés par Renaud. Mais vous ignorez tout ce qui s'est passé depuis, & je vais vous en instruire.

Lorsqu'Armide apprit que ses captifs avoient été délivrés, elle entra en fureur, & s'écria aussi-tôt : il ne sera pas dit que celui qui m'a fait un tel outrage, ose jamais s'en vanter, il a tiré les autres d'esclavage, mais il y tombera lui-même, & il souffrira seul tous les maux que devoient souffrir ses compagnons. Que dis-je ? ce n'est point assez pour ma vengeance, je veux qu'il périsse, & que sa mort cause la perte de

Digitized by Google

tout ſon parti. Pour exécuter ſon projet barbare, la Magicienne ſe tranſporta au lieu où ſes gens avoient été défaits, & dont un grand nombre étoient étendus ſur le champ de bataille. Après un ſi glorieux exploit, Renaud s'étoit dépouillé de ſes armes, & s'étoit couvert de celles d'un des Sarrazins qu'il avoit tués, afin d'être moins remarqué ſous ces armes communes. Armide prit les armes qu'avoit laiſſées ce vaillant Guerrier, elle en revêtit le corps d'un de ſes ſoldats à qui il manquoit la tête, & mit enſuite ce corps dans un endroit où elle prévoyoit qu'arriveroit bientôt un parti de l'armée Chrétienne. Par le grand nombre d'eſpions qu'elle entretenoit, ou peut-être par le miniſtere des démons avec qui ſon art criminel lui donnoit un continuel commerce, elle avoit pu aiſément apprendre que ce parti étoit ſorti du camp, & être informée de la route qu'il avoit priſe. Près de l'endroit où étoit étendu ce corps couvert des armes de Renaud, la Magicienne aposta un homme à elle, & l'inſtruiſit de ce qu'il devoit faire lorſque les Chrétiens paroîtroient. Le parti vient en effet; l'homme aposté par Armide ſe montra, il fut pris & interrogé, & vous ſavez que, par ſa réponſe, il eut l'adreſſe de faire tomber ſur votre Général le ſoupçon injurieux du meurtre de Renaud, d'où s'eſt enſuivie cette fatale ſédition que Godefroy, par ſa prudence & par ſon courage, a étouffée dans ſa naiſſance. Voilà ce que fit Armide pour faire tourner aux Chrétiens leurs armes les uns contre les autres. Vous allez apprendre de quelle maniere elle ſe conduiſit pour perdre Renaud, & le ſuccès qu'eut ſon deſſein pervers.

Il y a ſur l'Oronte une petite iſle fort agréable que forment les eaux de ce fleuve. C'eſt dans cette iſle que la Magicienne attendit ſon enne-

Digitized by Google

mi au paſſage, comme un chaſſeur épie ſa proie. Renaud arriva vis-à-vis de l'iſle. Il vit au bord d'un fleuve une colonne de marbre blanc, au pied de laquelle étoit attaché un petit bateau. Sur la colonne étoient écrits ces mots en lettres d'or : *ô toi que le hazard ou ton choix a conduit ici, ſi tu es curieux de voir la plus grande merveille qui ſoit du couchant à l'aurore, tu n'as qu'à paſſer dans cette iſle.* L'intrépide, mais imprudent jeune homme, ſe détermine auſſi-tôt à paſſer ; & comme le bateau étoit trop petit pour pouvoir contenir ſes Ecuyers avec lui, il les laiſſa ſur le bord & paſſa ſeul. Si-tôt qu'il fut arrivé dans l'iſle, il la parcourut toute entiere, & n'y trouvant que des ruiſſeaux, des grottes, des fleurs & des boccages, il regarda l'inſcription de la colonne comme un piege qu'on avoit tendu à ſa crédulité. Cependant ce lieu lui paroiſſant très-agréable, il réſolut de s'y arrêter quelque temps. Il s'aſſit ſur un gazon, & ôta ſon caſque, afin de reſpirer plus à ſon aiſe un air qu'il trouvoit délicieux. A peine étoit-il aſſis, que ſes oreilles furent frappées d'un nouveau murmure que faiſoient les ondes du fleuve. Il jetta les yeux de ce côté-là, & vit comme un petit tourbillon qui venoit de ſe former dans l'eau. Du milieu de ce tourbillon il s'éleva peu à peu une belle femme nue, qui ſe montrant enfin juſqu'à la ceinture, ſe mit enſuite à chanter. Telles étoient autrefois dans la mer Tyrrhénienne ces perfides enchantereſſes que nous dépeint la fabuleuſe antiquité. Cette femme n'avoit pas moins de beauté que les Sirennes, & il n'étoit pas moins dangereux de prêter l'oreille aux ſons ſéduiſants de ſa voix.

Jeuneſſe inſenſée, diſoit-elle, pourquoi dans le printemps de vos jours, préférez-vous la gloire aux plaiſirs ? Suivez le doux penchant que

la nature vous inſpire : faites ce qui convient aux différentes ſaiſons de la vie, c'eſt en cela que conſiſte la ſageſſe. Vos beaux jours dureront peu, vous perdez de précieux inſtants. Cette gloire, après laquelle vous courez, n'eſt qu'un vain nom ; n'abandonnez pas pour une ombre & une chimere, les ſeuls biens qui ſoient réels. Dans le ſein des plaiſirs oubliez les maux paſſés, & par une triſte prévoyance n'avancez jamais les maux à venir. Que le Ciel menace, tonne, éclate, ne vous en effrayez point, ce n'eſt point contre vous que gronde la foudre. Jeuneſſe timide, livrez-vous ſans crainte à tous vos deſirs. Voilà ce que la nature vous enſeigne ; voilà ce qu'elle répete ſans ceſſe : pourquoi refuſez-vous d'entendre ſa voix ?

Par ſes chants harmonieux cette dangereuſe enchantereſſe répandit inſenſiblement d'aſſoupiſſants pavots ſur les yeux de l'imprudent Guerrier qui l'écoutoit. Renaud ne put réſiſter aux charmes d'un doux ſommeil qui venoit le ſurprendre ; il s'endormit profondément. Dès qu'Armide, qui l'obſervoit, vit ſon ennemi entre les bras du ſommeil, impatiente de ſatisfaire ſa vengeance, elle courut à lui. Mais elle n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur cet aimable ennemi, qu'elle ſentit à l'inſtant ſa fureur s'évanouir. Surpriſe, elle s'arrête, elle regarde ce jeune Héros, qui dans un ſommeil tranquille ſembloit gracieuſement lui ſourire. Enſuite elle s'aſſied auprès de lui, elle le contemple, elle l'admire ; elle ſent déja qu'elle s'intéreſſe pour celui dont elle avoit juré la mort. Du voile dont elle étoit couverte, elle eſſuie le front humide du jeune Guerrier : par le mouvement du même voile elle tache de rafraîchir l'air qu'il reſpire. Que n'euſſent point fait les regards vifs & doux de Renaud, puiſque de ſes yeux fermés il tranſ-

Digitized by Google

pire encore assez de feux pour fondre la glace de ce cœur jusqu'alors insensible. D'ennemie implacable qu'elle étoit, la fiere, la cruelle Armide devient en un moment une Amante tendre & soumise.

Avec des fleurs aussi-tôt elle fit d'aimables, mais indissolubles liens, dont elle serra étroitement le cou, les pieds & les mains du Guerrier endormi. Puis le serrant encore plus étroitement dans ses bras, avec le secours des démons qui la servoient, elle le mit dans un char; & s'y plaçant à côté de lui, elle prit incontinent sa route par le milieu des airs. Ce ne fut point à Damas, ni dans cette forteresse où elle avoit retenu tant de Guerriers captifs, qu'elle voulut aller: jalouse d'une si belle proie, & honteuse de sa foiblesse, elle se fit conduire aux extrêmités de l'Univers. Dans une des isles fortunées, sur le sommet d'une haute montagne, elle a choisi sa retraite, & par ses enchantements elle a rendu cette retraite inaccessible. Les côtés de la montagne sont couverts d'une épaisse & affreuse neige; mais au sommet se trouve une plaine verdoyante, au milieu de laquelle la Magicienne a construit un magnifique Palais. C'est-là que dans un éternel printemps, elle passe avec l'objet de sa tendresse une vie molle & voluptueuse: c'est de cette indigne prison que vous devez arracher Renaud; & pour y réussir, voici ce que vous devez faire.

Lorsque vous serez parvenus à l'embouchure du fleuve, vous trouverez une femme qui vous paroîtra jeune, quoiqu'elle soit d'un âge extrêmement avancé. Vous la reconnoîtrez sans peine à de longs cheveux qui lui descendent sur le front, & à son habit varié de mille couleurs; cette femme vous conduira par la pleine mer avec plus de rapidité que l'aigle ne vole dans

les airs, ou que l'éclair ne fend les nues, & elle vous ramenera de même. Au pied de la montagne où habite Armide, il se présentera à vous un nombre prodigieux de monstres qui en défendent l'accès: ne les craignez point, en secouant une verge d'or que je vous mettrai entre les mains, vous les écarterez aisément: saisis eux-mêmes d'épouvante, ces monstres n'oseront vous approcher. Mais c'est au haut de la montagne que le plus grand danger vous attend. Vous rencontrerez sous vos pas une fontaine dont l'onde pure, transparente, invite tous ceux qui la regardent à se désaltérer. Cette onde est un dangereux poison: quiconque a l'imprudence d'en boire, tombe dans une espece d'ivresse: une joie insensée s'empare de lui: il rit sans cesse, & ces ris déplorables le conduisent à la mort. N'approchez point de vos levres cette pernicieuse liqueur. Gardez-vous aussi de goûter d'aucun des mets que vous verrez étalés sur les bords riants de la fontaine. Des filles d'une beauté singuliere emploieront pour vous séduire les regards les plus tendres, les discours les plus engageants: n'écoutez point leurs discours trompeurs, détournez vos yeux de leurs perfides attraits, passez outre, & entrez hardiment dans le Palais de la Magicienne.

A peine y serez-vous entrés, que vous vous trouverez dans un merveilleux labyrinthe où vous vous égareriez infailliblement sans le secours d'une carte que je vous donnerai. Sur cette carte sont exactement marqués les détours innombrables de ce labyrinthe, & elle vous en rendra l'issue très-facile. Au milieu du labyrinthe est un jardin délicieux, où il semble que tout inspire l'amour. Là vous découvrirez bientôt Renaud & Armide mollement couchés sur l'herbe tendre & sur les fleurs. Dès que la Ma-

Digitized by Google

gicienne aura laiſſé ſon Amant ſeul, offrez-vous aux regards de Renaud : préſentez à ſes yeux un bouclier de diamants dont j'aurai ſoin de vous munir ; c'eſt un miroir fidele dans lequel ce Guerrier reconnoîtra d'abord ſon image. Il y verra l'habit efféminé dont il eſt à préſent revêtu : il aura honte de ſa foibleſſe, & cette honte bannira auſſi-tôt l'amour de ſon cœur.

Voilà la maniere dont vous pourrez aiſément pénétrer juſqu'aux endroits les plus ſecrets de la demeure enchantée d'Armide, & vous en ſortirez avec la même facilité que vous y ſerez entrés. Je n'ajoute plus qu'un mot pour rédoubler votre confiance, c'eſt que la vertu qui vous guide eſt ſi fort au-deſſus du pouvoir magique, qu'il n'y a point d'enchantement qui puiſſe vous traverſer dans votre entrepriſe. Armide même, la jalouſe, la défiante Armide, par tous les ſecrets de ſon art, ne ſauroit prévoir votre arrivée dans l'iſle écartée où elle a choiſi ſa retraite. Mais il eſt déſormais temps de vous laiſſer prendre quelque repos ; afin que vous ſoyiez en état de partir demain à la pointe du jour. Le ſage vieillard ceſſant alors de parler, conduiſit ſes hôtes à l'appartement qu'il leur avoit deſtiné pour y paſſer la nuit. Il ſe retira enſuite dans le ſien, laiſſant les deux Chevaliers fort ſatisfaits, mais fort occupés en même temps de ce qu'ils venoient d'entendre.

CHANT XV.

Digitized by Google

CHANT XV.

DÉS que les premiers rayons de la lumiere commencerent à inviter tous les habitants de la terre au travail, le ſage Enchanteur entra chez ſes hôtes, ayant entre ſes mains une carte, une verge d'or & un bouclier de diamants. Tenez, leur dit-il, voici ce que je vous ai promis pour vous mettre en état de ſurmonter tous les enchantements d'Armide. Partez avant que l'aurore ait cédé la place à l'aſtre du jour. Comme les deux Guerriers étoient déja couverts de leurs armes, ils ſortirent à l'inſtant avec le vieillard, qui les conduiſit par le même chemin qu'ils avoient déja fait en venant: & lorſqu'ils furent arrivés au lit du fleuve qui les avoit reçus dans ſon ſein, leur conducteur prit congé d'eux & les laiſſa. Auſſitôt les ondes du fleuve les ſoulevant l'un & l'autre, les emporterent avec la même viteſſe qu'une pierre eſt lancée par la fronde, & les mirent ſur le rivage.

Le premier objet qui s'offrit à leur vue fut cette femme dont l'Enchanteur leur avoit parlé. Elle étoit aſſiſe à la poupe d'une petite barque. Au travers des cheveux qui lui tomboient ſur le front, ſon regard paroiſſoit doux & gracieux, & ſon viſage brilloit d'un éclat extraordinaire. Sa robe étoit de couleur changeante, l'azur, le verd, l'incarnat, toutes les couleurs les plus vives s'y ſuccédoient tour-à-tour, & ſouvent même s'y confondoient. Tel paroît aux rayons du Soleil le cou de l'amoureuſe colombe. Venez, heureux Chevaliers, leur dit-elle, entrez dans cette nef avec laquelle je parcours

Digitized by Google

l'immenſe Océan, ſans craindre ni les vents ni les flots. Celui que je reconnois pour maître m'ordonne de vous recevoir; toujours prodigue de ſes bienfaits, il veut que je vous conduiſe où vous avez deſſein d'aller. A ces mots elle approche du rivage, elle reçoit dans ſa barque les deux Chevaliers; & s'écartant enſuite des bords, elle tend un voile, & prend en main le gouvernail. Le fleuve, alors extrêmement enflé, eut été navigable pour les plus grands vaiſſeaux, & cette barque étoit ſi légere, que le moindre ruiſſeau ſuffiſoit pour la mettre à flot. Les ondes qu'elle ſillonne blanchiſſent d'écume, un vent favorable ſecondant la pente des eaux, enfle la voile & fait voguer la barque avec une telle rapidité, que déja elle eſt parvenue à l'endroit où le fleuve ſe jette & diſparoît dans la vaſte mer.

A peine cette merveilleuſe nef a-t-elle touché les ondes ſalées, que les vagues ſoulevées s'abaiſſent, les vents déchaînés ſe retirent: au furieux Aquilon ſuccede un ſouffle léger qui agite mollement la ſuperficie des eaux. Les orages ſe diſſipent, la mer devient tranquille, le Ciel reprend ſa ſérénité.

Les deux Chevaliers laiſſant Aſcalon ſur leur gauche, firent route vers le couchant, & arriverent bientôt à la vue de Gaza. Cette Ville conſidérable s'étoit formée des ruines de l'ancienne Gaza, dont elle n'étoit autrefois que le port. Tout le rivage parut alors, aux yeux des Chevaliers, couvert d'hommes, de chevaux, de chameaux, d'éléphants; un camp immenſe s'étendoit ſur la côte; le nombre des grains de ſable de la mer ne ſurpaſſe point celui des Guerriers que ce camp renfermoit; & la rade & le port étoient remplis de vaiſſeaux. Ces troupes innombrables, leur dit alors

celle qui les conduiſoit, ſont les troupes du Soudan d'Egypte : mais quoique la terre & les eaux ſemblent couvertes de ſes ſoldats, il s'en faut bien que ce puiſſant Prince ait encore raſſemblé toutes ſes forces : vous ne voyez ici que les ſeules troupes qu'il a tirées de l'Egypte & des Provinces voiſines ; celles de ſes Etats éloignés ne l'ont pas encore joint ; & j'eſpere que nous ſerons de retour avant que cette armée formidable ſoit en état de ſe mettre en marche. Pendant qu'elle parloit encore, leur conductrice les fait paſſer au travers des vaiſſeaux ennemis, avec la même vîteſſe & la même aſſurance que l'aigle fend les airs, & paſſe au travers d'une multitude d'oiſeaux dont il mépriſe la foibleſſe.

Un moment après ils découvrirent Raffie, la premiere Ville de Syrie qui ſe préſente à ceux qui viennent d'Egypte. Puis raſant les ſtériles côtes de Rhinocure, ils virent le promontoire où l'on dit que repoſent les cendres du grand Pompée. Près de Damiette ils remarquerent les ſept principales embouchures du Nil, & un grand nombre d'autres moins conſidérables, par leſquelles ce fleuve célebre rend à la mer les eaux qu'il a reçues du Ciel. Ils paſſerent enſuite devant la fameuſe Ville qu'Alexandre a fondé : c'eſt-là que le Phare, autrefois une iſle, ſe trouve aujourd'hui joint au Continent. Rhodes & Crete, trop éloignées vers le Nord, échapperent à leur vue. Ils côtoyerent la Lybie, pays fertile & cultivé le long des bords de la mer, mais dont l'intérieur couvert d'un ſable brulant, n'eſt habité que par des monſtres. La Marmarique & la Pantapole s'offrirent à leurs yeux, auſſi-bien que Ptolémaïde, & cette contrée où le fleuve

Lethé, si connu par les fables, roule ses paisibles eaux. Pour éviter la grande Sirte ils prirent le large, & laissèrent bientôt derriere eux le cap de Judecque & la fosse de Magre. Vis-a-vis de Tripoli, l'isle de Malte leur parut comme engloutie dans les ondes, au-dessus desquelles on la découvre à peine. Ils éviterent de même la petite Sirte, en s'écartant des côtes jadis habitées par les Lotophages. Au fond d'un Golfe formé par deux montagnes qui s'avancent dans la mer, ils virent Tunis, une des plus riches & des plus considérables Villes d'Afrique. La Sicile n'est pas éloignée : on peut de cet endroit facilement distinguer le cap de Lilibée, qui s'éleve au-dessus des eaux.

Près de Tunis la conductrice des Chevaliers leur montra le lieu où étoit autrefois Carthage. Cette puissante Ville n'est plus, à peine le rivage où elle étoit bâtie en conserve-t-il aujourd'hui quelques vestiges. Les plus grandes Cités disparoissent ; les Empires les plus florissants s'évanouissent ; tout meurt, tout s'anéantit : les herbes & le sable couvrent à la fin les plus fastueux monuments, les édifices les plus solides ; & l'homme se plaint d'être sujet à la mort ! quel orgueil ! quel aveuglement !

En continuant leur route, ils passerent devant Biserte, laissant à main droite l'isle de Sardaigne qui en est à une distance assez considérable. Ils navigueront après cela le long des Pays où jadis les Numides menoient une vie errante & pastorale. Ils virent Bugie & Alger, infames retraites de Pirates, & un peu plus loin ils trouverent Oran. Ils parcoururent ensuite les côtes de la Tingitane, pépiniere féconde en éléphants & en lions. Ce sont aujourd'hui les Royaumes de Fez & de Maroc, à

l'opposite desquels est situé dans l'Espagne le Royaume de Grenade. Enfin ils arriverent au détroit par lequel l'impétueux Océan se fait une route pour innonder la terre. Si nous en croyons les fables, ce détroit est l'ouvrage du fameux Alcide. Peut-être que l'Océan lui-même, rompant une trop foible digue, que la nature opposoit à sa véhémence, s'est autrefois ouvert un passage entre Calpe & Abila, & a de cette maniere séparé l'Europe de l'Afrique, qui étoient auparavant jointes l'une à l'autre. Il n'y a point de changement étonnant, point d'effet merveilleux que ne puisse opérer dans le monde une longue suite de siecles.

Il y avoit alors quatre jours que les Chevaliers s'étoient embarqués sur le fleuve d'Ascalon : depuis leur départ ils avoient toujours navigué sans relâcher en aucun endroit, & sans avoir eu besoin de le faire. Ils passerent le détroit, & se trouverent aussi-tôt dans une mer qui leur parut sans bornes. Si l'Océan, quoique serré dans cet endroit par le rivage, étonne néanmoins par son étendue, quelle doit être l'immensité des eaux dont il embrasse toute la terre !

Déja la fertile Gades & les isles voisines ne s'offroient plus aux yeux des deux voyageurs ; les rivages s'étoient enfuis, les tours & les plus hautes montagnes avoient disparu, & ils ne voyoient plus rien autour d'eux que le Ciel & les eaux, lorsqu'Ubalde s'adressant à celle qui les conduisoit : ô vous ! lui dit-il, que nous suivons pour guide sur cette vaste mer, dites-nous, je vous prie, si quelque mortel avant nous a pénétré jusqu'ici ? apprenez-nous si au delà de ces espaces immenses il est encore quelque pays qui soit habité ? Alcide,

lui répondit-elle, après avoir exterminé les brigands & les monstres qui infectoient la terre; après avoir parcouru toutes les côtes de l'Europe & de l'Afrique, n'osa pas pousser plus loin ses héroïques courses : il regarda l'Océan comme le terme de ses travaux, & prescrivant des limites trop étroites à l'audace de l'esprit humain, il voulut que le détroit que vous venez de passer servît désormais de bornes aux entreprises des mortels. Le curieux Ulysse, toujours avide de nouvelles découvertes, est le seul qui ait osé jusqu'à présent passer ces bornes qu'Alcide avoit marquées. Mais à quoi lui servit cette grande expérience qu'il avoit acquise dans la navigation! son entreprise téméraire eut un succès malheureux : l'Océan engloutit Ulysse, ou du moins on ignore ce qu'il devint. Soit que les vents l'aient poussé sur quelque terre barbare où il a fini ses jours, soit qu'il soit demeuré enseveli sous les ondes, comme il ne parut jamais depuis, le genre de sa mort est très-incertain.

Ainsi l'immense Océan, aussi-bien que les isles sans nombre qu'il renferme, & les vastes continents que baignent ses flots, sont encore ignorés. Mais ces isles, ces continents ne sont pas moins habités que les pays qui vous sont connus. La nature, par-tout d'une inépuisable fécondité, a su dans tous les pays du monde produire des habitants. Quelles sont donc, reprit Ubalde, les loix & les coutumes? quel est le culte de ces peuples nombreux que nous ne connoissons point? Ils ont tous, répartit-elle, différents usages, & un culte différent. Les uns adorent la terre qui les nourrit, les autres regardent le Soleil qui les éclaire comme une Divinité. D'autres

transferent à de vils animaux le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Il y en a qui, ſans horreur pour une nourriture déteſtable, ſe repaiſſent de ſang humain : & on peut dire en général de tous ces divers peuples, que leur culte eſt impie, & leurs uſages barbares. Quoi ! répliqua le Guerrier, Dieu qui a daigné deſcendre ici-bas pour éclairer le monde, permettra-t-il qu'une ſi conſidérable portion de la terre demeure éternellement dans ces ténebres déplorables ? Non, lui dit-elle, la lumiere luira dans les ténebres, quelque jour ces peuples connoîtront le vrai Dieu ; & avec la foi Chrétienne introduiront chez eux les ſciences & les arts qui ſont cultivés parmi vous. Il viendra un temps auquel l'eſpace immenſe qui vous ſépare les uns des autres ne ſera plus un obſtacle à votre commerce. Ces vaſtes pays, dont vous ignorez juſques aux noms, deviendront un jour des Etats floriſſants. Cet Océan, dont l'étendue vous effraie, ceſſera d'être inacceſſible. Les colonnes d'Alcide ſeront alors regardées comme une vaine fable, incapable d'arrêter même les plus timides navigateurs. Le pilote entreprenant, intrépide, alors parcourra toutes les mers qui vous environnent : dans ſa courſe, il meſurera le circuit de la terre, & rival du Soleil, il ſera le tour du monde.

Un homme de Ligurie oſera le premier s'expoſer à la merci des ondes inconnues. Les vents en vain gronderont ſur ſa tête ; en vain les orages ſe formeront autour de lui, rien ne le détournera de ſon héroïque deſſein. Son grand courage ne pourra ſe contenir dans les bornes étroites preſcrites par Alcide : il franchira ces bornes, & vainqueur des vents & des tempêtes, il reviendra

dans le port. C'eſt toi, illuſtre Colomb, qui dirigeant ta courſe vers un monde nouveau, feras connoître ce monde à tes contemporains. Les cent voix de la Renommée ſuffiront à peine pour annoncer à l'Univers ſurpris ce merveilleux événement. Malgré la fable qui les orne, les expéditions célebres d'Alcide & de Bacchus ne ſont point comparables à la tienne. Ton entrepriſe, ô Colomb! digne de tenir le premier rang dans l'hiſtoire, & d'être chantée par les plus grands Poëtes, fera à jamais l'admiration de ceux qui viendront après toi.

Cependant les deux Chevaliers continuoient leur route au couchant, quoiqu'en déclinant un peu vers le midi. Ils virent le Soleil ſe précipiter dans les ondes; & du côté oppoſé, ils obſerverent enſuite les premiers rayons de l'aurore ſortant du ſein des flots. A la faveur de ces rayons ils apperçurent devant eux une haute montagne, qui leur parut comme environnée d'une ſombre vapeur; mais à meſure qu'ils s'avançoient, ces vapeurs ſe diſſipant, la montagne ſe découvrit pleinement à eux. Elle étoit d'une forme pyramidale, large par la baſe, & étroite par le haut. Du ſommet qui ſe perdoit dans les nues il ſortoit une épaiſſe fumée, telle que pendant le jour on en voit ſortir du mont fameux dont eſt couvert Encelade.

Ils découvrirent enſuite d'autres iſles voiſines de la premiere, mais plus baſſes & moins eſcarpées. C'étoient ces iſles fortunées, ſi célebres dans l'antiquité. C'eſt-là, diſoient les anciens, que la terre, ſans être cultivée, produit d'elle-même toutes ſortes de fruits. La nature, par-tout ailleurs avare de ſes dons, les prodigue dans ces iſles. L'huile en tout temps y coule de l'olivier,

ne

en tout temps le miel distille du creux des arbres. On y voit de clairs ruisseaux descendre des collines pour arroser d'agréables plaines. Un doux zéphir, tempérant l'ardeur de l'air, y fait régner un éternel printemps. C'est dans ces isles enfin que les anciens avoient placé les Champs Elisées, séjour heureux des ames pures. Vous voici bientôt à la fin de votre course, dit alors aux Chevaliers leur conductrice; ces isles que vous voyez sont les isles fortunées dont vous avez souvent entendu parler, quoique d'une maniere fort incertaine. Il est vrai qu'elles sont fertiles, & que le climat en est doux; mais dans les récits qu'on en fait, la vérité est toujours jointe à beaucoup de fables.

Lorsqu'ils furent arrivés auprès de la premiere de ces isles, qui étoient au nombre de dix, Charles, prenant la parole: Si notre entreprise le permet, dit-il à celle qui les conduisoit, souffrez que je descende sur ce rivage, afin d'en voir les habitants, d'observer leur culte, & généralement tout ce qui pourra m'attirer un jour l'attention des hommes sensés, lorsque je leur raconterai des choses nouvelles, singulieres, & que j'aurai vues moi-même. Ce desir est digne de vous, lui répondit-elle, mais il ne peut être satisfait; l'immuable destin s'y oppose. Le temps auquel Dieu a marqué la découverte de ces pays inconnus n'est pas encore arrivé, il ne vous est pas permis d'en donner aucune connoissance certaine aux hommes qui vivent aujourd'hui. C'est par une faveur particuliere que vous avez été choisis pour venir jusqu'ici, afin de tirer Renaud de l'indigne prison où les charmes d'Armide le retiennent. Contentez-vous de ce que le destin vous permet; en vain prétend-on s'opposer à lui; soumettez-vous avec docilité à ses arrêts irrévocables.

Elle dit, & déja la barque eſt parvenue à la ſeconde de ces iſles. Les Chevaliers obſerverent qu'elles étoient toutes dix rangées en droite ligne, à une diſtance preſque égale l'une de l'autre. Il y en avoit ſept où ils purent remarquer des maiſons, & des champs enſemencés, & reconnoître à pluſieurs indices qu'elles étoient habitées par des hommes : les trois autres n'avoient pour habitants que des animaux ſauvages. Dans l'une de ces trois iſles déſertes il y a un endroit où le rivage ſe courbant en dedans, y forme une eſpece de havre. Un rocher placé à l'entrée rompt l'impétuoſité des flots, & y rend le mouillage sûr : la terre tout alentour de ce havre eſt couverte d'arbres épais, & au fond on y voit une agréable grotte tapiſſée de verdure, & arroſée d'une claire fontaine. C'eſt dans cet endroit ſolitaire, où jamais aucun vaiſſeau n'avoit mouillé l'ancre, que vint aborder la conductrice des deux Guerriers. Voyez-vous, leur dit-elle, ce ſuperbe édifice qui eſt à la cime de la montagne! Voilà où le grand défenſeur de la foi Chrétienne paſſe préſentement ſes jours dans le ſein de la volupté. Demain au lever de l'aurore vous vous mettrez en devoir d'arracher Renaud de cette fatale demeure. Quoique le Soleil ne ſoit pas encore prêt d'achever ſa courſe, ne précipitez rien aujourd'hui, l'heure du matin eſt la ſeule qui ſoit favorable à votre entrepriſe, toute autre heure la feroit échouer. Cependant pour profiter du reſte du jour, vous pouvez vous acheminer juſqu'au pied de la montagne, afin d'y paſſer la nuit.

Charles & Ubalde ayant pris congé de leur guide, deſcendirent auſſi-tôt ſur ce rivage tant ſouhaité. Ils marcherent par un chemin fort aiſé, & arriverent long-temps avant la nuit au

pied de la montagne. Elle leur parut escarpée & remplie d'affreux précipices; la neige & les glaces la couvroient de tous côtés, le sommet seul en étoit garni de fleurs & de verdure. Ainsi par ses enchantements Armide avoit su faire éclore les délices du printemps au milieu des plus horribles frimats. Dès que l'astre du jour commença d'éclairer le monde, les deux Chevaliers, se levant du lieu où ils avoient passé la nuit: allons, s'écrierent-ils l'un à l'autre, marchons; & aussi-tôt pleins d'ardeur ils commencerent à monter. Mais dans le moment il se présente à eux un épouvantable dragon. Son corps étoit couvert d'écailles luisantes, ses yeux paroissoient allumés de fureur, de sa gueule il sortoit une flamme empoisonnée. Quelquefois resserrant les tortueux replis de sa queue, il sembloit se retirer en lui-même; quelquefois en s'alongeant, il occupoit de son vaste corps toute la largeur du chemin. Charles l'épée à la main déja se disposoit à le combattre. Que faites-vous, lui cria son compagnon! est-ce avec des pareilles armes que vous prétendez vaincre ce monstre! Ubalde aussi-tôt secoua la verge d'or qu'il tenoit, & le sifflement qu'elle excita dans les airs saisit le dragon d'une telle frayeur, qu'il prit la fuite & leur laissa le passage libre.

A peine les Chevaliers eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent un lion d'une grandeur démesurée, qui, la gueule béante, les crins hérissés, & de sa queue se battant les flancs, venoit droit à eux. Le sifflement de la baguette fit bientôt disparoître ce terrible animal: mais sa place fut incontinent remplie par une multitude d'autres animaux féroces. Tout ce que l'Hircanie nourrit de bêtes cruelles, tout ce que la Lybie engendre de monstres, parut alors rassemblé pour défendre l'accès de la montagne. Les deux Guer-

riers, ſans ſe ſoucier de ce nombre d'ennemis, ni s'effrayer de leurs hurlements, marcherent à eux en ſecouant la baguette, & à l'inſtant toute cette troupe de monſtres fut diſſipée. Ils pourſuivirent enſuite leur chemin, ſans rencontrer d'autre obſtacle que les précipices & les glaces dont la montagne étoit remplie.

Après qu'ils eurent ſurmonté ces obſtacles avec aſſez de peine, & qu'ils furent parvenus au haut de la montagne, ils virent une agréable plaine qui s'étendoit ſous un Ciel pur & ſerein. La terre y étoit couverte d'un gazon toujours verd & émaillé des plus riantes fleurs. Dans ce climat enchanté jamais le rigoureux hiver ne pénetre; les ardeurs brulantes de l'été ne s'y font jamais ſentir: on y reſpire en tout temps un air délicieux que tempere le doux zéphir, & que l'aimable Flore parfume. Au milieu de cette belle plaine & ſur le bord d'un lac étoit un magnifique Palais, d'où l'on découvroit la mer & les iſles voiſines, ſur leſquelles ce ſomptueux édifice ſembloit dominer.

Les Chevaliers fatigués du chemin qu'ils venoient de faire, marchoient lentement par une route ſemée de fleurs, & s'arrêtoient même quelquefois, afin de ſe délaſſer. Lorſqu'ils eurent marché quelque temps, ils trouverent une claire fontaine, dont l'onde deſcendant des rochers avec un doux murmure, formoit enſuite dans la plaine un ruiſſeau large & profond. Les bords de ce ruiſſeau revêtus d'un gazon épais, leur offroient un lit de verdure pour s'y repoſer délicieuſement: & l'onde fraîche, tranſparente, qui laiſſoit voir juſqu'au fond de ſon canal, les invitoit à ſe rafraîchir. C'étoit la fontaine du Ris, ſource funeſte des plus grands maux. Les deux Chevaliers eurent beſoin de rappeller leur courage pour éviter ce charme dangereux.

Digitized by Google

Ils passerent outre & arriverent à l'endroit où les eaux de la fontaine venoient se rendre dans un vaste bassin, & y formoient un beau lac. Deux jeunes filles, belles & pleines d'agréments, folâtroient dans les ondes du lac. Elles se faisoient un défi l'une à l'autre, à qui des deux atteindroit plutôt à la nage un certain but; & lorsqu'elles avoient fini leur course, elles mettoient hors de l'eau la tête & la poitrine, étalant de cette maniere aux yeux des Chevaliers les trésors de leurs belles gorges.

Le cœur des deux Guerriers ne fut pas tout-à-fait insensible aux attraits de ces jeunes filles; leur beauté les émut, ils s'arrêterent afin de les contempler. Elles continuoient cependant leurs badinages. A la fin une des deux se fit voir hors de l'eau jusqu'à la ceinture, le reste de son corps étant couvert d'une onde transparente qui étoit un aimable voile. Telle paroît l'étoile du matin: telle on vit autrefois la Déesse de Cythere sortir du sein des ondes. Cette belle jettant les yeux, comme par hazard, du côté où étoient les deux Chevaliers, vit qu'ils la regardoient. Aussi-tôt elle se baissa avec une feinte pudeur; elle dénoua un ruban qui tenoit de longs cheveux blonds attachés sur sa tête, & les laissa tomber sur ses épaules & sur son sein, cachant ainsi l'ivoire de sa belle gorge, mais avec un voile qui avoit lui-même son agrément. Puis se tournant de leur côté, & les regardant avec un air où la pudeur & l'enjouement étoient confondus, elle leur dit: heureux étrangers, que le sort favorable conduit en ces lieux, vous voici dans le séjour de la félicité; c'est ici que les mortels trouvent un sûr asyle contre tous les maux de la vie. Dans ce charmant séjour vous allez vivre comme on vivoit jadis au siele d'or. Les armes dont vous êtes couverts vous feront

déformais inutiles, vous pouvez vous en dépouiller ici. Renoncez aux vains lauriers que le terrible Mars promet à ſes favoris ; ſoldats du tendre amour, le myrthe ſeul doit couronner vos têtes. Nous allons vous préſenter à notre aimable Souveraine, afin qu'elle vous admette au rang de ſes fortunés ſujets, & qu'elle vous faſſe part des biens dont elle les comble. Mais avant que de paroître en ſa préſence, il eſt à propos que vous vous baigniez dans ces eaux argentines, pour y laiſſer la pouſſiere qui vous ſouille, & que vous goûtiez enſuite des mets délicieux que vous voyez étalés devant vous.

Ainſi parloit l'une de ces belles filles, tandis que l'autre par ſon air & par ſes geſtes ſembloit applaudir à ce que diſoit ſa compagne. Mais les Chevaliers déja préparés contre le charme qu'on employoit pour les ſéduire, demeurerent fermes : & ſi l'attrait du plaiſir fit naître en eux quelque deſir léger, la raiſon venant d'abord au ſecours, étouffa ce deſir dans ſa naiſſance. Sans s'arrêter davantage à l'illuſion dangereuſe qui ſéduiſoit leurs ſens, ils laiſſerent ces enchantereſſes, & entrerent dans le Palais. Les deux filles pleines de confuſion de ſe voir mépriſées, ſe plongerent auſſi-tôt dans les eaux pour cacher leur honte.

Digitized by Google

CHANT XVI.

LE ſuperbe Palais d'Armide étoit d'une forme ronde. Au centre du Palais il y avoit un jardin, à la beauté duquel rien ne peut être comparé. Il étoit environné de bâtiments vaſtes & magnifiques, dans leſquels les démons avoient pratiqué un ſi grand nombre de détours, qu'il étoit impoſſible de pénétrer dans l'intérieur de ce merveilleux édifice. Quoiqu'il y eût au Palais pluſieurs portes, ce fut par la plus grande que les Chevaliers entrerent. Cette porte étoit d'argent, & les gonds en étoient d'or; mais cependant l'ouvrage dont elle étoit ornée, ſurpaſſoit infiniment la matiere. Les figures qu'on y avoit gravées étoient ſi bien faites, & on leur avoit donné tant d'expreſſion, qu'elles paroiſſoient animées.

Sur l'un des côtés on voyoit Alcide filant parmi les filles d'Omphale, tandis que cette belle Reine, revêtue de la peau de lion, tenoit de ſes mains délicates la noueuſe maſſue. L'amour par un ſouris témoignoit ſa joie d'avoir vaincu celui qui avoit dompté tant de monſtres, qui avoit ſoumis l'Enfer même, & ſoutenu le Ciel ſur ſes robuſtes épaules.

De l'autre côté étoit repréſenté un combat naval. Deux formidables flottes compoſées de vaiſſeaux ſemblables par leur grandeur à des iſles flottantes, couvroient la mer de Leucate. Auguſte d'une part, à la tête de toutes les forces de l'Occident, & Marc-Antoine de l'autre, ayant à ſa ſuite toutes celles de l'Orient, combattoient pour l'empire du monde. Le Ciel paroiſſoit obſcurci d'un nombre prodigieux de ſle-

ches & de dards enflammés que les deux partis se lançoient : les ondes de la mer étoient déja teintes de sang, la victoire cependant ne se déclaroit point encore ; mais Cléopatre, en fuyant, l'arrache à son parti, & la détermine en faveur de celui d'Auguste. Marc-Antoine aussi-tôt quitte le combat & renonce à l'empire de l'Univers pour suivre la Reine d'Egypte qu'il adore. Ce vaillant homme ne fuit point ; son cœur en mille occasions éprouvé, est inaccessible à la crainte, il suit seulement une Reine dont les charmes l'entraînent malgré lui, il va dans Alexandrie attendre une mort certaine ; mais il n'a point de regret à la vie, s'il la perd entre les bras de sa Maîtresse.

Après que les Chevaliers eurent légérement considéré ce bel ouvrage, ils entrerent dans le labyrinthe. Ainsi que dans son cours incertain le Méandre fait une infinité de circuits avant que de porter ses eaux à la mer, tels & plus étonnants mille fois étoient les détours sans nombre de ce labyrinte impénétrable. Mais guidés par la carte dont ils étoient munis, les deux Guerriers se tirerent sans peine de tous ces détours, & parvinrent à l'entrée du jardin. Alors s'offrit à leurs yeux tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable & de plus charmant. Les parterres émaillés de fleurs, les bosquets toujours verds, les fontaines cryſtallines prodiguant leurs eaux sous mille formes différentes, les grottes, les riants côteaux, les vallons frais & sombres ornoient à l'envi ce délicieux séjour. Mais ce qui en faisoit la plus grande beauté, c'est que l'art y étoit tellement caché, que ce jardin sembloit devoir à la nature seule tous ses ornements. L'air en tout temps également tempéré, y faisoit produire aux arbres des fleurs & des fruits en toutes saisons ; à côté d'une

figue encore verte pendoit à la même branche une figue d'une parfaite maturité, & sur le même pied on voyoit la vigne encore en fleurs chargée de raisins mûrs & d'un goût exquis. Au murmure des eaux, & à celui des feuilles qu'agitoit l'haleine des zéphirs, une infinité de petits oiseaux accordoient leur ramage.

Parmi ces oiseaux il y en avoit un singulier par la beauté de son plumage. Son bec étoit de couleur de pourpre; sa langue articuloit des paroles distinctes, & le son de sa voix ressembloit parfaitement au son de la voix humaine. Lorsque cet oiseau merveilleux se mit à chanter, les ondes suspendirent leur doux murmure, les zéphirs retinrent leur haleine, tous les autres oiseaux firent silence pour l'écouter. Voyez, disoit-il, une jeune rose qui commence à éclore, quoiqu'elle soit encore à moitié cachée; moins elle se montre, plus elle paroît belle; à peine a-t-elle achevé de s'épanouir, qu'elle tombe dans la langueur; tous ses traits disparoissent: on ne reconnoît bientôt plus cette aimable fleur, dont mille tendres Amants faisoient l'objet de leurs desirs. Il en est de même de notre vie, le printemps en est court, on voit tous les ans renaître les fleurs; mais hélas! c'est sans espoir de retour que nos beaux jours se passent. Aimons pendant que nous sommes aimables, il n'est qu'un temps pour nous où nous puissions être aimés, cueillons dès le matin les fleurs de l'amour, le soir il sera trop tard pour les cueillir. Dès qu'il eut cessé de chanter, les autres oiseaux recommencerent leur ramage: les tendres colombes redoublerent leurs doux baisers, tous les hôtes de ces bosquets parurent embrasés d'amoureuses flammes; les arbres mêmes, mal-

Digitized by Google

gré la dureté de leur écorce, ſembloient n'y être pas inſenſibles. Dans ce jardin la terre, l'air, les eaux, tout reſſentoit, tout reſpiroit l'amour.

Cependant les Chevaliers ſe roidiſſant contre l'impreſſion que devoient faire en eux tant de voluptueux objets, continuoient d'avancer. Ils crurent bientôt entrevoir au travers des branches Renaud & Armide, aſſis mollement ſur l'herbe tendre; & ils ne ſe trompoient point, c'étoit en effet ces deux Amants. La belle Armide, les yeux pleins d'une humide flamme, tenoit entre ſes bras Renaud, qui étoit aſſis auprès d'elle, & avoit la tête languiſſamment renverſée ſur ſes genoux. Ils ſe lançoient l'un à l'autre les regards les plus expreſſifs & les plus paſſionnés. Armide penchée ſur le viſage de ſon Amant, lui baiſoit ſans ceſſe les yeux & la bouche; à ſes careſſes le jeune Guerrier répondoit par des ſoupirs pleins de langueur; on eût dit que ſon ame faiſoit effort pour s'envoler, afin de paſſer dans l'objet aimé. Les deux Chevaliers, ſans être vus, obſervoient ces Amants avec attention.

Au côté de Renaud pendoit un miroir de cryſtal, inſtrument convenable aux myſteres de l'amour: il mit ce miroir entre les mains d'Armide, & pendant qu'elle s'y regardoit d'un air riant, l'amoureux Guerrier n'y contemploit que l'image de ſa Maîtreſſe, c'étoit dans ſes beaux yeux qu'il ſe miroit; ainſi la glace du miroir repréſentoit deux objets qui ſe confondoient en un ſeul. Armide ſe glorifioit de l'empire qu'elle avoit ſur ſon Amant; & celui-ci tiroit toute ſa gloire d'un ſi doux eſclavage. Tournez vers moi, lui diſoit Renaud, tournez de grace vers moi ces yeux charmants qui font tout mon bonheur. L'amour dont mon cœur

Digitized by Google

eſt embraſé pour vous, cet amour qui éclate dans mes yeux, vous repréſentera fidelement votre image ; il vous fera connoître quel eſt l'excès de vos charmes. Mais, que dis-je ? ni mes yeux, ni le cryſtal où vous vous contemplez, ne ſauroient dignement repréſenter tant d'attraits ; le Ciel où brillent les aſtres eſt le ſeul miroir qui ſoit digne de vous.

A ce diſcours tendre & flatteur, Armide fit un ſouris, puis continuant à ſe regarder dans le miroir, elle arrangea ſes cheveux, elle les friſa, elle les entremêla de fleurs, & donna à ſon viſage tous les agréments que peut donner l'art joint à la nature. Enſuite uniſſant des roſes aux lys de ſa belle gorge, elle mit un bouquet ſur ſon ſein, & de ſa robe elle couvrit en partie ſa gorge qui avoit été juſqu'alors entiérement découverte. Le paon eſt moins ſuperbe de la beauté de ſon plumage ; Iris ſe glorifie moins des vives couleurs qu'elle étale, qu'Armide ne s'applaudiſſoit de ſa parure & de ſes charmes.

Mais ce qui relevoit infiniment ſes attraits, étoit une ceinture qu'elle ne quittoit jamais, quand même elle étoit nue. Les douces plaintes & les ris, les ſoupirs & les plaiſirs, les brouilleries & les raccommodements, les refus attirants & les plus tendres faveurs formoient cette aimable ceinture. Par ſon art la Magicienne avoit ſu donner du corps & de la réalité à ces choſes, elle les avoit mêlées enſemble, & en avoit enſuite formé ce merveilleux tiſſu qu'elle portoit toujours ſur elle.

Enfin l'heure étant arrivée où Armide devoit quitter ſon Amant, elle lui donna un doux baiſer, & ſe ſépara d'avec lui. C'eſt ainſi qu'elle avoit coutume d'en uſer pendant le jour, afin

Digitized by Google

de pouvoir vaquer à ſes ſecrets myſteres. Elle ne permettoit point alors à Renaud de la ſuivre : il reſtoit ſeul, ſans autre compagnie que les animaux qui habitoient avec lui ce jardin. Mais lorſque le Soleil étoit prêt de finir ſa courſe, elle venoit le rejoindre, & ils paſſoient enſemble les plus agréables nuits. Si-tôt que les deux Chevaliers eurent remarqué que Renaud étoit ſeul, ils ſortirent de l'endroit où ils étoient cachés, & marchant droit à lui, ils firent briller à ſes yeux l'éclat des armes dont ils étoient couverts. Tel qu'un courageux courſier à qui on a fait interrompre le noble métier de la guerre pour l'enfermer dans un haras, dès qu'il entend le ſon de la trompette, ou que le brillant acier s'offre à ſes regards, il leve la tête, & témoigne l'ardeur impatiente qu'il a de retourner au combat ; telle fut l'impreſſion que fit la vue des armes dans le cœur de l'invincible Renaud.

Ubalde, ſans perdre de temps, lui met devant les yeux le bouclier de diamant. Dans ce miroir fidele le jeune Guerrier ſe reconnoît d'abord, il voit ſa tête parfumée ; il apperçoit les vains ornements qui le couvrent, & la maniere efféminée dont il eſt vêtu : il remarque à ſon côté une épée tellement garnie de pierreries, qu'elle ne lui peut ſervir que de vaine parade. L'état indigne où il ſe trouve, le remplit de tant de confuſion, que n'en pouvant ſoutenir la vue, il baiſſe les yeux à terre, il voudroit pouvoir ſe cacher à lui-même. Auſſi-tôt Ubalde prenant la parole : l'Europe & l'Aſie, lui dit-il, ſont aux mains, tous les Guerriers, que l'honneur & un ſaint zele animent, combattent préſentement pour la gloire de leur Dieu. Le fils de Berthold eſt le

ſeul qui, négligeant l'honneur & oubliant ſon devoir, paſſe voluptueuſement ſes jours entre les bras d'une femme. Dans quel aſſoupiſſement, dans quelle léthargie votre grand courage eſt-il tombé? Revenez, Seigneur, de cet aſſoupiſſement, ſortez de cette léthargie. L'armée que vous avez abandonnée ſoupire après votre retour; notre Général le ſouhaite; venez couronner l'ouvrage que vous avez ſi glorieuſement commencé. La victoire vous attend en Syrie: venez faire tomber nos ennemis ſous les coups de votre bras invincible.

La confuſion où étoit Renaud l'empêcha de répondre: il demeura quelque temps ſans mouvement, mais un noble dépit s'empara bientôt de ſon ame: il arracha les indignes ornements dont il étoit couvert: il mit en pieces ces marques honteuſes de ſon eſclavage, & marchant à l'inſtant avec les deux Chevaliers, il traverſa le jardin & ſortit du labyrinthe. Armide ne fut pas long-temps ſans être inſtruite de ſon malheur. Ne voyant plus paroître les monſtres qu'elle avoit commis à la garde de ſon Palais, elle étoit entrée en de violents ſoupçons de la vérité: quelques moments après, ſes ſoupçons ne furent que trop confirmés; elle apperçut dans la plaine Renaud qui s'éloignoit d'elle à grands pas. Quelle vue pour une Amante ſi paſſionnée! elle voulut crier, où vas-tu, barbare? Mais la douleur dont elle fut ſaiſie, fit expirer ſa voix ſur ſes levres. Pour retenir l'Amant qui l'abandonnoit, elle eut d'abord recours aux enchantements les plus forts: elle employa tous les ſecrets d'un art qu'elle poſſédoit parfaitement; mais ſon attente fut vaine: les Enfers qui lui avoient toujours été ſoumis ne reconnoiſſoient plus ſon empire; les démons

enchaînés par un pouvoir supérieur au sien, ne répondirent point à sa voix. Enfin laissant les enchantements, elle voulut essayer si ses beaux yeux en pleurs n'auroient point de plus puissants charmes.

O Armide! qu'est devenue ta gloire? où sont à présent tes triomphes? toi qui d'un seul regard allumois dans tous les cœurs une flamme fatale que ton cœur seul ne ressentoit jamais; toi qui méprisant l'amour & les Amants soumis à ton empire, te complaisois dans ta seule beauté; aujourd'hui méprisée, délaissée, tu cours après un ingrat qui te fuit. L'honneur & la bienséance ne retiennent point cette Amante transportée: les précipices & les glaces ne ralentissent point ses pas: elle descend la montagne, & atteint Renaud comme il étoit déja près du rivage. Arrête, lui cria-t-elle avant que d'être parvenue jusqu'à lui, ou rends-moi, cruel, la moitié de moi-même que tu m'enleves, ou emmenes avec toi l'autre moitié que tu laisses en ces déserts. Arrête, inhumain, je ne viens point ici comme Amante pour recevoir tes embrassements. C'est à quelqu'autre plus fortunée que moi que tes caresses sont réservées: j'y viens pour te faire entendre mes dernieres paroles, & pour te rendre témoin de mes derniers soupirs. Toi, qui as le courage de m'abandonner, peux-tu craindre de t'arrêter un moment pour m'écouter?

Le jeune Guerrier s'arrêta, & Armide hors d'haleine le joignit à l'instant. Ses yeux fondoient en larmes, son cœur étoit serré de la plus vive douleur; mais sa douleur & ses larmes ne diminuoient point sa beauté. Elle fixa ses regards sur Renaud, & demeura quelque temps devant lui immobile, & sans proférer

une seule parole. Pour Renaud, il ne la regarda point, ou s'il jetta sur elle quelque foible regard, ce fut d'un air contraint & embarrassé. Ainsi qu'un Musicien habile a coutume de préluder dans le ton sur lequel il va chanter, afin de préparer l'oreille à l'entendre, tout de même l'artificieuse Armide, gardant son caractere au milieu même de la plus excessive douleur, fit précéder son discours par des profonds soupirs, afin de disposer en sa faveur le cœur de son Amant. Ensuite elle parla de la sorte.

Ce n'est point, lui dit-elle, comme ton Amante que je souhaite que tu m'écoutes : nous nous sommes aimés, il est vrai ; mais cet heureux temps est aujourd'hui trop effacé de ta mémoire; c'est comme ton ennemie que je te prie de m'entendre, & tu peux m'accorder cette légere faveur, en conservant pour moi toute ta haine. Puisque tu crois avoir sujet de me haïr, je ne m'oppose point à un sentiment qui te paroît légitime, jouis sans contrainte d'un plaisir qui te flatte. Ennemie moi-même des Chrétiens, je ne te dissimulerai point que j'ai fait tous mes efforts pour les détruire. Ma religion, mon pays, mon rang, ma naissance autorisoient mon ressentiment contre ces usurpateurs. J'ai fait plus contre toi, j'ai juré ta mort, je t'ai fait tomber dans mes pieges, & t'arrachant à ton devoir, je t'ai enlevé dans ces climats sauvages. Ajoute à tous ces forfaits, que ne trouvant point mes yeux assez charmants, j'ai eu recours à d'autres charmes pour faire naître dans ton cœur la même passion que je ressentois pour toi. Regarde enfin si tu veux comme le dernier des outrages, que te préférant à mille Amants tendres, empressés, qui soupiroient pour moi, je t'ai rendu maître de mon cœur & possesseur de ma personne. Si ces raisons te

portent à abandonner un ſéjour qui te fut long-temps ſi cher, pars, j'y conſens, quitte ces lieux, renonce à la foi que nous nous ſommes jurée, viole les ſerments auxquels je ſuis ſeule fidelle: mais du moins, ingrat, ſouffre que je te ſuive, permets que comme ton eſclave j'accompagne tes pas. Un vainqueur jamais ne laiſſa ſes captifs, il les emmene toujours avec lui, afin de relever ſon triomphe. Conduis-moi donc avec toi dans ton camp: traîne-moi captive dans ce camp que mes yeux ont embraſé d'une funeſte flamme: fais voir à tous ces Guerriers dont j'ai triomphé, la ſuperbe Armide attachée à ton char. Afin que tout reſſente en moi l'eſclavage, je vais couper ces longs cheveux qui ne me conviennent plus dans le triſte état où je ſuis. En eſclave fidelle je te ſuivrai par-tout, je ne t'abandonnerai pas même dans l'horreur des combats. Inſtruite depuis long-temps à conduire un cheval, je me ſens aſſez de courage pour manier ſans crainte l'épée & la lance. Je te ſervirai d'Ecuyer, que dis-je, d'Ecuyer, ſans ceſſe me mettant au-devant des coups qui te ſeront deſtinés, je veux te ſervir moi-même de bouclier. Avant que de pénétrer juſqu'à toi, il faudra que le fer de tes ennemis me perce le ſein. Peut-être qu'émus de pitié à la vue du péril où ils me verront expoſée, leur fureur ſe ralentira, mes foibles attraits que tu dédaignes auront peut-être aſſez de force pour retenir leurs bras. Vain eſpoir, hélas! dont je me flatte, ma beauté eſt trop impuiſſante; mes yeux n'ont plus de charmes; je vois, cruel, que tu demeures inſenſible aux pleurs qu'ils répandent.

Armide vouloit continuer, mais ſes ſanglots & les larmes qui couloient de ſes yeux comme de deux vives ſources, étoufferent ſa voix. Ne pouvant

pouvant poursuivre, elle s'efforça de prendre la main de son Amant : par les caresses les plus tendres, par l'air le plus touchant elle tacha de le fléchir. Ce fut en vain, Renaud évita ses caresses, & sut résister aux dangereuses attaques que lui livroit une Amante éplorée. Son cœur à la vérité fut attendri, il eut même de la peine à retenir les larmes qui se présenterent à ses yeux, mais la raison qu'il écoutoit alors ferma dans son cœur l'entrée à l'amour, & dans ses yeux le passage aux larmes : la pitié qu'il ressentit pour Armide fut un mouvement raisonnable qui ne tenoit rien de l'amour. Réprimant donc en lui tout sentiment de foiblesse, il répondit à son Amante en ces termes.

Armide, je prends part à votre douleur, je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de vous délivrer de cette passion funeste qui vous agite ; mais vous saurez vous-même la bannir de votre cœur. Vous n'êtes point mon ennemie, vous êtes encore moins ma captive : je n'ai contre vous ni colere, ni ressentiment ; & si dans votre haine, comme dans votre amour, vous avez passé de justes bornes, c'est une foiblesse que votre religion, que votre jeunesse, que l'infirmité humaine rendent excusable. Comme j'ai partagé avec vous cette foiblesse, il est juste que j'aie pour vous la même indulgence que je souhaite qu'on ait pour moi. En quelque lieu que le sort conduise mes pas, quelle que soit la fortune que le Ciel me réserve, votre souvenir, belle Armide, me sera toujours précieux, autant que l'honneur & mon devoir ne s'y opposeront pas. Adieu, je vais me séparer de vous, il ne vous est pas permis de me suivre. Oublions ici nos communes erreurs : ne rendons point l'Univers témoin de notre foiblesse, elle ternniroit ma gloire & la vôtre, elle souilleroit le

ſang royal dont vous êtes ſortie : qu'ignorée, s'il ſe peut du reſte du monde, elle demeure pour jamais enſevelie dans ces déſerts. Soit que vous établiſſiez ici votre ſéjour, ſoit que vous portiez ailleurs vos pas, vivez en paix, Armide, vivez heureuſe, & ſuivez les mouvements que vous inſpireront votre raiſon & votre courage.

Pendant que le Guerrier parloit ainſi, Armide faiſoit connoître par ſon trouble & par ſon air agité, quelle étoit la violence du dépit qui déchiroit ſon cœur. Non, reprit-elle, en lançant ſur Renaud un regard d'indignation, non, tu n'es point fils de la belle Sophie, tu ne ſortis jamais de ce ſang illuſtre dont tu te vantes d'être iſſu ; ce ſont les ondes de la mer en furie, ce ſont les glaces du Caucaſe qui t'ont donné le jour, & les tigres impitoyables de l'Hircanie t'ont nourri de leur lait. Pourquoi me contraindre plus long-temps ? Pourquoi retenir ma fureur contre un barbare, dont le cœur n'a rien d'humain, qui, dans l'excès des maux qu'il me cauſe, ne verſe pas une ſeule larme, à qui il n'échappe pas même un ſoupir ? Il veut être mon Chevalier, dit-il, & le cruel m'abandonne dans la plus affreuſe des diſgraces. Il me donne des conſeils dignes d'un chaſte Philoſophe ; ces maximes d'une vertu ſévere ont bonne grace dans ſa bouche. L'ingrat ! il lui ſied bien de me tenir de pareils diſcours. Et le Ciel qui l'entend peut retenir ſa colere ! Le Ciel qui ſur ſes propres temples fait tomber la foudre, épargnera-t-il un tel coupable ? Va-t-en, perfide, je ne veux point de cette paix que tu me laiſſes, va-t-en ; mais ne te flatte point que tu m'empêcheras de te ſuivre. Bientôt mon ombre irritée volera ſur tes pas ; armée du ſerpent & du flambeau des furies, elle te tourmentera nuit & jour, & ſa fureur ſera

égale à l'amour dont j'étois enflammée pour toi. Si tu échappes aux périls que tu vas braver sur les flots, ne crois pas éviter la mort qui t'attend au milieu des combats. C'est-là que, percé de coups & dans la foule des mourants, tu reconnoîtras ton crime, & la main qui te poursuit; tu voudras en vain me fléchir, inexorable alors, comme tu l'es à présent pour moi, je tirerai de ta perfidie la vengeance la plus terrible.

A ces mots qu'Armide put à peine achever, une sueur froide se répandit sur son visage, elle pâlit, ses yeux se fermerent, elle perdit l'usage de ses sens, & tomba évanouie aux pieds de Renaud. Le Ciel jaloux de ton bonheur, infortunée Armide, t'envia alors le plaisir de voir les soupirs & les larmes que ton Amant ne put plus contraindre; tu ne fus point témoin des tendres adieux qu'il te fit. Quel soulagement à tes douleurs, si tu eusses pu connoître à des marques si certaines que ton Amant les partageoit avec toi. Dans cette extrêmité, que fera le généreux Renaud? laissera-t-il Armide mourante? oubliera-t-il la gloire & son devoir? la pitié, la générosité le retiennent; mais une dure nécessité l'entraîne. Il s'embarque, il part, & les yeux toujours tournés vers le rivage qu'il abandonne, il n'en détourne point la vue, que ce triste rivage ne disparoisse à ses yeux.

Après qu'Armide fut revenue de son évanouissement, elle porta de tous côtés ses regards inquiets, & ne découvrant rien sur le rivage ni sur la mer: il est parti, s'écria-t-elle, le barbare a pu m'abandonner dans l'état déplorable où j'étois; il est parti sans daigner me donner de secours, & je l'aime encore, & je continue à faire retentir ces déserts de mes

plaintes douloureuſes ! Terminons d'inutiles regrets. Pour me venger de l'ennemi qui m'outrage, recourons à d'autres armes. Traître, attends ; je vole après toi ; rien ne pourra te dérober à ma rage. Oui, je te ſuis ; je te joins : je te perce de mes coups, j'arrache ton cœur ſans foi, je le déchire & l'expoſe ſanglant, pour ſervir à jamais d'exemple aux perfides. C'eſt toi, cruel, qui m'apprends à être inhumaine ; je veux te ſurpaſſer en barbarie. Mais où ſuis-je ? que dis-je, malheureuſe ? je m'égare. Ah ! quand ce fatal ennemi étoit dans mes fers, quand il dépendoit de moi de lui arracher la vie, c'étoit alors que je devois l'immoler à mon courroux : je ne devois alors écouter que ma fureur : il n'eſt plus en ma puiſſance, inſenſée ! je me livre à un aveugle tranſport. Mais non, ſi des artifices de mon eſprit irrité, ſi de ma beauté outragée je puis encore attendre quelques ſecours, je ne dois pas déſeſpérer de me venger. C'eſt à vous, ma beauté, que l'injure a été faite ; c'eſt vous qui devez remplir ma vengeance ; il faut que vous ſoyiez la récompenſe de celui qui m'apportera la tête du perfide. O vous tous, qui brulez pour moi d'une flamme fidelle ; vous qui vous déclarez mes Amants, je vous propoſe une entrepriſe difficile, mais glorieuſe. Pour exciter votre courage, voyez quel eſt le prix qu'on vous deſtine. Une belle Princeſſe, héritiere d'un grand Empire, Armide ſera le prix de votre victoire. Si mes attraits aujourd'hui ne répondent point à mon eſpérance, s'ils ne peuvent ſervir à mon courroux, je regarde la beauté comme un inutile don de la nature ; oui, beauté funeſte, je le mépriſe ; je te hais, & je hais avec toi le trône où je dois monter ; je hais juſqu'au jour

qui m'éclaire ; ſi je vis encore, c'eſt pour me venger.

Armide, les cheveux épars & la fureur dans les yeux, reprit à ces mots le chemin de ſon Palais. Dès qu'elle y fut arrivée, elle ordonna à un grand nombre de démons de ſortir du noir abyme, & de ſe rendre auprès d'elle : auſſi-tôt la terre trembla & s'entr'ouvrit ; l'air s'obſcurcit ; l'aſtre du jour pâlit, le Palais fut environné d'épaiſſes ténebres, au travers deſquelles on découvroit néanmoins quelque foible lueur d'une noire flamme ; & de ces ténebres on entendoit ſortir d'affreux hurlements. Enfin l'obſcurité ſe diſſipa ; les rayons du Soleil ramenerent peu à peu la clarté dans les airs : mais le Palais avoit diſparu ; il n'en reſtoit pas même le moindre veſtige. A ce ſéjour enchanté avoit ſuccédé l'horreur naturelle, que par la force de ſes charmes la Magicienne avoit bannie de ces lieux ſauvages. Ainſi s'évanouiſſent les ſonges ; ainſi diſparoiſſent ces vains châteaux que l'imagination ſe repréſente dans les nues. Armide étant montée ſur ſon char, s'éleva à l'inſtant dans les airs. Elle laiſſa bientôt derriere elle ces régions inconnues qu'elle abandonnoit : elle traverſa en même temps cette vaſte mer qui s'étend depuis les iſles fortunées juſqu'à Gades : elle paſſa le détroit ; & ſans approcher ni du rivage Maure, ni des côtes Heſpériennes, elle ne s'arrêta point, qu'elle ne fût parvenue aux côtes de Syrie. Peu empreſſée de revoir ſa patrie, elle ne voulut point aller à Damas : ce fut au funeſte lac, dans les ondes duquel étoit bâtie ſa forteresſe, qu'elle ſe fit conduire ; ce fut là qu'elle deſcendit.

Sans ſe faire voir à pas un de ceux qui la ſervoient, d'abord elle s'enferma ſeule & s'abandonna aux penſées violentes qui agitoient ſon

ame. La honte enfin cédant au dépit : oui, dit-elle, je vais marcher à Gaza ; armée de l'arc & de l'épée, je vais joindre l'armée que le Soudan y aſſemble ; je tacherai de mettre dans mes intérêts les plus vaillants Guerriers de cette armée : j'offrirai mon cœur & mon trône à celui d'entr'eux qui remplira ma vengeance ; j'aurai recours à des artifices que je n'ai point encore employés, pourvu que je me venge, tout me ſera permis. C'eſt par tes malheureux conſeils, ô Hidraot, que j'ai oublié mon ſexe & ma naiſſance; c'eſt toi qui m'as fait négliger cette exacte retenue qu'une Princeſſe, qu'une fille doit toujours garder ; c'eſt toi qui m'expoſant à une épreuve au-deſſus de mes forces, es cauſe de tous mes malheurs ; ne t'en prends qu'à toi ſeul, & de tout ce que l'amour m'a fait faire, & de tout ce que me fera faire un juſte dépit. Armide donna auſſi-tôt ſes ordres, pour qu'on lui préparât un ſuperbe équipage. Elle aſſembla en diligence un grand nombre de gens de guerre : elle ſe mit enſuite à leur tête ; & ſans donner à peine quelque relâche à ſes troupes, elle marcha juſqu'à Gaza.

Digitized by Google

CHANT XVII.

GAZA eſt une Ville maritime ſituée aux confins de la Paleſtine, en tournant du côté de Peluſe. Elle a au Midi de vaſtes plaines d'un ſable délié & profond, que le vent ſoulève de la même maniere qu'il a coutume de ſoulever les flots de la mer, & avec le même danger pour les voyageurs. Il y avoit déja pluſieurs années que le Soudan s'étoit emparé de cette Ville, qu'il avoit priſe ſur les Turcs; & comme par ſa ſituation il la jugeoit propre à l'exécution du deſſein qu'il avoit formé, il s'y étoit rendu de Memphis, & y avoit marqué le rendez-vous général de l'armée qu'il aſſembloit de toutes parts.

O Muſe! apprends-moi en quel état ſe trouvoient alors les affaires de ce Monarque puiſſant, qui avoit fait prendre les armes à près de la moitié de la terre; dis-moi quelles étoient les troupes, tant de ſes Sujets que de ſes Alliés, qui compoſoient cette armée formidable: toi ſeule connois ces troupes & les Chefs qui les commandoient, tu peux ſeule me les faire connoître.

Après que l'Egypte révoltée contre l'Empereur Grec, & contre le Dieu qu'elle adoroit, eut renoncé au Chriſtianiſme pour embraſſer la Religion de Mahomet, un Capitaine Sarrazin s'empara de ce riche Royaume, & prit le nom de Calife, qu'il tranſmit à tous ſes ſucceſſeurs. Ainſi le Nil infidele revit encore ſes Pharaons & ſes Ptolomées. Par leurs conquêtes ces Califes d'Egypte avoient dans la ſuite fort accru

leur empire. Du côté de la mer, ils poſſédoient tous les pays compris depuis la Cirénaïque juſqu'aux côtes de Syrie. Dans les terres, leur domination s'étendoit depuis l'embouchure du Nil juſqu'à Siené, qui confine à l'Ethiopie. La mer rouge leur étoit ſoumiſe, auſſi-bien que tous les pays qui ſont aux deux côtes de cette mer. L'Arabie déſerte, en remontant juſqu'à l'Euphrate, toute l'Arabie heureuſe, & à l'Orient de l'Arabie, de vaſtes pays encore étoient compris au nombre de leurs Etats.

Mais ce qui relevoit infiniment la puiſſance de cet Empire, étoit le mérite perſonnel du Prince, qui le gouvernoit alors. Illuſtre par ſa naiſſance, qui l'avoit fait monter ſur le trône, il étoit encore plus recommandable par ſa grande expérience, & par une parfaite connoiſſance qu'il avoit acquiſe du grand art de régner. Après avoir ſoutenu en perſonne de longues guerres contre les Perſans & contre les Turcs; ſouvent vainqueur, quelquefois vaincu, & toujours plus grand dans l'adverſe fortune que dans la proſpérité; enfin ſon âge avancé l'avoit contraint depuis quelques années à renoncer au métier des armes. Mais l'ambition & l'amour de la gloire n'étant pas éteints dans ſon cœur, il continuoit de faire la guerre par ſes Généraux; & le Gouvernement d'un grand Empire étoit encore, malgré ſon âge, un poids léger pour la vigueur de ſon eſprit. Redouté de ſes voiſins, eſtimé des peuples éloignés, ſon nom faiſoit trembler tous les petits Rois de l'Afrique, & l'Indien reculé le révéroit; les uns étoient ſes tributaires, les autres ſes alliés.

Tel étoit le Prince qui aſſembloit alors, ou plutôt qui, ayant déja aſſemblé ſon armée, ſe diſpoſoit à la faire marcher contre les Chrétiens, dont les ſuccès lui donnoient de l'inquiétude.

tude. Armide le joignit la derniere. Elle arriva au moment même que toute l'armée, en bataille dans une plaine, alloit paſſer en revue devant ſon ſouverain Seigneur. Le Soudan étoit aſſis ſur un trône élevé où l'on montoit par cent degrés d'ivoire. Un dais d'argent le garantiſſoit des rayons du Soleil ; ſous les pieds étoit un tapis brodé d'or ; un turban d'une blancheur éclatante lui ſervoit de diadême ; ſon habit, ſuivant l'uſage de ces Princes barbares, étoit d'une extrême richeſſe ; il tenoit un ſceptre en ſa main. Quoiqu'on vît dans ſes yeux briller encore le feu de la jeuneſſe, une longue barbe blanche rendoit néanmoins ſon aſpect vénérable : ſon air enfin répondoit parfaitement à l'élévation de ſon rang, & à l'idée qu'on avoit de ſa perſonne. C'eſt ainſi qu'Appelle & Phidias ont autrefois repréſenté Jupiter tonnant. Les deux principaux Miniſtres du Soudan, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil, étoient debout à ſes côtés ; celui-ci portoit le ſceau Royal, l'autre tenoit une épée nue à la main. Un gros de Circaſſiens d'élite & dévoués à leur Maître, dont étoit compoſée la garde du Prince, environnoit ſon trône : ils étoient couverts de cuiraſſes, & avoient pour armes offenſives la pertuiſane & le cimeterre. Du haut de ce trône, où étoit placé le Soudan, il voyoit défiler ſon armée ; à meſure que chaque troupe paſſoit devant lui, les ſoldats baiſſoient par reſpect leurs enſeignes & la pointe de leurs armes.

Les Egyptiens parurent les premiers en quatre troupes, deux de la haute Egypte & deux de la baſſe. Cette derniere eſt un ouvrage du Nil, & un préſent en même-temps que ce fleuve a fait autrefois aux habitants du pays, en comblant du limon qu'il entraîne avec ſes

eaux un grand eſpace que couvroient les flots de la mer. La premiere troupe étoit compoſée des habitants d'Alexandrie, & des peuples qui ſont au couchant de cette Ville. Araſpe la commandoit, homme moins redoutable par ſa valeur que par les ruſes de ſon eſprit; perſonne dans l'armée n'entendoit mieux que lui tous les ſtratagêmes de guerre.

Les Egyptiens Orientaux compoſoient la ſeconde troupe: Aronte en étoit le Chef. Ayant mené juſqu'alors une vie douce & éloignée du tumulte des armes, ce Capitaine n'étoit encore recommandable que par ſa naiſſance & par ſes titres; le ſon de la trompette n'avoit jamais troublé ſon repos; mais l'ambition l'arrachant aux plaiſirs, lui fit alors pour la premiere fois endoſſer le harnois.

La troupe ſuivante paroiſſoit plutôt une armée qu'une ſimple troupe, & cependant les habitants d'une ſeule Ville l'avoient formé; Ville à la vérité comparable par ſon étendue à des Provinces & à des Royaumes entiers: c'éſt le Grand Caire. Campſon commandoit un peuple innombrable, mais peu aguerri, qu'il avoit armé dans cette Ville.

Enfin la quatrieme troupe marchoit ſous les ordres de Gazel. Les peuples qui habitent des deux côtés du Nil, en remontant juſqu'aux Cataractes, avoient formé cette derniere troupe. Tous les Egyptiens en général, peu capables de ſoutenir le poids d'une cuiraſſe & d'un caſque, n'avoient pour armes que l'arc & l'épée. Au reſte ils étoient richement équipés, & leurs dépouilles excitoient plus d'envie, que leurs armes n'inſpiroient de crainte.

Après les Egyptiens parurent les peuples de Barca, conduits par Alarcon. Ils étoient mal armés & preſque nuds: dans les plaines déſertes

qu'ils habitent, ce n'eſt que par leurs brigandages qu'ils peuvent ſubvenir aux beſoins les plus preſſants d'une miſérable vie.

Les Rois de Zumara & de Tripoly les ſuivoient avec des troupes un peu mieux en ordre ; peu propres néanmoins à combattre de pied ferme, elles ne combattoient qu'en voltigeant, mais elles entendoient parfaitement ce genre de combat.

On vit enſuite les habitants de l'Arabie Pétrée, ſuivis des peuples de l'Arabie Heureuſe, où les glaces des hivers, ni les ardeurs de l'été ne ſe font jamais ſentir ; où la terre produit l'encens & les plus précieux parfums ; où l'on dit que renaît l'immortel phénix, cet oiſeau merveilleux à qui la cendre des fleurs & des plantes odoriférantes, qui lui ont ſervi de bucher, ſert enſuite de berceau. Les uns & les autres étoient armés comme les Egyptiens, mais plus ſimplement équipés. Siphas & Aldin étoient leurs Capitaines.

Immédiatement après eux venoient ces Arabes vagabonds qui dans les Villes errantes habitent les déſerts. Ils étoient de petite taille, leur voix reſſembloit à celles des femmes, leurs cheveux étoient noirs & fort longs, & leur viſage baſané. Ils montoient des chevaux d'une vîteſſe comparable à celle du vent, & avoient pour armes de longues cannes ferrées par le bout. Albiazar qui les commandoit, étoit moins un homme de guerre qu'un brigand ſans foi & ſans humanité.

Les peuples de ces iſles que baigne la mer Arabique, fameuſe par la pêche des perles, formoient la troupe ſuivante, après laquelle marchoient les noirs habitants des côtes d'Afrique, voiſines de l'Arabie ; ceux-ci conduits par Agrivalte, ceux-là par Oſmide, Guerrier

à qui tout principe de religion, tout ſentiment d'honneur étoient également inconnus.

Ces deux troupes en précédoient deux autres compoſées d'Ethiopiens de l'iſle de Méroé, & commandées par leurs Rois Aſſimir & Cannar. La grande iſle de Méroé, que forment les eaux du Nil, étoit alors gouvernée par trois Rois, deux deſquels, comme tributaires du Soudan, & de même religion que ce Prince, s'étoient rangés auprès de lui; mais le troiſieme qui adoroit Jeſus-Chriſt, étoit demeuré dans ſes Etats.

Les Rois d'Ethiopie étoient ſuivis de celui d'Ormus, iſle belle & fertile dans le Golfe Perſique, & de celui de Boëcan, iſle ſituée auſſi dans la même mer, ſi toutefois on doit appeller iſle un pays où dans les baſſes marées on peut aborder à pied ſec. Ces deux Rois marchoient à la tête de leurs gens armés de l'arc & du carquois.

Les pleurs d'une chaſte épouſe que tu aimois tendrement, ne purent, vaillant Altamor, te retenir auprès d'elle. Quoi! tu pars, inhumain, te diſoit-elle, tu préferes à la vue d'une épouſe qui t'adore, les travaux, les périls, la mort même où tu vas t'expoſer: cet enfant que je mets dans tes bras, ce tendre fruit de nos amours, te paroît un fardeau plus peſant que celui d'une dure cuiraſſe. Malgré ſes prieres & ſes larmes tu partis, tu joignis l'armée du Soudan. Altamor étoit Roi de Samarcand, & ſa couronne ne relevoit d'aucun Prince: mais l'éclat d'un diadême indépendant étoit ce qui brilloit le moins en lui; ſon grand cœur étoit encore au-deſſus de ſa dignité. Les Chrétiens éprouverent bientôt ſa valeur. Ceux qui marchoient à ſa ſuite étoient armés de cuiraſſes, ils avoient le cimeterre au côté, & la maſſe d'arme à l'arçon de la ſelle.

Digitized by Google

L'Indien Adraſte parut après lui. Ce Guerrier, d'une taille giganteſque, montoit un éléphant, & avoit pour cuiraſſe une énorme peau de ſerpent. Il venoit des climats où l'aſtre du jour ſe leve : les Peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange, avoient formé la troupe qui marchoit ſous ſes ordres.

L'élite des forces du Soudan ſuivoit Adraſte & ſes Indiens. Tous ceux qui s'étoient diſtingués par leurs ſervices, & qui en avoient reçu de glorieuſes récompenſes, compoſoient cette troupe illuſtre qui parut la derniere. Ils étoient montés & armés à l'avantage ; l'or & la pourpre relevoient l'éclat de l'acier poli dont ils étoient couverts. Les plus conſidérables d'entre eux étoient le fier Alarcon & Odémar, ſi intelligents dans l'art de diſcipliner une troupe ; Hidraot & l'intrépide Rimedon, Tigrante & Rapolde, dont le nom étoit redouté ſur la mer où il avoit long-temps fait des courſes ; Marlarbuſte, à qui les victoires qu'il avoit remportées ſur les Arabes rebelles, avoient fait donner le ſurnom d'Arabique. On comptoit auſſi parmi ces vaillants hommes, Orinde, Arimon, Pirge & Brimartes le preneur de Villes, Siphante le dompteur de chevaux, l'invincible lutteur Aridamant, & Tiſſapherne le foudre de guerre, à qui dans les combats de l'épée & de la lance, ſoit à cheval, ſoit à pied, nul n'oſoit ſe vanter d'être égal. Ils avoient pour Chef un Arménien, qui dans ſa jeuneſſe ayant renoncé au Chriſtianiſme, avoit quitté le nom de Clément qu'il portoit alors pour prendre celui d'Emiren. Chéri de ſon Prince à qui il étoit fidelement attaché, & auſſi bon Capitaine que brave ſoldat, Emiren étoit de tous les Généraux du Soudan, celui pour qui il avoit le plus d'eſtime.

Toutes les troupes avoient achevé de paſſer,

lorſque la belle Armide ſe fit voir à la tête de ſes Syriens. Elle étoit aſſiſe dans un char magnifique, ſa robe étoit retrouſſée, elle avoit un carquois ſur l'épaule, & tenoit un arc à la main. Le dépit ſe joignant dans ſes yeux à la douceur qui leur étoit naturelle, lui donnoit un air fier, mais engageant, qui inſpiroit tout enſemble la crainte & l'amour. Quatre licornes attelées deux à deux traînoient ſon char, que l'or & les pierreries dont il étoit enrichi, rendoient ſemblable au char du Soleil. Cent jeunes Pages armés d'arcs & de fleches, & cent jeunes filles l'entouroient, les uns & les autres montés ſur de beaux chevaux blancs, qu'ils manioient avec beaucoup de grace & d'adreſſe. La troupe d'Armide ſuivoit, compoſée de ſoldats qu'Hidraot avoit levés en Syrie, & commandée par Aradin.

Comme par la beauté de ſon plumage le phénix, lorſqu'il ſe montre, fait l'admiration des hommes, & que tous s'empreſſent auſſi-tôt pour venir voir cet oiſeau merveilleux, qu'une multitude d'autres oiſeaux ſurpris environne; tout de même Armide, dès qu'elle parut, attira ſur elle ſeule tous les regards de l'armée. Dans ce nombre prodigieux de Guerriers de Nations différentes & barbares, il n'y en eut pas un ſeul dont le cœur fût inſenſible aux attraits de cette Princeſſe. Si en ſe montrant à peine, & avec un air où régnoit le dépit, la belle Armide ſait toucher des cœurs farouches, quel ſera le pouvoir de ſes yeux, lorſque, animés par les ris & par un gracieux enjouement, ils déploieront tous leurs charmes!

Après que la troupe d'Armide fut paſſée, le Soudan fit dire à Emiren de s'approcher: ſon deſſein étoit de donner à ce vaillant homme le commandement général de ſon armée. Emiren,

Digitized by Google

qui se doutoit de l'intention de son maître, s'avança avec une noble assurance, digne du rang où il alloit être élevé. Les Circassiens qui environnoient le trône, s'ouvrirent pour lui donner passage : il monta ; & dès qu'il fut devant son Prince, mettant la main sur sa poitrine, il fit une inclination très-profonde. Tenez, Emiren, lui dit le Soudan, prenez ce sceptre que je remets en vos mains avec toute mon autorité : allez détruire les ennemis d'un Roi que je protege. Ministre de ma vengeance, faites sentir aux Chrétiens ce que peut le bras qu'ils ont contraint à s'armer ; qu'il n'en réchappe aucun : amenez ici chargés de chaînes tous ceux que le fer aura épargnés ; allez, volez & triomphez. Seigneur, dit Emiren, je reçois de votre invincible main le sceptre que vous me confiez, comme un gage assuré de la victoire qui a toujours accompagné vos armes. L'entreprise où je vais marcher ne peut avoir qu'un heureux succès, puisque j'y marche sous vos auspices. Les injures qu'a reçues l'Asie seront bientôt vengées : du moins, Seigneur, j'ose vous assurer que vous ne me reverrez que vainqueur. Si les destins immuables nous menacent aujourd'hui de quelque malheur, fasse le Ciel que ce malheur retombe sur moi seul : pourvu que votre armée retourne victorieuse avec le corps de son Général, ma gloire n'en sera pas moins grande : cette pompe funebre fera mon triomphe. Il cessa de parler, & aussi-tôt la plaine retentit des acclamations des soldats, & du bruit de tous les instruments de guerre.

Parmi ces acclamations, le Soudan descendit de son trône, il se rendit à son pavillon royal, & y retint à manger avec lui tous les Chefs de son armée. Il s'assit à une table à part, d'où il envoyoit à ses conviés les plats qui avoient été

ſervis devant lui, & il les entretenoit d'un air affable, leur faiſant honneur généralement à tous. Armide qui étoit préſente au feſtin, comprit aiſément que la joie & la bonne chere lui alloient fournir une occaſion favorable pour exécuter ce qu'elle avoit projetté : après qu'on eut deſſervi, remarquant dans tous les yeux des convives, qui étoient tournés ſur elle, que ſes charmes avoient produit dans leurs cœurs l'effet qu'elle en attendoit, elle ſe leva de ſa place, & s'approchant du Soudan avec une contenance aſſurée, mais pourtant reſpectueuſe, elle lui parla en ces termes:

Grand Roi, c'eſt pour défendre notre religion & notre patrie ; c'eſt pour ſoutenir la cauſe commune, que je me ſuis aujourd'hui rangée ſous vos victorieuſes enſeignes. Quoique je ne ſois qu'une fille, j'ai cru qu'étant née Princeſſe & héritiere d'un Royaume, il convenoit à une fille de mon rang de prendre les armes dans une occaſion ſi importante. Le ſceptre & l'épée ont été donnés aux Souverains pour gouverner & pour combattre ; le Prince qui veut dignement régner, doit ſavoir ſe ſervir de l'un & de l'autre. J'eſpere que je ſaurai faire uſage de mes armes, & porter à nos ennemis de dangereuſes atteintes. Epriſe depuis long-temps du deſir de contribuer à votre gloire, Seigneur, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je commence à vous ſervir. Vous ſavez qu'ayant fait tomber en ma puiſſance les plus vaillants d'entre les Chrétiens, je vous les envoyois chargés de fers, & qu'ils gémiroient encore dans l'eſclavage, ſi le fier Renaud ne les en avoit tirés par la défaite entiere de ceux qui les conduiſoient, & n'eût ainſi rendu à l'armée Chrétienne un grand nombre de vaillants hommes dont je l'avois affoiblie. Perſonne ici n'ignore quel eſt Renaud :

la valeur de ce Guerrier redoutable eſt connue par-tout. Outre cette cruelle injure que j'ai reçue de lui, le même Guerrier m'a fait encore depuis un ſanglant outrage qu'il ſeroit trop long de raconter, il ſuffit de dire que j'en ai été mortellement offenſée, & que je cherche à en tirer une juſte vengeance. Mon reſſentiment particulier ſe joignant aux raiſons générales, m'a fait prendre les armes & hâter mon départ. J'eſpere me venger moi-même du cruel ennemi qui m'a outragée; je me flatte que le Ciel dirigera contre une tête coupable les traits qui partiront de ma main. Mais ſi ma vengeance eſt réſervée à une autre main que la mienne; ſi dans ce nombre de braves guerriers qui m'écoutent, il s'en trouve quelqu'un qui ſerve mon reſſentiment, je m'engage à payer ce ſervice du prix le plus honorable qu'il ſoit en mon pouvoir de donner. Celui qui m'apportera la tête de mon ennemi, ſera, s'il y conſent, poſſeſſeur de mes Etats & de ma perſonne; il ne tiendra qu'à lui de devenir mon époux, & de monter ſur le trône qui m'eſt deſtiné. J'en fais le ſerment devant vous, Seigneur, & je donne ma foi par avance à celui qui ſera mon vengeur.

Dès qu'Armide eut fini ſon diſcours, Adraſte qui n'avoit ceſſé de la regarder, prenant la parole: à Dieu ne plaiſe, lui dit-il, que le cruel qui a pu vous offenſer, meure d'une auſſi belle main que la vôtre, le barbare n'eſt pas digne de périr ſous vos coups: laiſſez à d'autres, belle Princeſſe, le ſoin de vous venger. Perſonne n'en eſt plus capable que moi: je vous préſenterai bientôt la tête de cet odieux ennemi, je lui arracherai le cœur, & laiſſerai ſon corps ſanglant pour être la pâture des vautours. L'impatient Tiſſapherne ne put endurer plus long-temps ces bravades d'Adraſte. Eh! qui es-tu, dit-il à

l'Indien, pour oſer parler de la ſorte devant le Roi, & en ma préſence? Sais-tu que dans le nombre de ceux qui t'écoutent, il y en a qui valent mieux que toi, & qui viendroient plus aiſément à bout des choſes dont tu te vantes? Je ſuis un homme, reprit Adraſte, qui tient toujours plus qu'il ne promet, & je ſais que ſi tu m'avois parlé ailleurs comme tu viens de faire ici, ces paroles ſeroient les dernieres qui ſortiroient de ta bouche. Tiſſapherne alloit répliquer, mais le Soudan leur impoſa ſilence à l'un & à l'autre, & ſe tournant enſuite du côté d'Armide, il lui dit: Princeſſe, dont le courage eſt égal à la beauté, vous êtes digne, ſans doute, que ces deux Guerriers vous remettent leur reſſentiment, & vous faſſent arbitre de leur querelle; c'eſt en vous ſervant à l'envi contre celui qui vous a outragée, qu'ils doivent diſputer entr'eux du prix de la valeur. Adraſte & Tiſſapherne offrirent de nouveau leurs ſervices à la Princeſſe de Damas. Ils ne furent pas les ſeuls; un grand nombre d'autres des plus braves, ou qui avoient la meilleure opinion d'eux-mêmes, jurerent auſſi de la venger: tous s'engagerent à lui apporter la tête d'un ennemi qui lui avoit été long-temps ſi cher.

Cependant le jeune Guerrier contre qui une Amante irritée armoit tant de bras, après avoir quitté le fatal rivage, voguoit avec un vent favorable, & tenoit la même route qu'avoient tenue en venant ceux qui l'accompagnoient. Tantôt il obſervoit l'Ourſe & les étoiles qui ſervent pendant la nuit de guide aux navigateurs, tantôt il conſidéroit les promontoires élevés qui s'avancent dans la mer, & les grands fleuves qui s'y jettent; & il écoutoit avec attention ce qu'on lui racontoit ſur les mœurs & les uſages de tous les habitants des régions qu'il par-

Digitized by Google

couroit. Enfin le quatrieme jour depuis leur départ, après le coucher du Soleil, les trois Guerriers aborderent aux côtes de la Paleſtine. Voici le terme de votre voyage, leur dit alors celle qui les conduiſoit, vous pouvez deſcendre à terre. Ils deſcendirent, & à l'inſtant leur conductrice & la barque diſparurent à leurs yeux.

La nuit ayant achevé de déployer ſes voiles, une épaiſſe obſcurité régnoit ſur le rivage, de ſorte que les Chevaliers ne voyant rien autour d'eux qui pût leur indiquer le chemin, demeurerent quelque temps interdits & immobiles: ils tournerent enfin le dos à la mer, & commencerent à marcher. Après avoir fait quelques pas, ils apperçurent de loin une lumiere qui brilloit dans les ténebres. Ils allerent de ce côté-là, & bientôt ils reconnurent la cauſe de cet éclat qui avoit frappé leurs yeux. C'étoient des armes magnifiques ſur leſquelles donnoient à plomb les rayons de la Lune. Le caſque, la cuiraſſe & le reſte du harnois étoient enrichis d'or & de pierreries précieuſes, & ſur le bouclier on voyoit un grand nombre de figures parfaitement bien gravées. Un Vieillard aſſis au pied d'un arbre, au tronc duquel ces belles armes étoient attachées, ſembloit en être le gardien. Il ſe leva auſſi-tôt pour aller au-devant de ceux qui venoient à lui. Charles & Ubalde reconnurent d'abord ce Vieillard pour le ſage Enchanteur qui les avoit ſi bien guidés.

Après qu'ils ſe furent réciproquement ſalués avec beaucoup d'affection, le Vieillard s'adreſſant à Renaud, qui le regardoit en ſilence: jeune Guerrier, lui dit-il, c'eſt vous ſeul que j'attends ici: ſi vous ignorez combien je m'intéreſſe à ce qui vous regarde, ceux qui vous accompagnent peuvent vous en rendre témoignage, c'eſt par mon moyen qu'ils ont ſurmonté les enchante-

ments d'Armide, & qu'ils vous ont tiré de la prison indigne où cette Magicienne vous retenoit captif. Ecoutez donc avec confiance ce que j'ai à vous dire, mes paroles sont bien différentes de celles qu'on vous a fait entendre dans les lieux que vous venez de quitter : qu'elles demeurent gravées dans votre cœur jusqu'à ce que bientôt une bouche plus sainte que la mienne & plus capable de vous instruire, daigne en prendre le soin.

Ce n'est point parmi les fleurs, ni sur les bords riants d'une fontaine qu'habite la vertu : son séjour est au sommet d'une montagne escarpée ; il faut savoir endurer les travaux les plus pénibles pour entreprendre d'y monter ; on n'y parvient qu'en renonçant aux plaisirs. Avec le courage que le Ciel vous a donné, pourriez-vous vous résoudre à languir éternellement au pied de cette montagne, sans vous mettre en devoir d'en atteindre le sommet où la vertu réside ? La nature vous a fait naître avec une mine haute & fière, & avec un front qui regarde le Ciel, pour vous apprendre que c'est là que vous devez tendre. Elle vous a doué d'un cœur intrépide pour vous porter aux plus grandes entreprises : vous avez reçu d'elle une valeur sans égale & un courage indomptable, non pour les employer dans des dissensions civiles que la raison condamne, mais pour en faire usage contre vos ennemis, & pour combattre vos passions qui sont vos ennemis intérieurs & le plus à craindre : que la sagesse regle tous vos mouvements ; songez à exciter ou à réprimer vos desirs, selon qu'ils seront conformes ou contraires à la raison ; & par-là soyez le maître de vous-même.

Pendant que le Vieillard parloit ainsi, Renaud, les yeux baissés, l'écoutoit avec une extrême attention. Le sage Enchanteur connoissant ce qui

ſe paſſoit dans le cœur du jeune Guerrier: levez les yeux, mon fils, continua-t-il, regardez ce bouclier qui eſt devant vous, vous y verrez dépeintes les actions héroïques de vos ancêtres, dont la renommée s'étend par toute la terre. Vous êtes encore loin de leurs traces; mais que leur exemple vous excite à les imiter, & même à les ſurpaſſer. Renaud leva les yeux, il regarda le bouclier, & y vit par ordre toute l'hiſtoire de ces Héros deſcendus en droite ligne de l'illuſtre Romain Artius, qui tiroit lui-même ſon origine des anciens habitants de Rome. Ils y étoient repréſentés avec une couronne de laurier ſur la tête; leurs guerres, leurs triomphes y étoient dépeints. La main qui avoit gravé ce bouclier incomparable, avoit ſu renfermer ſans confuſion, dans un petit eſpace, un nombre prodigieux de figures différentes.

On y remarquoit d'abord Caïus, premier Prince de la maiſon d'Eſte, qui au temps de l'invaſion des Goths, ſous l'empire d'Honorius, maintint la liberté d'un peuple courageux qui l'avoit choiſi pour ſon chef, & défendit celle de ſes voiſins, qui recoururent à ſon aſſiſtance. Aurelius le ſuivoit, qui lorſque Rome captive gémiſſoit dans les fers, ſut garantir ſes ſujets de l'eſclavage où étoit tombé le reſte de l'Italie.

Le brave Foreſte, l'Hector de ſa patrie, paroiſſoit enſuite ſignalant ſa valeur contre les Huns: il contraignoit leur Roi qu'ils avoient vaincu dans un combat ſingulier, à chercher un aſyle au milieu des ſiens: à ſon air féroce on reconnoiſſoit aiſément le barbare Attila. La mort du vaillant Foreſte, qui périt quelque temps après à la défenſe d'Aquilée, étoit repréſentée dans un autre endroit: Acarin, fils de Foreſte & héritier de ſa valeur, paroiſſoit après lui. C'étoit moins par la crainte des Huns, que

pour céder aux deſtins contraires, qu'on voyoit Altin ſon frere ſe retirer ſur les rives du Pô, & y conſtruire une Ville qui devoit être dans la ſuite le ſéjour des magnanimes Princes d'Eſte: il y bâtit Ferrare, & eut ſoin de la munir également contre les inondations du fleuve & contre les attaques de l'ennemi. Après avoir battu les Alains, il paroît que la fortune l'abandonne contre les Herules, Altin meurt en combattant vaillamment pour ſa patrie; & ſa mort, ſemblable à celle de ſon pere, le couvre d'une gloire égale. Alphoriſe périt avec lui. Azzon & ſon frere cédant à la néceſſité, ſe retirerent pour quelque temps; mais après la mort d'Odoacre, on les voit revenir l'un & l'autre, & ſe maintenir avec courage & avec prudence.

L'Epaminondas de la maiſon d'Eſte, Boniface vainqueur du fier Totila, paroiſſoient enſuite, n'ayant point de regret à la vie, puiſqu'il la perd entre les bras de la victoire, & qu'il a ſu conſerver ſon bouclier. On voyoit Valerien ſon fils ſuivre dès ſa plus tendre jeuneſſe les traces d'un ſi vaillant pere; bientôt les bataillons des Goths n'oſerent tenir devant lui. Erneſt d'un regard terrible jettoit l'effroi parmi les Eſclavons. L'intrépide Aldoar de Moncelſe chaſſoit de ſon trône le Roi des Lombards. Henri y étoit dépeint auſſi-bien que Béranger, qui marchant ſous les enſeignes de Charlemagne, ſe trouvoit le premier dans toutes les occaſions, où il rempliſſoit également les devoirs de Soldat & de Capitaine. Louis défaiſoit en bataille & prenoit priſonnier ſon neveu. Othon & ſes cinq fils venoient après lui. Alméric, Marquis de Ferrare, les ſuivoit: il étoit repréſenté les yeux vers le Ciel, en l'honneur duquel il avoit édifié un grand nombre de Temples. Azzon, ſecond du nom, après de longs démêlés avec Béranger, demeuroit à la

Digitized by Google

fin vainqueur de ſon concurrent, & maître de l'Italie. Albert ſon fils paſſoit en Allemagne, & par les victoires qu'il remportoit ſur les Danois, il ſe rendoit digne de devenir le gendre de l'Empereur Othon. On voyoit enſuite Hugues qui réprima avec vigueur l'audace des Romains : il eut le titre de Marquis d'Italie, & toute la Toſcane reconnut ſon autorité.

Après Teudald, on remarquoit Boniface à côté de Béatrix ſon épouſe. Ils ne laiſſerent point d'enfants mâles pour héritiers de leurs Etats : mais Mathilde, leur fille unique, ſut réparer ce défaut par un courage qui éleva ſon ſexe au-deſſus des plus grands hommes, & qui rendit ſa puiſſance redoutable aux plus grands Princes. Cette Héroïne étoit dépeinte avec un air noble & fier, & dans ſes yeux brilloit une ardeur toute martiale. Là elle mettoit en déroute l'armée des Normands, & contraignoit le brave Guiſcard, qu'on avoit cru juſqu'alors invincible, à chercher ſon ſalut dans la fuite. Ici elle remportoit la victoire ſur l'Empereur Henri IV. Elle offroit à Dieu, dans ſon temple, l'Etendard Impérial qu'elle avoit pris dans la bataille, & rétabliſſoit enſuite le ſouverain Pontife ſur le trône de S. Pierre. Azzon V, compagnon de ſes exploits, étoit repréſenté à côté d'elle comme un Prince qu'elle aimoit & eſtimoit également.

Dans le même temps on voyoit Guelfe, fils d'Azzon IV ; & Gunigonde, ſe tranſplanter dans les champs Bavarois, & enter ſur la tige des Guelfes une branche de la maiſon d'Eſte : cette brance, ſecondée de la faveur du Ciel, augmentoit de plus en plus ſa puiſſance en Allemagne ; elle y pouſſoit des rameaux qui couvroient déja la moitié de ce vaſte pays. Mais la branche qui étoit reſtée en Italie ne s'y rendoit pas

moins illuſtre. Du côté oppoſé à celui où Guelfe étoit dépeint, on remarquoit Bertold & Azzon IV, qui dans le pays de leurs ancêtres ont continué le nom & ſoutenu la gloire des grands hommes dont ils étoient deſcendus.

Telle étoit la ſuite de ces Héros ſi bien repréſentés ſur le métal inſenſible, qu'ils y paroiſſoient animés. A la vue de ſes illuſtres ayeux, Renaud fut ſaiſi d'une noble émulation. L'amour de la gloire s'empara tellement de ſon grand cœur, que prévenant les victoires qui l'attendoient devant Jéruſalem, cette Ville ſainte lui parut déja conquiſe & les Infideles défaits. Après qu'il ſe fut couvert des armes magnifiques qui lui étoient deſtinées, Charles qui lui avoit appris pendant le chemin la mort du Prince de Danemark, lui préſentant l'épée de ſon Maître : Prenez cette épée, Seigneur, lui dit-il, armez-vous-en pour la gloire de Jeſus-Chriſt; vengez avec ce fer la mort du Prince qui l'a portée le premier, & qui avoit conçu pour vous une ſi haute eſtime ; cette vengeance vous eſt réſervée. Faſſe le Ciel, lui répondit Renaud, que je rempliſſe votre attente, & qu'en vengeant bientôt la mort de Suenon, je puiſſe m'acquitter de ce que je dois à ce vaillant Prince. Le Chevalier Danois, ſatisfait de cette réponſe, mit l'épée entre les mains de Renaud, & lui témoigna en peu de mots ſa joie & ſa reconnoiſſance.

Cependant le ſage Enchanteur jugeant qu'il étoit temps de partir : allons, dit-il aux trois Guerriers, marchons où Godefroy vous attend : je vais, malgré les ténebres de la nuit, vous conduire à ſon camp. Il monta auſſi-tôt ſur un char avec eux, & lâchant la bride à ſes courſiers, il prit ſa route du côté de l'Orient. Après qu'ils eurent quelque temps gardé le ſilence, le Vieillard

Vieillard se tournant vers Renaud, prit la parole & lui dit: vous venez de voir quels ont été vos ancêtres, il s'en faut bien que la source dont tant de Héros sont sortis, soit encore épuisée. Les grands hommes qui naîtront un jour de vous, égaleront en nombre ceux dont vous êtes issu, & leur gloire ne sera pas moins grande que la leur. Que n'est-il en mon pouvoir de vous faire connoître vos descendants: leurs noms qui seront un jour si fameux, préviendroient dans le monde leur naissance: mais ce pouvoir est au-dessus de mon art: ce n'est qu'au travers d'un nuage épais qu'il m'est permis de lire dans l'avenir. Cependant, Seigneur, je puis sur cela vous apprendre ce que j'ai moi-même appris d'un homme merveilleux à qui les secrets du destin sont connus. Jamais l'Italie ni la Grece, m'a-t-il dit souvent, n'ont été si fécondes en Héros, que le sera la postérité du vaillant fils de Bertold; la gloire de ses descendants effacera celle des grands hommes que Sparte, Rome & Carthage se vantent d'avoir produits.

Je remarque entr'autres, poursuivoit-il, un Alphonse, second du nom, qui doit naître dans un temps où il semblera que le vrai mérite soit banni de la terre. Ce Prince sera l'honneur de l'illustre sang d'Este. Egalement grand dans la paix & dans la guerre, nul ne possédera si bien que lui l'art de gouverner les peuples & de commander les armées. Dans sa premiere jeunesse il donnera des preuves de son courage contre les féroces habitants des forêts; & dans un âge plus avancé les victoires qu'il remportera rempliront les espérances qu'avoit données sa jeunesse. Entouré de voisins puissants & ambitieux, il saura maintenir ses Etats dans une heureuse abondance: il y fera fleurir les sciences & les Arts: il dispensera avec équité les châtiments & les

récompenſes ; ſa prévoyance écartera tous les maux dont ſes peuples ſeront menacés. Quel bonheur pour l'Europe ſi dans ces temps funeſtes, où elle ſera expoſée aux ravages des Infideles, les peuples qui adorent Jeſus-Chriſt mettoient ce grand Prince à leur tête ! En vain le Turc & le Maure prétendroient s'oppoſer à lui, les pays qu'ils ont déſolés, les temples qu'ils ont détruits ſeroient bientôt vengés. Sur le ſommet glacé du Taurus il arboſeroit les fleurs-de-lys & l'aigle de Ferrare ; & remontant juſqu'à la ſource du Nil, il contraindroit les infideles habitants d'Egypte à ſe purifier dans les eaux de ce fleuve par un baptême ſalutaire.

Ainſi parloit le ſage Vieillard ; & Renaud, plein de joie d'entendre ce qui lui étoit annoncé, l'écoutoit avec attention. Déja l'Aſtre du jour commençoit à dorer le Ciel de ſes feux naiſſants ; à la faveur de ces premiers rayons de lumiere, déja les Chevaliers commençoient à découvrir les bandérales qui flottoient au-deſſus des tentes. L'aurore qui ſe leve, leur dit alors l'Enchanteur, offre à vos yeux le camp où j'avois deſſein de vous conduire ; je vais vous quitter ici. Il ne m'eſt pas permis d'aller plus avant, vous ferez aiſément ſans moi le peu de chemin qui vous reſte à faire. Les Chevaliers deſcendirent du char, & prirent congé de leur conducteur. Ils entrerent peu après dans le camp, le bruit de leur arrivée s'y répandit en un moment ; Godefroy en étant informé, ſortit auſſitôt de ſa tente pour aller au-devant d'eux.

Digitized by Google

CHANT XVIII.

DÉs que Renaud vit Godefroy qui s'avançoit vers lui, il aborda son Général avec respect, & lui dit : Seigneur, j'ai cru que mon honneur m'engageoit à repousser l'outrage que m'avoit fait le Prince de Norvege ; si cette action vous a déplu, je puis vous assurer que j'en ai toujours senti depuis, & que j'en ressens encore une vive douleur. Je me rends à vos ordres, Seigneur, je viens ici pour expier ma faute ; il n'y a rien que je ne fasse pour en mériter le pardon. Il voulut alors s'incliner profondément, mais Godefroy l'embrassant : oublions le passé, lui dit-il, ne parlons plus de ce qui pourroit renouveller nos douleurs ; ce que j'exige de vous pour réparer votre faute, c'est de continuer à nous donner des marques de cette héroïque valeur qui vous a rendu l'effroi de nos ennemis ; & pour commencer, il faut que vous surmontiez l'enchantement de la forêt. Cette forêt, dont nous tirions le bois de nos machines, est devenue tout-à-coup, & sans qu'on en sache la cause, un sujet de terreur pour tous nos Guerriers ; aucun n'a l'assurance d'y pénétrer. Allez détruire ces charmes terribles ; faites ce que nos plus braves Guerriers n'ont pu faire.

Renaud accepta sans balancer ce que lui proposoit Godefroy, & il le fit en peu de paroles, ainsi qu'ont coutume d'en user les grands courages, qui s'expriment toujours moins par des paroles que par des effets. Se tournant après cela vers Guelfe, Tancrede & les principaux Chefs de l'armée qui étoient venus en ce lieu

pour le voir, il reçut & leur rendit leurs civilités & leurs embrassements. Il assura tous les simples soldats qui accouroient en foule autour de lui, combien il étoit sensible à la joie qu'ils témoignoient de son retour. Ensuite il s'en alla dans sa tente, suivi d'un cortege aussi nombreux, que s'il étoit revenu vainqueur de l'Orient & du Midi.

Après qu'il se fut entretenu quelque temps avec ses amis sur l'état présent de la guerre, & sur l'enchantement de la forêt, ils se séparerent: le vénérable Pierre fut le seul qui resta auprès de lui. Seigneur, lui dit alors le saint Solitaire, vous venez de faire un étonnant voyage; vous arrivez des extrêmités du monde. Quelles graces ne devez-vous point rendre au souverain Pasteur des hommes, qui du bout de l'Univers a bien voulu vous ramener à son troupeau, comme une brebis qui lui étoit chere, quoique rebelle à sa voix. Dieu vous a choisi pour être, après Godefroy, le principal Ministre de ses desseins. Mais dans l'état où vos égarements vous ont mis, il ne vous est pas permis de vaquer à un si saint emploi. Toutes les eaux du Nil & du Gange ne seroient pas suffisantes pour purifier votre ame des ordures dont la chair & le sang l'ont souillée; il n'y a que la grace divine seule qui le puisse faire. Attirez-la sur vous par un sincere repentir; tachez, par vos prieres & par vos larmes, de vous rendre digne du pardon qui vous est offert.

A ces paroles du vénérable Pierre, Renaud rentra en lui-même; il gémit de ses folles amours; il détesta sa colere impétueuse qui l'avoit porté à ôter la vie au malheureux Gernand. Touché d'un véritable repentir, il se jetta aux pieds du Solitaire & lui avoua avec humilité tous les égarements de sa jeunesse. Pierre usant de la puis-

fance qui lui avoit été confiée, annonça au jeune Guerrier le pardon de ſes fautes, & ajouta auſſitôt : Demain, avant le lever du Soleil, allez ſur la montagne des Oliviers, offrir vos prieres au Seigneur ; vous marcherez enſuite vers la forêt dont vous devez détruire le charme. Je ſais que vous réuſſirez dans cette entrepriſe, à moins que, par une nouvelle foibleſſe, vous n'y mettiez obſtacle. Quelque objet qui ſe préſente à vous, ne vous arrêtez point à des attraits qui ſéduiront vos ſens : quelques diſcours qu'on vous faſſe entendre, quelques plaintes qu'on vous adreſſe, n'écoutez point des ſons trompeurs & perfides : tout ce qui ſe préſentera à vos yeux, tout ce qui frappera vos oreilles, n'eſt qu'une vaine illuſion, qui ne doit point ébranler votre courage.

Renaud plein de confiance, paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'impatience de commencer cette grande entrepriſe, dont on lui promettoit un heureux ſuccès. Il ſe leva avant le jour ; il ſe couvrit de ſes magnifiques armes, & mit par-deſſus une cotte d'armes toute neuve, & de couleur cendrée : il ſortit de ſa tente, ſe mit en chemin, ſeul à pied, & marcha vers la montagne des Oliviers.

Les premiers rayons de l'aurore commençoient à peine à ſortir du ſein des ondes : l'éclat des aſtres de la nuit n'étoit point encore obſcurci par une lumiere plus vive. Renaud, charmé de ce ſpectacle qu'offroit à ſes yeux le paſſage de la nuit au jour : que de beautés le Ciel étale, dit-il ! un nombre infini d'étoiles, qui répandent une douce lumiere, le décorent pendant la nuit : pendant le jour un aſtre incomparable en fait l'éclat & l'ornement ; cependant les foibles humains, peu touchés de ces beautés immortelles, jamais n'élevent leurs regards vers le

Ciel: un ſourire gracieux les enchante: deux beaux yeux ſont les ſeuls aſtres qu'ils contemplent.

En s'entretenant ainſi en lui-même, Renaud parvint au ſommet de la montagne. Il ſe tourna du côté de l'Orient, & élevant ſon cœur à Dieu: Seigneur, dit-il, daignez jetter ſur moi un regard de miſericorde; regardez mes égarements avec des yeux de pere. Répandez dans mon ame votre grace divine; qu'elle y tombe comme une roſée ſalutaire, pour la purifier de toutes ſes ſouillures. A peine eut-il achevé cette priere, qu'il ſentit ſes ſens récréés par un petit vent frais qu'avoit fait lever la naiſſante aurore. Une abondante roſée tombant enſuite ſur ſa cotte d'armes, en rendit la couleur cendrée d'une blancheur éclatante. Renaud remarqua ce prodige, ſon grand courage en fut encore augmenté. Telle eſt une tendre fleur à qui les pleurs de l'aurore donnent un éclat nouveau: plein d'ardeur & d'une nouvelle confiance, le jeune Guerrier prit le chemin de la forêt.

Lorſqu'il fut arrivé à l'endroit où d'horribles ſpectres avoient d'abord effrayé les moins courageux, il n'y remarqua rien de ſemblable: toute la forêt lui parut au contraire comme un bois d'une riante verdure & d'un ombrage charmant. Il paſſa outre, & bientôt ſes oreilles furent frappées d'un agréable ſon. Le doux murmure des eaux, le chant du roſſignol plaintif, auxquels ſe joindroient la voix des Sirennes & pluſieurs inſtruments de Muſique, formoient cet harmonieux concert. Surpris de cette merveille, à laquelle le Guerrier s'étoit le moins attendu, il s'arrêta un inſtant, & puis il continua de s'avancer lentement juſqu'à l'entrée de la forêt. Il la trouva environnée d'une riviere, dont les eaux tranquilles couloient dans

Digitized by Google

un large canal, & dont les bords étoient émaillés de fleurs & de verdure. Un bras de cette riviere prenant son cours par le milieu de la forêt, arrosoit le pied des arbres, & joignoit ainsi la fraîcheur de ses ondes à celle de leur ombrage. Pendant que Renaud songe en lui-même de quelle maniere il pourra traverser la riviere, un superbe pont s'offre à sa vue : il passe aussi-tôt sur ce pont ; mais à peine a-t-il touché l'autre bord, que le pont tombe avec grand bruit ; il se retourne, il voit que les eaux enflées tout-à-coup entraînent le pont avec violence, & qu'à leur cours tranquille a succédé le cours d'un impétueux torrent.

Impatient d'éprouver de plus étonnantes aventures, le Guerrier quitte les bords de la riviere & entre dans la forêt. Tous ces arbres antiques que les années avoient depuis long-temps dépouillés de leurs agréments, lui parurent dans leur force & dans leur plus grande beauté. Le feuillage en étoit verd & épais : de leur tendre écorce distilloit le plus doux miel. Entre les fleurs & les herbes odoriférantes dont la terre étoit couverte, un grand nombre de petits ruisseaux rouloient leurs eaux argentines. A chaque pas que faisoit Renaud, on eût dit qu'à l'envi Flore & les Naïades étaloient devant lui leurs trésors. Il entendoit distinctement ce concert harmonieux qui avoit de loin frappé ses oreilles. Mais ne découvrant rien autour de lui que des arbres, il ne concevoit pas d'où pouvoit venir le son des voix & des instruments qui composoient ce concert.

Comme il regardoit de tous côtés, il apperçut au bout d'un petit sentier une place assez spacieuse, au milieu de laquelle s'élevoit un grand myrte, qui par sa hauteur & par sa beauté, sembloit être le souverain de tous les

arbres de la forêt. Renaud alla droit à cette place, & bientôt ſes yeux y furent témoins d'un étrange prodige. Un des arbres voiſins du myrte s'étant ouvert, il ſortit de ſon ſein une belle fille vêtue d'une façon ſinguliere; & dans le même moment cent autres filles auſſi belles, & vêtues de la même maniere, ſortirent de l'écorce entr'ouverte d'un pareil nombre d'arbres. Leur robe étoit retrouſſée; elles avoient des brodequins pour chauſſure; de longs cheveux tomboient à groſſes boucles ſur leurs épaules, & leurs bras étoient nuds. Telles on repréſentoit jadis les Nimphes de Diane, excepté qu'au lieu d'arcs celles-ci tenoient entre leurs mains des lyres, des ſiſtres, & d'autres inſtruments de muſique dont elles accompagnoient leur voix. Elle firent un cercle autour du myrte, & enfermerent Renaud dans ce cercle. Elles ſe mirent enſuite à danſer & à chanter toutes enſemble. Jeune Chevalier, diſoient-elles, que votre arrivée dans ces lieux va cauſer de joie à notre Reine affligée! voyez comme votre préſence a déja diſſipé l'horreur de cette ſombre forêt: c'eſt ainſi que vous allez bannir la triſteſſe du cœur de notre Souveraine. Un ſon plantif parut alors ſortir du myrte; & auſſi-tôt cet arbre ayant ouvert ſon ſein, offrit aux yeux de Renaud une femme à la beauté de laquelle celle des Driades & des autres Divinités des forêts ne fut jamais comparable.

Renaud regarda attentivement cette femme, il crut reconnoître en elle les traits de la belle Armide. C'étoit elle en effet, dont un démon avoit pris la reſſemblance. Elle jetta ſur le Guerrier un regard mêlé de langueur & de joie. Enfin, lui dit-elle, je te revois, inhumain; tu reviens enfin trouver une Amante fidelle, que tu as ſi cruellement abandonnée. Mais que dois-je penſer

penſer de ton retour ? Eſt-ce le repentir qui t'amene ? Eſt-ce l'envie de me faire un nouvel outrage ? Te revois-je comme Amant, ou comme ennemi ? Hélas ! ce n'eſt point pour recevoir un ennemi que j'ai fait à ton approche diſparoître l'horreur de ces lieux ſauvages, ni que j'ai fait éclore les fleurs ſous tes pas. Si tu reviens comme Amant, pourquoi me cacher plus long-temps ton viſage ? Ote ce caſque qui m'empêche de lire dans tes yeux les tendres ſentiments de ton ame. Joins du moins ta main à la mienne que je te préſente.

Ces paroles accompagnées de regards où la paſſion la plus vive étoit peinte, auroient pu rendre un rocher ſenſible ; mais Renaud, qui étoit ſur ſes gardes, n'en fut point ému : ce Guerrier, moins par inſenſibilité que par prudence, ne ſe laiſſa point attendrir. Refuſant de prêter plus long-temps l'oreille à ce dangereux diſcours, il tira ſon épée & ſe mit en devoir d'en frapper le myrte. Arrête, cruel, s'écria la feinte Armide en ſe mettant au-devant du myrte, ne ſois point aſſez barbare pour frapper un arbre qui m'eſt ſi cher, frappe plutôt mon cœur, c'eſt par lui que doivent paſſer tes coups. Renaud, ſans ſe ſoucier de ſes prieres ni de ſes larmes, leve le bras ; mais dans le moment d'horribles éclats de tonnerre ſe font entendre, la terre eſt violemment ébranlée, & il en ſort d'affreux mugiſſements. Un géant énorme prend la place d'Armide ; les cent Nymphes ſe changent en autant de Cyclopes. L'intrépide Guerrier, malgré les efforts de ces monſtres qui l'attaquent tous à la fois, fait tomber ſur le myrte ſa redoutable épée ; l'arbre gémit, Renaud redouble ſes coups, & enfin coupe en deux cet arbre fatal. Le tonnerre auſſi-tôt ceſſe de gronder ; la terre ſe raffermit ; l'air reprend ſa ſéré-

nité : le myrte disparoît, & avec lui s'évanouissent les monstres & tous les enchantements de la forêt.

Renaud porta ensuite ses pas & ses regards de tous côtés, afin de s'assurer si le charme étoit entiérement détruit. Il reconnut que dans la forêt tout étoit rentré dans l'ordre naturel. Vaines illusions, dit-il, quelle foiblesse, quelle folie de s'arrêter à vous ? A ces mots il reprit le chemin du camp. Le vénérable Pierre élevant alors la voix, s'écria : les démons sont soumis, leur puissance n'est plus à craindre ; le vainqueur revient couvert de gloire : le voici qui s'avance, & aussi-tôt la cotte d'armes éclatante de Renaud, & l'aigle d'argent qui brilloit sur son casque, le firent découvrir de loin, qui revenoit d'un air tranquille & d'un pas assuré.

Il entra dans le camp, au milieu des acclamations de l'armée. Godefroy le reçut avec les applaudissements que méritoit son courage. Il lui fit de grands honneurs dont personne ne fut jaloux. Seigneur, lui dit le jeune Guerrier, l'accès de la forêt est libre, je m'y suis rendu selon vos ordres : j'en ai vu les enchantements, je les ai surmontés : nos travailleurs y peuvent désormais aller en toute assurance. Le Général donna ordre sur le champ qu'on allât couper le bois nécessaire à la construction des machines. Guillaume, Amiral de la flotte Génoise, eut la direction de ces nouveaux ouvrages. Cet Amiral, contraint de céder la mer à la flotte d'Egypte, après avoir mis ses Vaisseaux en sûreté, s'étoit rendu au camp avec les soldats qu'il commandoit. C'étoit l'homme le plus intelligent qu'il y eût alors pour les méchaniques, & il avoit sous lui cent ouvriers très-habiles ; de sorte que les machines qu'il fit construire furent sans comparaison plus solides, plus utiles &

mieux entendues que celles qui avoient été construites au commencement du siege.

Outre un grand nombre de catapultes & autres machines moins considérables, propres à lancer des dards & des pierres, il en fit faire une d'une grandeur prodigieuse & d'une structure surprenante. Elle étoit destinée à suspendre le bélier. Les pieces de cette machine se démontoient aisément, & on pouvoit les rassembler de même. Pour la garantir des dards enflammés que les assiégés lanceroient contr'elle, des cuirs encore frais la couvroient de toutes parts. A la hauteur du rempart de la Ville un pont-levis se baissoit sur la muraille, d'où les assaillants pouvoient combattre les ennemis de pied ferme; tandis que d'une tour qui s'élevoit au haut de la machine, & qui excédoit la hauteur du mur, un nombre d'excellents archers écartoient à coups de traits ceux qui défendoient le rempart. Quoique cette machine fût d'une grandeur & d'un poids prodigieux, les proportions néanmoins en étoient si bien gardées, qu'à la faveur des roues sur lesquelles elle posoit, on la faisoit aisément avancer dans la plaine.

Dès qu'elle fut achevée, Guillaume en construisit encore deux autres de même grandeur & de même forme. Les Chrétiens, surpris de ces ouvrages, admiroient un art qui jusqu'alors leur avoit été inconnu. Les Sarrazins de leur côté, voyant du haut des murailles s'élever ces monstrueuses machines, n'oublioient rien pour se mettre en état de faire une vigoureuse résistance. Ils réparerent si bien leurs breches, & ajouterent tant de fortifications aux endroits les plus foibles de la place, qu'elle paroissoit imprenable. Mais ce qui leur donnoit le plus de confiance, étoit une mixtion de soufre & de salpêtre que l'exécrable Ismen avoit composée. Le

lac de Sodome, ou peut-être le Styx même, lui avoit fourni la matiere de cette infernale compoſition, par le moyen de laquelle le Magicien ſe promettoit bien de venger l'injure que les Chrétiens avoient faite à ſon art, en abattant la forêt qu'il avoit enchantée.

Pendant qu'avec une ardeur incroyable les deux partis ſe diſpoſent au combat, les aſſiégeants apperçurent un pigeon, qui paſſant au-deſſus de leur camp, voloit vers la Ville: & un moment après, ils virent du côté de la Ville un faucon qui venoit fondre ſur lui. A la vue de ce dangereux ennemi, l'oiſeau timide reprend avec frayeur le chemin du camp: l'animal aux ſerres cruelles le pourſuit, & déja il eſt prêt de l'atteindre. Pour ſe garantir du péril qui le menace, le pigeon cherche un aſyle dans les tentes des Chrétiens: il entre dans celle de Godefroy, & s'abat ſur les genoux du Général. Godefroy remarque auſſi-tôt un petit billet attaché ſous l'aîle du pigeon: il prend ce billet, il l'ouvre, & y trouve ce peu de mots en langue Syriaque. Le Général de l'armée d'Egypte au Roi de Jéruſalem, ſalut. Prenez courage, Seigneur, je marche à votre ſecours: dans quatre ou cinq jours au plus tard vos ennemis ſeront chaſſés de devant vos murailles. C'étoit alors l'uſage dans l'Orient de dreſſer des pigeons à faire de ſemblables meſſages. En reconnoiſſance d'un avis ſi important, Godefroy donna la liberté à l'oiſeau qui le lui avoit annoncé. Mais celui-ci peu ſatisfait du ſuccès de ſa courſe n'oſa pas retourner vers ſon maître, & vola d'un autre côté.

Le Général des Chrétiens ayant mandé les principaux Chefs de l'armée, leur montra le billet, & leur apprit la maniere extraordinaire dont il ſembloit que le Ciel l'eût fait tomber

entre ſes mains. Il ne faut plus différer, ajouta-t-il, ſongeons à tout diſpoſer pour donner inceſſamment à la Ville un nouvel aſſaut. Quoique le côté du Midi ſoit très-eſcarpé, j'ai reconnu néanmoins qu'il n'étoit pas impoſſible d'en faire approcher une de nos principales machines. Ce côté d'ailleurs étant naturellement très-fort, il y a apparence que nous le trouverons moins garni de ſoldats pour le défendre. Le Comte de Toulouſe aura ſoin de cette attaque. Avec la plus grande partie de nos troupes je me préſenterai du côté du Nord, afin d'attirer en cet endroit les plus grandes forces de l'ennemi: & cependant je ferai avancer d'un autre côté la mieux roulante de nos machines, pour faire contre la muraille un effort imprévu. Camille, avec notre troiſieme machine, attaquera la place par un endroit peu éloigné de celui où je combattrai.

Le Comte de Toulouſe prenant alors la parole: pour ce qui regarde l'aſſaut, dit-il, & l'ordre de l'attaque, on ne peut rien ajouter à ce que Godefroy vient de dire. Mais comme l'armée d'Egypte approche, ne ſeroit-il pas à propos qu'on envoyât quelqu'un au camp des Sarrazins pour reconnoître les forces & tacher de pénétrer les deſſeins de nos ennemis. J'ai un Ecuyer, ajouta Tancrede, qui me paroît l'homme du monde le plus propre à cet emploi; il eſt adroit, intelligent, hardi; il a autant de prudence que de courage; il parle pluſieurs langues, & prend parfaitement les manieres des peuples dont il parle les langues. On fit venir auſſi-tôt Vafrin, c'étoit l'Ecuyer de Tancrede, il accepta avec joie la propoſition. Les Sarrazins, dit-il en ſouriant, vont inceſſamment avoir au milieu de leur camp un nouvel eſpion dont ils ne ſe défieront point. J'examinerai la

disposition de leur armée, je compterai exactement le nombre des Guerriers qui la composent: leur Général sera bien secret s'il ne me découvre lui-même ses desseins les plus cachés. Je vais partir, & bientôt j'espere être en état de rendre un bon compte de l'emploi dont on me charge.

Vafrin se revêtit à l'instant d'une longue robe à la maniere des Sarrazins; il mit un turban sur sa tête, attacha derriere ses épaules un carquois & prit un arc à la main. Il se mit ensuite à parler diverses langues d'une maniere si naturelle, qu'à Tyr on l'eût pris pour un Phénicien, & que dans Memphis il eût passé pour un habitant d'Egypte. Surpris de ce qu'ils voyoient, les témoins même de son déguisement avoient peine à le reconnoître. Sans perdre de temps il monta sur un cheval qui étoit extrêmement léger à la course, & il sortit du camp.

Pendant les trois jours suivants, les assiégeants s'occuperent sans relâche & avec une ardeur incroyable à applanir le terrein, afin de pouvoir faire rouler leurs machines avec facilité. Le troisieme jour, qui fut la veille de celui qui étoit destiné pour l'assaut, Godefroy donna ordre que par d'humbles prieres tous les Chrétiens rendissent le Ciel favorable à leurs armes. Il fit ensuite avancer un grand nombre de machines vers le Nord de la Ville, quoique ce ne fût pas son intention d'en faire usage de ce côté-là. Trompés par ce stratagême, les Sarrazins crurent que leurs ennemis se disposoient à les attaquer par l'endroit de la place qui étoit le mieux fortifié, & ils en eurent de la joie. Mais le lendemain cette joie s'évanouit, lorsqu'ils virent la disposition de l'attaque changée. A la faveur des ténebres Godefroy avoit fait rouler sa formidable tour vis-à-vis un endroit

Digitized by Google

de la Ville où le mur étoit moins garni d'angles & d'ouvrages avancés propres à en défendre l'approche ; & pendant la même nuit, Raymond & Camille avoient fait pareillement approcher leurs machines des endroits qu'ils devoient attaquer.

A la vue de ces trois énormes tours qui menaçoient leurs remparts, les affiégés, qui n'en avoient jamais vu de ſemblables, furent fort effrayés, ils ne tomberent pas néanmoins dans le découragement : ils coururent en diligence aux lieux où ils voyoient l'ennemi ſe préſenter, & ils s'empreſſerent d'y tranſporter tout ce qu'ils avoient préparé ailleurs pour faire une vigoureuſe défenſe. Malgré le poids de ſes années, Aladin, couvert d'une lourde cuiraſſe, marcha du côté du Midi pour s'oppoſer à Raymond. Soliman fit tête à Godefroy, & Argant marcha contre Camille, qui avoit avec lui le vaillant Tancrede. Le ſort qui réſervoit à ce dernier la gloire de faire tomber le féroce Argant ſous ſes coups, fit qu'en cette journée ces deux redoutables rivaux ſe trouverent oppoſés l'un à l'autre.

Godefroy cependant, informé que le ſecours n'étoit pas loin, donna ordre à Guelfe, au Duc de Normandie, & au Comte de Flandres de monter à cheval, afin d'être en état d'empêcher que l'armée d'Egypte ne vînt troubler l'action qui s'alloit paſſer. L'attaque commença peu après des trois côtés avec une extrême furie. L'air fut bientôt obſcurci d'un nombre prodigieux de traits : ceux qui partoient des machines étoient ſans comparaiſon les plus terribles, elles lançoient des dards & des pierres d'une extraordinaire groſſeur. Ces dards meurtriers perçant d'outre en outre tous ceux qu'ils rencontroient, faiſoient ſortir leur ame avec leur

ſang par une double & effroyable plaie ; & ceux qui avoient le malheur d'être atteints de ces énormes pierres, écraſés du coup avec leurs cuiraſſes, à peine conſervoient après leur mort un reſte de figure humaine. Pour ſe garantir en quelque ſorte du cruel effet des machines, les aſſiégés tendent des toiles ſur les remparts : par leur peu de réſiſtance ces toiles amortiſſoient la violence des coups ; & cependant ils font tomber ſur leurs ennemis une grêle de pierres & de fleches. Mais s'ils ſe défendent avec courage, ils ſont attaqués avec encore plus de vigueur. A l'abri de leurs machines, les Chrétiens avancent de plus en plus ; ils joignent enfin la muraille ; ils commencent à faire uſage de leurs béliers, & déja ils ſe diſpoſent à abattre leurs ponts.

Mais ce n'eſt point par cette route que l'invincible Renaud prétend entrer dans la place, ſon courage dédaigne une voie ſi facile. Il ſe tourne vers ceux qui avoient, comme lui, ſuivi l'étendard de Dudon, & leur montrant un endroit eſcarpé du mur : voici notre chemin, dit-il, mes braves compagnons ; c'eſt par-là que nous devons aller à l'ennemi : il ſeroit honteux pour nous de prendre une autre route : en eſt-il une qui ſoit inacceſſible aux grands courages ? Les compagnons de Renaud ſe ſerrent auſſi-tôt contre lui, ils joignent leurs boucliers les uns aux autres, & élevant ſur leurs têtes un toît impénétrable d'acier, ils gagnent le pied de la muraille. D'un bras robuſte, à l'inſtant, Renaud prend une haute & peſante échelle, il la dreſſe contre le mur, & y monte le premier. Son exemple excite les autres à le ſuivre : un grand nombre d'échelles ſe dreſſent à côté de la ſienne : chacun à l'envi s'empreſſe d'y monter. Mais comme leurs forces étoient inégales, leur fortune fut différente. Les uns meurent, d'au-

Digitized by Google

tres ſont dangereuſement bleſſés, pluſieurs ſont renverſés au pied des échelles. Pour Renaud rien ne l'arrête : en vain les aſſiégés font tomber ſur lui des ſolives & de gros quartiers de pierre, il ſoutient ſur ſon bouclier ces lourdes maſſes ; on eût dit que la chûte même d'une montagne ne pouvoit l'ébranler. Il encourage ſes compagnons, il menace ſes ennemis ; & déja il eſt à portée de joindre les effets aux menaces. Parvenu au haut de l'échelle, il embraſſe un creneau de la muraille, & il s'élance pour ſauter ſur le rempart. Alors les aſſiégés redoublent contre lui leurs efforts. Mais, ô merveille incroyable ! un homme ſeul & preſque ſuſpendu en l'air, réſiſte à une multitude d'ennemis qui l'attaquent tous à la fois. Semblable à un palmier dont la force paroît s'accroître à proportion du poids dont on le charge, la vigueur de Renaud s'augmente par la réſiſtance, les obſtacles qu'il rencontre irritent ſon courage ; il monte ſur la muraille & s'en rend le maître. Tendant alors une main ſecourable au jeune frere de Godefroy, il l'y fait monter après lui ; & bientôt par des coups terribles il écarte ou renverſe ceux qui défendent le rempart, & en rend l'accès facile à tous ſes compagnons.

Ce qui ſe paſſoit à l'attaque de Godefroy n'étoit pas moins digne d'attention ; non-ſeulement les hommes y combattoient les-uns contre les autres, mais encore la victoire s'y diſputoit entre les machines des deux partis. Les Sarrazins avoient élevé ſur le rempart un grand mât de navire, auquel étoit ſuſpendue en travers une groſſe & longue poutre ferrée par le bout. Par le choc de cette poutre qu'ils mettoient en mouvement, ils faiſoient éprouver à la principale machine des aſſiégeants le même dommage que le bélier cauſoit à la muraille. Malgré ſa

ſolidité, la machine déja entr'ouverte n'auroit pu réſiſter long-temps à de ſi violents coups, ſi Guillaume, prévoyant tous les accidents qui pouvoient arriver, n'eût eu ſoin de ſe pourvoir de longues & tranchantes faulx : les Chrétiens s'en ſervirent avec adreſſe pour couper les cordes qui ſuſpendoient la poutre. Tel qu'un gros rocher qui ſe détache d'une montagne entraîne dans ſa chûte les troupeaux, les arbres & tout ce qu'il rencontre ; ainſi cette poutre, en tombant, entraîna avec elle une partie des creneaux au pied du rempart.

Godefroy ſe flattoit que rien ne pourroit déſormais l'empêcher de ſe rendre maître de la muraille : mais dans le même inſtant une flamme noire & infecte fut par les aſſiégés lancée contre leurs ennemis. Le ſoufre enflammé que l'Etna vomit, les vapeurs brulantes dont le Ciel des Indes s'embraſe, ne ſont point comparables à cette dévorante flamme. Une épaiſſe fumée offuſque les yeux des Chrétiens. Un bruit pareil à celui du tonnerre les étourdit, la crainte les ſaiſit. Godefroy ſeul, inébranlable au milieu du péril, encourage ſes ſoldats. Pour empêcher que le feu ne s'attache à la machine, il fait ſans ceſſe verſer de l'eau ſur les cuirs dont elle étoit couverte. Cependant l'ardeur eſt ſi grande, & de nouveaux tourbillons de flammes ſe ſuccedent de ſi près les uns aux autres, que l'eau commence à manquer aux aſſiégeants, & que les cuirs déja deſſéchés vont laiſſer la machine en proie aux feux qui l'environnent. A ce danger preſſant & inévitable, le Général des Chrétiens n'oppoſoit plus que ſon courage, lorſque tout-à-coup un vent impétueux s'élevant du côté du camp, repouſſa les flammes avec violence dans les yeux mêmes de ceux qui les lançoient. Le rempart parut incontinent tout en

Digitized by Google

feu, les toiles que les Sarrazins avoient tendues, toutes les machines qu'ils avoient préparées pour leur défense, furent embrasées en un moment. Héros, favorisé du Ciel, la nature alors combattit pour toi : les vents empressés à te servir, accoururent au son de tes trompettes.

L'impie Ismen voyant le mauvais succès de son entreprise, monta aussi-tôt sur le rempart, en intention d'employer de nouveaux charmes. Pour rendre ses conjurations plus fortes, il se fit accompagner de deux femmes très-versées dans son art exécrable, & parut au milieu d'elles à la vue des Chrétiens. Tel on dépeint le Prince des démons entre deux infernales furies. Le Magicien & ses deux détestables compagnes unirent ensemble leurs voix, & à l'instant l'air s'obscurcit, l'astre du jour perdit son éclat ; mais dans le moment même une grosse pierre lancée par la machine des assiégeants les atteignit tous trois, les mit en pieces, confondit leur sang, & dispersa leurs membres. Forcées d'abandonner le jour qu'elles souilloient, leurs ombres criminelles descendirent dans l'éternelle nuit, pour y recevoir le châtiment de leur impiété. Par cet exemple terrible, apprenez, mortels, à ne point attirer sur vous la colere céleste.

Cependant les Chrétiens rassurés contre le péril de l'embrasement qui menaçoit leur machine, joignirent la muraille, & abattirent leur pont. Le fier Soliman se présenta aussi-tôt pour s'opposer à eux, mais son étonnement fut grand lorsqu'il vit s'élever au-dessus du pont une haute tour qui commandoit le rempart, & d'où les assiégeants faisoient tomber sur lui une grêle de traits. Sans s'effrayer néanmoins, l'intrépide Sultan se met en devoir de couper le pont. Par ses discours, par ses menaces, & encore plus

Digitized by Google

par ſon exemple, il encourage ſes compagnons que la crainte empêchoit de le ſeconder.

Un merveilleux ſpectacle s'offrit alors aux yeux de Godefroy. L'Archange Michel, couvert d'armes divines & rayonnant de lumiere, s'apparut à lui, & lui dit : Godefroy, l'heure eſt venue où la ſainte Sion va ſortir d'un dur eſclavage : levez les yeux, voyez le ſecours que l'Eternel vous donne ; voyez toute la milice céleſte qui combat pour vous. Je vais diſſiper le nuage qui vous dérobe la vue des eſprits immortels. Je vais fortifier vos yeux, afin qu'ils puiſſent, du moins pendant quelques inſtants, ſoutenir l'éclat qui environne les habitants des Cieux. Au travers de cette nuée de pouſſiere & de fumée qui s'éleve dans les airs, voyez ce nombre de Guerriers qui combattent avec tant d'ardeur. Ce ſont les ames bienheureuſes de tous ceux qui dans cette guerre ont ſacrifié leur vie pour la cauſe de Dieu. Voilà Hugues qui d'un bras invincible ébranle & renverſe les plus hautes tours. Voici le vaillant Dudon qui avec le fer & la flamme, attaque la porte ſeptentrionale dont il va bientôt ſe rendre maître : il fournit des armes aux ſoldats, il ſoutient leur courage & augmente leur vigueur. Celui-ci que vous voyez ſur la colline, revêtu d'habits pontificaux, eſt le ſaint Paſteur Adémart : il joint ſes prieres aux efforts des Chrétiens ; de ſa main ſacrée il les bénit encore, ainſi que pendant ſa vie il avoit coutume de faire. Mais, pourſuivit l'Archange, levez les yeux plus haut, regardez l'enceinte formidable qu'un nombre d'eſprits céleſtes font autour de Jéruſalem : dans l'intérieur de cette vaſte enceinte, voyez comme, s'avançant en trois pointes, ils forment trois attaques aux mêmes endroits que les Chrétiens ont attaqués. Godefroy leva les yeux, il vit ce que

Digitized by Google

l'Archange lui montroit ; mais ne pouvant soutenir un spectacle si éblouissant, il fut contraint de les baisser presqu'aussi-tôt : il les releva ensuite, & il ne vit plus rien. Il remarqua seulement que de tous côtés la victoire se déclaroit en faveur des Chrétiens.

A l'exemple de Renaud, ses compagnons étoient montés après lui sur la muraille, & ce Guerrier terrible marchoit à leur tête, frappant & renversant tout ce qui s'opposoit à lui. Godefroy prit alors l'enseigne générale des mains de celui qui la portoit, & s'avança sur le pont : Soliman fit aussi-tôt la moitié du chemin, & vint fiérement à sa rencontre ; ils se porterent l'un à l'autre d'effroyables coups ; ce champ de bataille étroit devint le théatre d'une étonnante valeur. Le courageux Soliman disoit à haute voix aux Sarrazins qui étoient sur le rempart : tandis que j'arrêterai l'ennemi, rompez le pont derriere moi, mon bras vous en facilitera le moyen ; je me dévoue ici pour le salut de mon parti. En achevant ces paroles, il apperçut Renaud qui s'approchoit, & vit que tout fuyoit devant lui : que ferai-je, dit en lui-même le Sultan ? sacrifierai-je ici ma vie sans aucun fruit ? réservons-la plutôt, afin d'en faire un usage qui soit avantageux à la cause que je défends, & à l'instant il se retira.

Godefroy le suivit avec menaces : il passa le pont ; & dès qu'il fut sur le rempart, il y arbora l'étendard sacré. Une puissance invisible écarta alors de ce saint étendard tous les traits que les Infideles lancerent contre lui ; aucun ne le put atteindre ; les vents mêmes le respecterent, un souffle léger ne l'agitoit que pour le déployer. Sion parut tressaillir de joie à la vue de ce signe salutaire élevé sur ses murailles. Les Chrétiens qui suivoient leur Général pousserent

auſſi-tôt juſqu'au Ciel un cri éclatant de victoire, dont les échos au loin retentirent.

A l'attaque de Camille les aſſiégeants avoient eu le même avantage. Malgré la valeur d'Argant le brave Tancrede avoit pareillement arboré ſon enſeigne ſur le rempart. Mais à l'attaque de Raymond le ſuccès ne leur avoit pas été ſi favorable : comme le Roi de Jéruſalem y combattoit avec l'élite de ſes forces, & que l'approche de la muraille étoit de ce côté-là très-difficile, les Chrétiens n'avoient encore pu joindre le rempart d'aſſez près pour y abattre le pont. Mais le cri de victoire pouſſé aux deux autres attaques ayant frappé leurs oreilles, le Comte de Toulouſe éleva ſa voix, & leur dit: nos compagnons ſont par-tout victorieux, ſouffrirons-nous, mes amis, qu'on oſe à nous ſeuls diſputer la victoire? Ces paroles du Comte augmenterent le courage de ſes gens, ils redoublent leurs efforts, & joignent enfin la muraille. Aladin voyant la Ville forcée en deux endroits, & jugeant qu'il lui étoit inutile de réſiſter plus longtemps, ſe retira vers la citadelle, où il ſe flattoit de faire encore une longue défenſe. Alors les vainqueurs entrent de tous côtés dans la Ville. Les plaintes, la déſolation, l'horreur, triſtes compagnes de la mort, y entrerent avec eux; des ruiſſeaux de ſang coulerent dans les rues, qui furent en un moment remplies de morts & de mourants.

Digitized by Google

CHANT XIX.

DÉJA les ordres d'Aladin, l'épouvante ou la mort, avoient fait abandonner aux Infideles la défenſe de leurs remparts. Le ſeul Argant préférant la mort à une honteuſe retraite, s'opiniâtroit encore au combat; entouré d'aſſaillants, ce féroce, mais intrépide Guerrier, vouloit en ſuccombant ſous le nombre, conſerver dans ſa défaite l'air même d'un triomphe. Un nouvel ennemi plus redoutable que ceux qui l'environnoient le vint alors attaquer; c'étoit Tancrede. A ſes armes, & encore plus à ſes coups, Argant le reconnut d'abord. C'eſt donc ainſi, Tancrede, lui dit le Circaſſien, que tu tiens ta parole? lorſque ſur le champ de bataille je t'attends ſeul au jour marqué, tu n'oſes te préſenter devant moi; & aujourd'hui avec des machines de guerre, & te faiſant un rempart du corps de tes ſoldats, tu viens remplir ton engagement: fameux vainqueur de femmes, tu te rends au combat un peu tard, & tu y viens bien accompagné. Tu vas voir, lui répondit Tancrede avec un ſouris de dédain, ſi c'eſt la crainte qui m'a empêché juſqu'ici de dégager ma parole; ſuis-moi, fier dompteur de géants, ce vainqueur de femmes te va faire connoître qu'il ne t'eſt venu chercher encore que trop tôt. A ces mots il ordonna à ceux qui entouroient Argant de ſe retirer; ce combat me regarde ſeul, leur dit-il, mon honneur m'y engage depuis long-temps, ceſſez d'attaquer un ennemi qui m'eſt réſervé. Si tu veux combattre ici, reprit Argant, m'y voilà prêt; ſi tu aimes mieux que

notre querelle se vuide dans un lieu écarté, je te suis. Ils marcherent aussi-tôt également animés de haine & de vengeance. Tancrede, jaloux des coups que son ennemi pourroit recevoir d'une autre main que la sienne, le couvrit de son bouclier, & le tira de la mêlée.

Ils sortirent à l'instant de la Ville, ils s'écarterent du camp, & se rendirent dans un petit vallon en un lieu qui paroissoit fait exprès pour un combat en champ clos: ce fut-là qu'ils s'arrêterent. Argant se tournant alors du côté de la Ville, jetta un profond soupir. Tancrede le remarqua; est-ce la mort qui te fait soupirer, lui dit-il? cette crainte désormais seroit mal placée. Je plains, répondit Argant, le sort d'une Ville célebre, que mon bras n'a pu garantir des fers; & ce qui m'arrache des soupirs, c'est que la mort que je te vais donner sera un foible soulagement à la douleur que j'ai de n'avoir pu défendre cet Empire. Pendant qu'il parloit, Tancrede s'appercevant que son ennemi n'avoit point de bouclier, jetta le sien loin de lui. Ces deux terribles adversaires, à qui l'expérience avoit appris combien ils étoient l'un & l'autre redoutables, gardant ensuite le silence, & se tenant également sur leurs gardes, commencerent entr'eux le plus furieux combat qui fût jamais. Argant, dont la taille excédoit de beaucoup celle de Tancrede, avoit quelque supériorité sur lui du côté de la force; mais celui-ci le surpassoit infiniment par son adresse & par sa légéreté. Il voltigeoit sans cesse autour de lui, & opposant avec promptitude son épée à la sienne, il paroit adroitement tous ses coups. Pour Argant, moins attentif à parer les coups de son ennemi qu'à lui en porter, il songeoit encore plus à attaquer qu'à se défendre. Ainsi l'on voit sur une mer calme deux vaisseaux d'inégale grandeur combattre néanmoins

néanmoins avec un avantage égal ; si par son choc le plus grand des deux s'efforce de briser l'autre, celui-ci par sa légéreté fait éviter une dangereuse rencontre, & voltigeant autour de son pesant adversaire, sans cesse il lui livre de nouvelles attaques.

Pendant que Tancrede, en parant les coups du Sarrazin, songe à bien prendre son temps pour le frapper, Argant lui porte la pointe de son épée au visage : Tancrede aussi-tôt leve la sienne pour détourner celle de son ennemi, mais dans le moment Argant baisse le bras, & d'un coup de taille fait à Tancrede une blessure considérable au défaut de la cuirasse. Grand maître d'escrime, lui dit Argant, fier du succès de sa feinte, te voilà vaincu par ton propre art. Tancrede, outré de honte & de colere, ne répondit rien, mais regardant désormais une victoire trop lente comme sa défaite, il porte à son tour la pointe de l'épée droit à la visiere d'Argant ; & pendant que le Circassien leve le bras pour parer le coup, Tancrede faisant un pas en avant, saisit de sa main gauche le bras droit d'Argant, & lui enfonce aussi-tôt dans le côté sa mortelle épée. Voilà, dit-il alors, la réponse que je fais à mon vainqueur. Argant en frémit de rage ; il fit d'abord quelques efforts pour dégager son bras que Tancrede tenoit ferme, puis laissant son épée pendante à la chaîne qui l'attachoit, il se jetta sur son ennemi, il le serra étroitement dans ses bras, & le contraignit ainsi à commencer avec lui un autre genre de combat. Tel fut jadis celui du grand Alcide avec le démesuré Fils de la Terre. Après plusieurs violentes secousses, ces deux vigoureux Athletes tomberent ensemble sur la poussiere. Mais soit qu'Argant l'eût fait à dessein, soit que le hazard y eût contribué, le bras droit de Tancrede se trouva engagé

ſous le corps de ſon adverſaire. Tancrede ſentit le déſavantage qu'il auroit à pourſuivre cette lutte : il ſecoua Argant avec tant de force, qu'il ſe débarraſſa des liens dont il le ſerroit, & il ſe releva. Comme un grand pin que la violence des vents a contraint de baiſſer la tête, ſe redreſſe auſſi-tôt, & n'en paroît que plus ferme ; ainſi ces deux Guerriers, après s'être relevés, n'en parurent que plus terribles. Ils recommencèrent entr'eux un combat cruel, & d'autant plus ſanglant, qu'ils y apporterent l'un & l'autre moins de précaution & moins d'art.

Tancrede étoit bleſſé en plus d'un endroit, mais Argant l'étoit encore davantage, & il perdoit par ſes bleſſures une ſi grande quantité de ſang, que ſes forces commencerent à l'abandonner. A la foibleſſe de ſes coups, Tancrede s'en apperçut. Ce généreux ennemi oubliant à l'inſtant toute ſa colere : brave Argant, lui dit-il, rendez-vous, cédez-moi l'avantage d'un combat où la fortune n'a pas daigné favoriſer votre grand courage. Je ne veux point la mort, je ne cherche point les dépouilles d'un ſi vaillant homme que vous. Lâche, répondit Argant, tu m'oſes conſeiller une baſſeſſe ; déja tu me parles en vainqueur : uſe à ton gré de ton avantage prétendu, ta folie ne demeurera pas impunie, tu vas voir ſi je ſuis vaincu. Tel qu'un flambeau qui s'éteint rend en mourant une lumiere plus vive, ainſi le vaillant Circaſſien rendit plus éclatants les derniers moments de ſa vie. Plus furieux & plus terrible qu'auparavant, il prit ſon épée à deux mains, & en déchargea ſur ſon ennemi un coup ſi peſant, que Tancrede y voulut en vain oppoſer la ſienne. Celle d'Argant l'atteignit ſur l'épaule, & tombant enſuite le long des côtes, lui fit d'un ſeul coup pluſieurs bleſſures. A ce coup épouvantable, ſi le cœur de

Digitized by Google

Tancrede ne fut point ému, la nature lui fit certainement un cœur inacceſſible à la crainte. Argant voulut auſſi-tôt redoubler un ſecond coup, mais Tancrede s'étant détourné l'évita, & la violence de ce coup, auquel rien ne s'oppoſoit, fut ſi grande, qu'elle entraîna le Circaſſien & l'étendit ſur la pouſſiere. Tu tombas ainſi, grand Argant, ſans que ton ennemi ſe pût attribuer la gloire de ta chûte.

Les bleſſures du Sarrazin s'étant ouvertes encore davantage par l'effort qu'il fit en tombant, ſes forces acheverent de s'écouler avec ſon ſang: tout ce qu'il put faire fut de ſe relever ſur un genou, en s'appuyant par terre de la main gauche, & de demeurer ainſi penché. En cet état Tancrede lui offrit une ſeconde fois la vie, & le preſſa généreuſement de l'accepter. Mais Argant, loin de répondre à la généroſité de ſon adverſaire, ne ſongeoit qu'à prendre ſon temps pour le frapper, & il le bleſſa au talon lorſqu'il ſe défioit le moins de ſes coups. Ah! traître, s'écria Tancrede en furie, ta déloyauté te rend indigne de la vie que je t'offrois, meurs. A ce mot il lui plonge pluſieurs fois ſon épée dans la viſiere. Une mortelle pâleur ſe répandit auſſi-tôt ſur le viſage d'Argant; mais il conſerva même en mourant cet air farouche, menaçant, terrible qu'il avoit eu toute ſa vie, & les derniers efforts qu'il fit pour diſputer la victoire, furent ſes derniers ſoupirs.

Tancrede rendit graces au Ciel de l'heureux ſuccès de ſon combat; il remit dans le fourreau ſon épée victorieuſe, & reprit le chemin de la Ville. Mais comme la défaite d'Argant avoit coûté bien du ſang à ſon vainqueur, la foibleſſe où étoit Tancrede ne lui permit pas d'aller bien loin. A quelques pas du champ de bataille il fut contraint de s'arrêter, il s'aſſit à terre, tous

les objets qui l'environnoient ſembloient tourner autour de lui ; il poſa ſur ſa tête une main tremblante qui n'eut pas même la force de le ſoutenir long-temps. Bientôt il perdit l'uſage de ſes ſens, s'évanouit, & demeura étendu dans un état à le faire mal aiſément diſtinguer de celui qu'il avoit vaincu.

Pendant que ces deux fameux Guerriers étoient occupés à vuider une querelle particuliere, les vainqueurs de Jéruſalem rempliſſoient la Ville de carnage & d'horreur. Qui pourroit aſſez vivement repréſenter un ſi lamentable ſpectacle ! Quelle plume, quelle expreſſion pourroit donner une juſte idée de cette Ville déſolée ! Les maiſons, les rues, les places publiques étoient inondées de ſang. Sous des monceaux de morts ſans ſépulture, les vivants étoient enſevelis. Les meres échevelées, preſſant leurs enfants dans leurs bras, tachoient de les dérober par la fuite à la fureur du ſoldat. Les jeunes filles indignement traînées par les cheveux, devenoient la proie d'un vainqueur irrité.

Le terrible Renaud, tout ſouillé du ſang que ſon bras avoit fait couler, marchoit du côté du temple, & chaſſoit devant lui une foule de Sarrazins conſternés. Par ſes regards, par ſa voix, par ſes coups, il rempliſſoit leurs cœurs d'effroi. Mais dédaignant d'employer contre une populace ſans armes le noble fer dont il étoit armé, ſes coups ne tomboient jamais que ſur ceux qu'il voyoit en état de ſe défendre. La foibleſſe des uns les ſauvoit, c'étoit le plus sûr rempart qu'on pût oppoſer à ſa valeur ; au lieu que la réſiſtance des autres leur étoit fatale : il n'y avoit ni caſque ni bouclier qui pût réſiſter au tranchant de ſa redoutable épée.

Dans ce temple fameux que le plus ſage des Rois éleva jadis à la gloire de l'Eternel, & qui

Digitized by Google

malgré les révolutions qu'il a soufferts, conserve encore aujourd'hui le nom de son Fondateur, une partie du peuple infidele, avec un nombre considérable de gens de guerre des plus courageux, s'étoient enfermés en intention de s'y défendre. Ce temple n'étoit plus comme autrefois enrichi d'or, de cedres & de marbres précieux: mais sa situation étoit la même, de hautes tours l'environnoient; & le fer, qui sur les portes avoit pris la place de l'or, les rendoit moins magnifiques, mais non pas moins fortes.

Renaud étant parvenu aux portes du temple, les trouva fermées. Son courage s'en irrita; les yeux enflammés de colere, deux fois de suite il fit le tour de ce vaste édifice, pour découvrir si de tous côtés il étoit également inaccessible. Tel on voit un loup affamé tourner pendant la nuit autour de la bergerie où il sent sa proie renfermée, & porter de tous côtés ses regards avides de sang. Dans l'attente du rude assaut dont Renaud les menaçoit, les Infideles, qui l'observoient d'en-haut, étoient saisis d'un mortel effroi. Par malheur pour eux il se trouva sur la place voisine du temple une poutre énorme qu'ils avoient destinée à un usage qu'on ignore; les antennes des plus grands vaisseaux ne la surpassoient point en grosseur. D'un bras à qui tout fardeau étoit léger, Renaud prit cette poutre, & se mit aussi-tôt à en frapper une de portes avec tant de violence, que l'effet d'une machine de guerre eût été moins prompt. Les pierres, le marbre, le fer, ne purent résister à de si effroyables coups; les serrures furent brisées, les gonds arrachés & la porte mise en pieces. Par la voie qui leur étoit ouverte, les vainqueurs en foule entrerent dans le temple; tout ce qui s'y trouva d'Infideles, sans exception, fut mis au tranchant de l'épée. Effet redoutable de la

divine juſtice, plus elle eſt lente à punir, plus la punition eſt terrible. Le Pere des miſéricordes rendit alors les Chrétiens impitoyables; le Dieu de la paix excita leur fureur, afin que les impies qui avoient profané ſon ſaint temple expiaſſent dans ce temple même leur impiété par leur ſang.

Soliman ayant pris le parti d'abandonner la défenſe du rempart, s'étoit rendu dans la forteresſe qu'on nomme la Tour de David; il y avoit fait entrer avec lui un grand nombre de Sarrazins, & il employoit tous ſes ſoins à s'y bien fortifier. Il vit bientôt paroître Aladin qui venoit auſſi ſe rendre au même lieu. Venez, grand Roi, lui dit le Sultan; entrez dans cette forteresſe où votre vie & votre empire vont trouver un sûr aſyle. Ah! lui répondit Aladin, Jéruſalem eſt en la puiſſance de nos ennemis; mon empire eſt détruit; j'ai régné, j'ai vécu, notre heure fatale eſt enfin arrivée. Quoi! reprit Soliman, vous oubliez ainſi votre rang & votre dignité! Que la fortune à ſon gré diſpoſe de nos Etats, nous devons vous & moi conſerver une fermeté à l'épreuve de tous ſes caprices. Entrez, Seigneur, repoſez-vous des fatigues que vous venez d'eſſuyer, & rappellez votre grand courage. Aladin entra. Le courageux Soliman prenant une peſante maſſe de fer, ſe tint à l'entrée de la tour, & par des coups terribles écarta tous les Chrétiens qui oſerent ſe préſenter.

Le Comte de Toulouſe, qui pourſuivoit Aladin, arriva peu de temps après lui: ſans s'effrayer de la maſſe meurtriere de Soliman, il attaqua lui-même ce fier Sarrazin, & lui porta le premier coup. Ce coup, quoique rude, fut ſans effet; mais celui que Soliman fit tomber ſur la tête de Renaud fut ſi peſant, que le Comte

ouvrant les bras & perdant l'usage de ses sens, fut renversé par terre aux pieds du Sultan. Le courage alors revint aux vaincus, & la crainte s'empara des vainqueurs. Ceux qui suivoient Raymond, ou abattus par le Prince Turc, ou intimidés par ses coups, cessèrent de le presser. Qu'on emporte dans la tour, disoit Soliman, qu'on fasse prisonnier le Capitaine Chrétien que je viens d'abattre. Les Sarrazins aussi-tôt se mirent en devoir de lui obéir; mais les Guerriers qui combattoient sous l'enseigne du Comte, avoient pour lui trop d'estime & trop d'affection, pour souffrir sans résistance qu'on leur enlevât leur vaillant Capitaine: ils le défendirent avec autant d'ardeur, que leurs ennemis en témoignoient pour l'avoir en leur puissance; & ce grand homme étoit bien digne des efforts qui se firent de part & d'autre, soit pour l'enlever, soit pour le défendre.

Cependant, malgré leurs généreux efforts, les Chrétiens n'auroient pu long-temps résister aux coups effroyables de Soliman, si le Ciel, en ce pressant besoin, ne leur eût envoyé du secours. Godefroy parut d'un côté, & l'invincible Renaud de l'autre, qui de deux endroits différents s'avançoient tous deux en même-temps. Comme lorsque l'air s'obscurcit, que les vents s'élevent, & que par le feu des éclairs le Ciel annonce une tempête prochaine, on voit le Pasteur attentif faire marcher devant lui ses troupeaux, & les conduire promptement à l'abri de l'orage; tout de même Soliman, voyant de deux côtés la tempête prête à fondre sur lui, ne s'opiniâtra plus au combat: il fit rentrer ses gens dans la forteresse, & lui-même y entra le dernier. Mais en se retirant il parut bien moins céder à la crainte, que suivre les regles de la prudence.

Digitized by Google

A peine étoit-il rentré, que Renaud arriva : ce Guerrier indomptable renverſa d'abord les retranchements que le Sarrazins avoient faits, & pénétra juſqu'à la porte. L'ardeur inſatiable qu'il a pour la gloire, & ſur-tout la parole qu'il a donnée de venger la mort du Prince de Danemark, ne lui permettent pas de s'arrêter. Il ſait que celui qui a ôté la vie à ce vaillant Prince eſt renfermé dans la tour ; il veut l'y forcer. Déja il ſe diſpoſoit à en eſcalader les murs ; le fier Soliman n'étoit déja plus en ſûreté contre le courroux d'un ennemi ſi redoutable, lorſque le Général des Chrétiens, voyant que la nuit approchoit, fit ceſſer le combat. Le Ciel, dit-il, mes amis, a dans cette heureuſe journée favoriſé nos armes, c'eſt aſſez ſuivre les mouvements d'une cruelle vengeance, & quelques-uns d'entre nous n'ont que trop fait paroître aujourd'hui un vil amour du pillage, peu convenable à des ſoldats de JESUS-CHRIST. Il eſt temps de donner nos ſoins à ceux qui, par leur mort ou par leurs bleſſures, nous ont acquis la poſſeſſion de cette Ville ſainte, dont nous ſommes à préſent les maîtres. Nous avons ſurmonté le plus grand obſtacle ; il n'eſt plus même pour nous de péril à eſſuyer : une tour eſt la ſeule retraite qui reſte à nos ennemis : demain nous les forcerons ſans peine dans ce foible aſyle. Qu'on ſe retire & que le ſon des trompettes annonce à toute l'armée l'ordre de ſon Général. Godefroy ayant parlé de la ſorte, ſe rendit au lieu où le Comte de Toulouſe, encore étendu, avoit à peine repris l'uſage de ſes ſens.

Loin de ſe laiſſer abattre aux mauvais ſuccès, le brave Sarrazin qui avoit renverſé Raymond, tache par des diſcours pleins de confiance d'encourager les Infideles enfermés avec lui dans la fortereſſe.

fortereſſe. Mes compagnons, leur diſoit-il, tandis qu'un rayon d'eſpérance luira dans nos cœurs, à la honte de la fortune ennemie, nous ſerons invincibles. Le déſavantage que nous venons d'éprouver n'eſt pas ſi grand qu'il le paroît. En vain les Chrétiens ſe flattent de s'être rendus maîtres de la Ville. Ce n'eſt point dans une populace déſarmée, c'eſt encore moins dans des murs & dans des pierres, que la Ville conſiſte; c'eſt en la perſonne du Roi, & en celle de ſes plus braves Sujets; & je vois, grace au Ciel, que le Roi & un grand nombre de ſes Sujets les plus courageux ſont avec moi dans cette retraite inacceſſible. Qu'importe après tout que nos ennemis ſe glorifient d'un avantage paſſager, ſi la fin de la guerre leur doit être funeſte. Elle le ſera ſans doute. L'armée d'Egypte arrive: contre le prodigieux nombre de vaillants Guerriers qui la compoſent, quelle pourra être la réſiſtance des Chrétiens, ſurpris dans le pillage, dans la débauche & dans la diſſolution, où des vainqueurs inſolents s'abandonnent? En attendant le ſecours qui nous vient, du lieu élevé où nous ſommes, nous commandons toute la Ville, & ſur-tout le chemin qui conduit au Sépulcre de celui que les Chrétiens adorent: loin de craindre leurs attaques, expoſés eux-mêmes aux traits de nos machines, ils n'oſeront ſortir des maiſons que nous leur avons abandonnées.

Cependant l'Ecuyer de Tancrede, qui s'en alloit à l'armée d'Egypte, après avoir marché toute la nuit, arriva le matin à Aſcalon. Sans s'arrêter il continua ſon chemin, & environ ſur le midi il commença à découvrir le camp des Infideles. Il vit bientôt un nombre infini de tentes, ſur leſquelles flottoient des banderoles de différentes couleurs: le ſon d'une multitude d'inſtruments de guerre barbare frappa ſes oreil-

les ; & au travers du henniſſement des chevaux, il démêla les cris d'une ſi prodigieuſe quantité d'éléphants & de chameaux, que ſurpris il dit en lui-même, il me ſemble que l'Afrique & l'Aſie entieres ſoient ici raſſemblées. Avant que d'entrer dans le camp, il en examina quelque temps l'immenſe étendue : puis ſans daigner prendre des chemins détournés, il y entra par la route la plus ſpacieuſe & la plus fréquentée. Il alla dans tous les quartiers, obſervant avec attention quelle étoit la force de l'armée, tant en cavalerie qu'en infanterie. Il apprit l'ordre de bataille : il s'inſtruiſit de la maniere de combattre de chaque troupe en particulier, & des noms de leurs Capitaines. Et dans les queſtions fréquentes qu'il fit, comme dans ſes réponſes, il uſa de tant d'adreſſe & conſerva une ſi grande préſence d'eſprit, qu'il ne ſe rendit ſuſpect à perſonne.

Non content de ce qu'il avoit appris, Vafrin voulut encore s'inſtruire plus particuliérement, & découvrir, s'il étoit poſſible, les deſſeins les plus cachés des Infideles. Dans cette intention il pénétra juſqu'à la tente de leur Général. Il remarqua que la toile en étoit un peu levée, de maniere qu'en approchant de cet endroit, il pouvoit aiſément voir ce qui ſe paſſoit dans la tente, & entendre ce qu'on y diſoit. Il s'en approcha auſſi-tôt avec un air d'aſſurance à faire juger qu'il étoit chargé de quelque ſoin. Il vit Emiren debout & appuyé ſur une javeline ; ſa tête étoit nue, mais le reſte de ſon corps étoit armé. A quelque diſtance de lui deux pages portoient ſon caſque & ſon bouclier. Il parloit à un homme d'une taille avantageuſe, & d'un regard farouche. Le nom de Godefroy que Vafrin crut alors entendre, lui fit prêter l'oreille avec encore plus d'attention. Vous êtes donc bien

sûr, disoit Emiren, de donner la mort à Godefroy, & les mesures que vous avez prises vous paroissent infaillibles ? Elles le sont, répondit le Sarrazin : & prévenant nos conjurés, je vous réponds, Seigneur, que ce sera moi qui aurai l'honneur d'ôter la vie au Général des Chrétiens. Pour prix de mon action je demande seulement que dans le Caire un trophée soit élevé à ma gloire, avec cette inscription : après avoir donné la mort au destructeur de l'Asie, Ormond a fait attacher ici ses armes. C'est trop peu pour une action si héroïque, reprit Emiren, vous devez tout attendre de la générosité du grand Roi que nous servons. Songez à préparer les armes feintes dont vous avez dessein de vous couvrir ; le jour de la bataille est très-proche. Ces armes sont prêtes, dit Ormond, j'en suis déja muni. Là-dessus ils se séparerent.

Vafrin demeura fort étonné de ce qu'il venoit d'entendre : il ne comprenoit point quelle étoit cette conjuration, ni ces armes feintes dont Ormond avoit parlé. Il passa la nuit suivante sans se coucher. A la pointe du jour l'armée ayant décampé, il la suivit dans sa marche, & s'arrêta au même lieu qu'elle. Il continua à aller en divers endroits du camp pour tacher de tirer quelque lumiere sur ce qu'il vouloit découvrir. Comme il passoit devant le pavillon d'Armide qui étoit ouvert, il vit cette Princesse assise entre un grand nombre de Dames & de Guerriers. Armide, la tête appuyée sur son bras & les yeux baissés à terre, paroissoit plongée dans un triste rêverie. Le fier Adraste assis auprès d'elle, la contemploit avec une attention qui ne lui permettoit pas d'en détourner un instant la vue. Tissapherne regardant tantôt Armide, tantôt Adraste, faisoit

alternativement paroître dans ſes yeux les mouvements d'amour & de jalouſie qui ſe paſſoient dans ſon cœur. Altamor un peu plus loin ne ſe livroit point ſi aveuglément à ſes deſirs, & conduiſoit ſes regards avec plus de circonſpection; quelquefois il les jettoit ſur le beau bras de la Princeſſe, quelquefois il les portoit ſur ſon viſage, & d'autres fois il les adreſſoit aux endroits où le voile d'Armide ne couvroit pas bien exactement ſon ſein.

La belle Armide levant enfin les yeux avec un air ſouriant: braves Guerriers, leur dit-elle, l'eſpoir dont vous me flattez bannit ma triſteſſe, votre valeur me répond que je ſerai bientôt vengée. Que la colere paroît douce, lorſque la vengeance eſt ſûre & prochaine! Oui, Madame, dit auſſi-tôt Adraſte, vous pouvez compter qu'inceſſamment vous verrez à vos pieds la tête du perfide Renaud, ou que je vous amenerai vivant ce barbare, afin que vous exerciez vous-même votre vengeance contre lui. Je vous l'ai promis, je vous tiendrai parole.

Tiſſapherne, rongé d'un cruel dépit, gardoit le ſilence. Armide ſe tourna de ſon côté, & lui dit avec beaucoup de grace: & vous, vaillant Tiſſapherne, que ferez-vous? Moi, Madame, répondit Tiſſapherne, je ferai tous mes efforts pour ſuivre de loin les traces de ce terrible Indien. Adraſte, piqué au vif de ces paroles, & du ton de ſon rival: vous ſuivrez ſans doute mes traces de fort loin, lui dit-il, il ne vous ſera pas aiſé de les ſuivre autrement. Homme féroce, reprit Tiſſapherne, ſi un ordre exprès du Roi ne retenoit mon bras, je te ferois bientôt voir lequel de nous deux doit dévancer l'autre. Je crains peu tes ridicules bravades: un ſort contraire, un amour malheureux, voilà tout ce que je crains. Adraſte déja ſe levoit pour défier

Digitized by Google

son rival ; mais Armide le prévenant : pourquoi, leur dit-elle, voulez-vous ainsi reprendre un don que vous m'avez souvent fait l'un & l'autre ? votre valeur m'appartient, vous me l'avez consacrée tous deux, elle ne doit être employée qu'à me venger. Vous êtes mes Chevaliers ; ce titre, loin de mettre en vous de la méfintelligence, ne devroit-il pas au contraire serrer les nœuds de votre union ? Ainsi, par un discours flatteur, Armide remit sous un même joug deux cœurs si mal d'accord entr'eux.

Vafrin voyant qu'il ne s'agissoit point en ce lieu là de ce qu'il avoit envie d'apprendre, s'en alla d'un autre côté pour s'en éclaircir. Il employa tous les artifices de son esprit. Il fit mille questions adroites & insinuantes ; il en fit même d'imprudentes, étant résolu de s'exposer à tout pour découvrir le secret de cette conjuration. Ce fut en vain : il ne put tirer de nul endroit aucun éclaircissement. Mais enfin la fortune seule lui découvrit ce que toute son adresse n'avoit pu faire. Comme il avoit remarqué qu'un grand nombre de personnes de différentes Nations s'étoient assemblées dans le pavillon d'Armide, il crut que le secret ne pouvoit être ignoré généralement de tous ceux qui composoient cette nombreuse compagnie, & il s'y rendit une seconde fois. D'abord il s'approcha d'une des Dames, & lui dit avec un air de familiarité à faire croire à tout le monde qu'il la connoissoit depuis long-temps : que ne suis-je aussi le Chevalier de quelqu'une de ces belles personnes qui sont ici, la tête de Renaud, ou celle de Godefroy ne me coûteroit rien à promettre. Si vous vouliez être ma maîtresse, je m'engagerois de bon cœur à vous apporter la tête de celui d'entre nos ennemis qu'il vous plairoit de me nommer.

L'Ecuyer de Tancrede avoit dessein d'en venir

insensiblement avec cette femme à des propos plus sérieux: mais comme il avoit débuté par des plaisanteries, il lui échappa au commencement de la conversation une maniere de rire & un geste qui lui étoient particuliers. Une femme de la compagnie crut reconnoître le geste & la voix de Vafrin. Elle s'approcha de lui, elle l'examina attentivement, & se confirma dans son opinion. Je ne veux point que vous ayiez d'autre maîtresse que moi, lui dit-elle aussi-tôt, comptez que votre amour ne sera pas mal placé; je vous prends pour mon Chevalier, & comme tel il faut que je vous entretienne en particulier. Là-dessus elle le tira à l'écart, & lui dit: je vous reconnois, Vafrin, ne me reconnoissez-vous pas? Vafrin se troubla. Il se remit néanmoins bientôt, & lui répondit: quoique vous soyiez faite de maniere à ne vous pas oublier aisément, je ne me souviens pourtant point, Madame, de vous avoir jamais vue. Je puis du moins vous assurer que vous ne m'appellez pas par mon nom: né dans les plaines brulantes de Bizerte, mon nom est Almansor. Laissons l'artifice, reprit-elle, je sais parfaitement qui vous êtes, & quel pays vous a donné la naissance. Ne me déguisez rien, je suis votre amie, il n'y a rien que je ne fasse pour vous en donner des preuves. Quoi! Vafrin, vous ne reconnoissez point la fille du Roi d'Antioche? Les traits d'Herminie sont déja effacés de votre souvenir? Vous avez oublié que, pendant deux mois prisonniere de Tancrede, ce fut vous que ce généreux Prince chargea du soin d'adoucir ma captivité; vos soins pour moi, vos attentions, vos respects ne sont pas si aisément sortis de ma mémoire, je m'en souviendrai toute ma vie.

L'Ecuyer de Tancrede regardant alors la Princesse plus attentivement, n'eut pas de peine à la reconnoître; mais il n'en fit point semblant.

Ne craignez rien, poursuivit-elle, loin d'avoir envie de vous nuire, j'ai moi-même une grace à vous demander; c'est que vous m'emmeniez avec vous lorsque vous retournerez à votre camp. Je jouis en ces lieux d'une triste liberté, qui me fait continuellement regretter le doux esclavage dont je suis sortie. Si vous êtes venu ici en intention d'y pénétrer quelque secret, la fortune favorable vous offre une occasion de vous en éclaircir. Je suis instruite du noir complot que les Sarrazins ont formé. Je découvrirai ce que difficilement vous pourriez apprendre d'une autre que moi.

Vafrin hésita quelque temps s'il se feroit connoître à Herminie. Les artifices d'Armide avoient fait tout récemment une forte impression sur son esprit, il ne savoit s'il devoit se fier à un sexe toujours foible, toujours léger. Enfin prenant son parti, si vous êtes disposée, lui dit-il, à venir au camp des Chrétiens, je vous y conduirai. Réservons à un autre temps la reconnoissance du secret que vous voulez m'apprendre. Ils convinrent ensemble qu'ils partiroient le soir même, avant que l'armée se fût mise en marche, & puis ils se séparerent. Vafrin sortit de la tente, Herminie rejoignit la compagnie. Elle plaisanta quelques moments sur le nouveau Chevalier qu'elle venoit de faire: ensuite elle sortit & alla joindre son conducteur. Ils monterent aussi-tôt à cheval & partirent.

Lorsqu'ils furent à quelque distance du camp: Princesse, dit Vafrin, vous pouvez me raconter à présent ce que vous avez appris du complot de nos ennemis. Vous saurez, dit Herminie, que huit Sarrazins, dont le plus fameux s'appelle Ormond, & qui sont tous huit du nombre de ceux qui composent la troupe immortelle, ont conjuré ensemble d'ôter la vie à votre Général:

c'eſt le jour de la bataille, & le moment de la mêlée qu'ils ont choiſi pour exécuter leur deſſein. Ils doivent être armés à la maniere des Chrétiens, avec une Croix ſur leurs armes : pour approcher plus facilement de Godefroy, ils ſe ſont fait faire des cottes d'armes toutes pareilles à celles de ſes Gardes, une certaine marque qu'ils auront ſur leurs caſques, doit pourtant les faire connoître à leurs gens. Dans le plus fort de la mêlée ils entoureront le Général ; ils lui porteront des coups d'autant plus dangereux, qu'il s'en défiera moins ; & pour rendre tous leurs coups mortels, ils ont eu ſoin de tremper leurs épées dans un ſubtil poiſon. Comme le long ſéjour que j'ai fait parmi les Chrétiens m'a fait connoître leur maniere de s'armer, & que j'ai ſouvent vu de quelle couleur étoit la cotte d'armes des Gardes de Godefroy, les Sarrazins m'ont contrainte à leur donner ſur cela toutes les inſtructions néceſſaires : ils m'ont ainſi fait entrer malgré moi dans un complot que je déteſte. J'abhorre la trahiſon : je ne puis plus ſouffrir le ſéjour du camp où je me vois expoſée à cette indigne violence. Voilà, Vafrin, la raiſon qui m'oblige à m'en éloigner, mais elle n'eſt pas la ſeule.

En achevant ces derniers mots, Herminie ne put s'empêcher de rougir, elle baiſſa les yeux, elle eût voulu retenir ces paroles qui lui étoient trop légérement échappées. L'adroit Ecuyer remarqua ſon trouble ; il voulut en connoître la cauſe. Quoi ! Princeſſe, lui dit-il, quelqu'autre raiſon vous porte à me ſuivre, & vous me la cachez ? ma fidélité peut-elle vous être ſuſpecte ? Herminie alors jettant un profond ſoupir, dit d'une voix baſſe & timide : impuiſſante pudeur, tu caches mal mon ſecret ; le feu que tu laiſſes voir ſur mon viſage, découvre trop bien le feu

de mon cœur. Pour ſuivre un fatal penchant tu n'as pu m'empêcher d'errer ſans ceſſe de lieu en lieu, & tu voudrois me contraindre à garder un éternel ſilence. Tes efforts ſont vains, laiſſe-moi, pudeur impuiſſante. Elle ajouta enſuite d'une voix plus diſtincte:

Dans cette nuit ſi funeſte à Antioche où je perdis mes Etats & ma liberté, l'eſclavage où je tombai, la perte que je fis d'un Royaume floriſſant, ne fut point le plus grand de mes maux. Hélas! dans cette même nuit, l'uſage de ma raiſon me fut ravi, je perdis l'empire de mon cœur. C'eſt-là la ſource de toutes mes infortunes. Il te ſouvient, Vafrin, que dans l'horreur des ténebres & du carnage, tremblante je me jettai aux pieds de ton maître, qui couvert du ſang de mes ſujets, venoit d'entrer dans le Palais de mon pere: généreux vainqueur, lui dis-je, je vous abandonne ma vie, mais épargnez l'honneur d'une fille infortunée qui embraſſe vos genoux. Tancrede me releva auſſi-tôt avec bonté, & me dit: ne craignez rien, Princeſſe, votre vie & votre honneur ſont également en ſûreté, j'en ſerai moi-même le protecteur. Il accompagna ces paroles d'un air ſi gracieux & ſi charmant, ce vainqueur terrible me parut alors ſi aimable, que je ſentis dans le moment ſe gliſſer dans mon ame les premieres étincelles d'une flamme douce, mais bien dangereuſe; & ces foibles étincelles y ont cauſé depuis un funeſte embraſement qui ne s'éteindra jamais.

Pendant le cours de ma captivité, Tancrede me vint voir tous les jours; il me conſoloit, il s'affligeoit avec moi de mes diſgraces, il en paroiſſoit plus touché que moi-même. Enfin, au bout de deux mois, il me dit: Princeſſe, vous êtes libre: reprenez avec la liberté que je vous rends, tous les tréſors qui furent à vous. Il me les rendit en effet; mais il garda le plus pré-

cieux de tous; il ne me rendit point mon cœur, dont il s'étoit emparé avec violence, & que je n'étois plus maîtreſſe de reprendre. L'amour ſe cache difficilement. Tu ſais, Vafrin, que l'ardeur vive & empreſſée avec laquelle je te parlois ſans ceſſe de ton maître, t'a ſouvent donné des ſoupçons de la vérité; tu m'as ſouvent dit: Princeſſe, vous aimez, vous languiſſez d'un mal que vous cachez au fond de votre cœur. Je n'en convenois point avec toi; mais apparemment mes regards, mes ſoupirs te découvroient malgré moi ce ſecret que ma langue s'obſtinoit à taire. Silence malheureux, pourquoi ne t'ai-je point rompu dans le ſeul temps où je pouvois eſpérer quelque ſoulagement à mes peines?

Il fallut partir. Je quittai Tancrede: je ſortis d'eſclavage, mais j'en ſortis avec le trait fatal dont j'étois atteinte. L'abſence n'a pu guérir ma bleſſure mortelle. Après avoir inutilement combattu ma foibleſſe, après avoir long-temps langui dans les ſoupirs, dans les larmes, ne pouvant enfin ſupporter l'excès de mes maux, je pris le parti d'en venir chercher le remede auprès de celui qui ſeul les cauſoit: je réſolus d'aller trouver Tancrede. En approchant de votre camp, une troupe d'hommes brutaux fondit ſur moi: ces barbares en vouloient à ma vie: par une fuite précipitée je pus à peine me dérober à leurs coups. L'effroi dont j'étois ſaiſie me retint pluſieurs jours cachée dans une retraite champêtre: hôteſſe des bois & des campagnes, j'ai vécu dans cette retraite parmi d'innocents bergers. Mais bientôt ennuyée d'une vie dont la douceur & la tranquillité ne paſſoient point juſqu'à mon ame, je voulus tenter une ſeconde fois de m'approcher de votre camp. La fortune opiniâtre à me pourſuivre, me fit encore éprouver la même diſgrace. Je tombai, ſans pouvoir l'éviter, entre

les mains d'un parti de l'armée d'Egypte. Ils me conduisirent à Gaza, & me présenterent à leur Général. Je me fis connoître à Emiren. Il plaignit mes infortunes, il me traita avec honneur, & me recommanda à Armide, en la compagnie de laquelle je suis demeurée jusqu'à ce jour. Voilà, Vafrin, quelles sont mes tristes aventures. C'est ainsi que tant de fois captive, & tant de fois affranchie de l'esclavage, je porte néanmoins toujours & chéris encore mes premiers fers. Quel comble de disgrace pour moi, si Tancrede, rebutant ces fers dont lui-même m'a chargée, me disoit avec dédain: Princesse vagabonde, va chercher un asyle ailleurs. Fasse le Ciel que ce vainqueur généreux me permette de rentrer encore dans l'aimable prison dont je ne suis sortie qu'à regret.

En s'entretenant de cette maniere, Herminie & Vafrin marcherent par des sentiers détournés pendant toute la nuit, & une grande partie du jour suivant. Un peu avant le coucher du Soleil ils arriverent en un endroit peu éloigné de la Ville. Ils virent en cet endroit la terre teinte de sang; & peu après ils trouverent un Guerrier étendu, dont le visage tourné vers le Ciel conservoit encore, après la mort, un air qui inspiroit la terreur. Les armes de ce Guerrier leur firent juger qu'il étoit Sarrazin. Herminie s'arrêta quelques moments à le considérer; mais Vafrin passa outre. A quelques pas de-là il apperçut un autre Guerrier pareillement étendu, qui lui parut être Chrétien. Cependant comme il n'en étoit pas bien sûr, il mit pied à terre, & lui découvrit le visage. Ah! Ciel, s'écria aussi-tôt Vafrin, c'est mon maître, c'est Tancrede. A ces mots Herminie accourt toute éperdue, elle se précipite de son cheval, & d'un torrent de larmes elle baigne le visage de son Amant. En quel état, dit-elle, je

vous revois, mon cher Tancrede? le sort impitoyable vous offre donc à mes yeux lorsque vous ne pouvez plus me voir, & je ne vous retrouve que pour vous perdre pour toujours? La mort cruelle a fait disparoître les graces de votre personne, elle a éteint ce feu charmant qui brilloit dans vos yeux; mais ses glaces n'ont point passé dans mon ame; tout froid que vous êtes, mon cœur brule encore pour vous. Ombre de mon Amant, je vais incessamment vous rejoindre: en quelque lieu que vous soyiez, je ne puis vivre séparée de vous. Mais avant de quitter la vie, permettez, chere ombre, que sur cette bouche qui a tant de fois daigné me consoler dans mes maux, je dérobe de tristes baisers. Souffrez que sur ces levres pâles je puisse pousser mon dernier soupir, afin que mon ame prenne, pour s'envoler, la même route que vous avez prise, & qu'elle se rejoigne à vous pour jamais.

Pendant qu'Herminie parloit ainsi, les larmes qui tomboient en abondance de ses yeux sur le visage de Tancrede, le firent un peu revenir à lui. Il fit un soupir. Herminie s'en apperçut: ouvrez les yeux, poursuivit-elle, mon cher Tancrede, voyez la triste Herminie mourante à côté de vous: ouvrez les yeux un instant, c'est la derniere grace, c'est l'unique faveur que je vous demande. Tancrede ouvrit les yeux, & les referma presqu'aussi-tôt. Ne perdons point le temps en inutiles regrets, dit Vafrin. Tancrede n'est point mort, songeons à le secourir. Ils le désarmerent promptement l'un & l'autre. Herminie visita ses blessures: l'expérience qu'elle avoit lui fit bientôt connoître qu'elles n'étoient point mortelles. Au défaut du dictame & des autres simples qui lui manquoient, elle employa certains secrets dont elle avoit éprouvé la puissance, & pour bander les plaies de son Amant, elle déchira son voile & coupa ses cheveux.

Digitized by Google

Tancrede, entiérement revenu de ſa foibleſſe, reconnut d'abord ſon Ecuyer: pour Herminie qui étoit déguiſée & vêtue ſimplement, il ne la reconnut point. Vafrin, dit-il, par quelle heureuſe aventure vous rencontrez-vous ici? & vous qui me ſecourez avec tant de bonté, apprenez-moi, je vous prie, à qui j'ai obligation du généreux office que vous me rendez. Vous le ſaurez, lui dit la Princeſſe en rougiſſant, & vous pourrez quelque jour m'en témoigner votre reconnoiſſance: quant à préſent tenez-vous tranquille, votre guériſon demande du repos & du ſilence. En achevant ces mots, elle poſa doucement ſur ſes genoux la tête de Tancrede. Vafrin cependant ſongeoit en lui-même de quelle maniere il pourroit tranſporter ſon maître avec plus de commodité. Comme il étoit occupé de cette penſée, il vit arriver en cet endroit pluſieurs Guerriers qui s'y rendoient à la file. Ils étoient tous de la troupe de Tancrede. Pour ſe conformer à l'ordre de leur Capitaine, ils n'avoient oſé le ſuivre au moment qu'il s'étoit écarté avec Argant; mais inquiets du ſuccès du combat, ils étoient partis quelque temps après pour le venir chercher.

Déja ils ſe diſpoſoient à le tranſporter dans leurs bras. Quoi! dit Tancrede, le brave Argant va demeurer ici en proie aux oiſeaux du Ciel! un ſi vaillant homme mérite un autre ſort. Tout l'avantage que j'ai remporté ſur lui conſiſte peut-être à le ſurvivre de quelques heures. Mon reſſentiment ne s'étend point au delà du trépas: je veux qu'on enleve le corps de mon ennemi, & qu'on lui donne une honorable ſépulture. Portez-moi dans Jéruſalem, pourſuivit-il; ſi je touche au moment fatal où le Ciel a marqué la fin de mes jours, j'aurai du moins l'avantage de finir ma vie dans cette Ville ſainte, dont la con-

Digitized by Google

quête a toujours été l'objet de mes vœux. Les gens de Tancrede firent ce qu'il souhaitoit. Ils enleverent le corps d'Argant, & porterent leur Capitaine dans la Ville. Vasrin eut un soin particulier de la Princesse d'Antioche, qui s'étoit confiée à lui ; il la fit loger en arrivant dans une maison écartée, où elle pouvoit demeurer inconnue, & aussi-tôt après il alla trouver Godefroy.

Le Général étoit alors assis auprès du lit de Raymond : un grand nombre des principaux Officiers de l'armée y étoient avec lui, & ils délibéroient ensemble sur ce qu'il y auroit à faire le lendemain. Dès que l'Ecuyer de Tancrede parut, on le laissa entrer & on l'écouta avec attention. Seigneur, dit-il à Godefroy, j'ai été au camp des Sarrazins, ainsi que vous me l'avez ordonné. Sans m'étendre sur le nombre de nos ennemis, il suffit de vous dire que leur armée, quand elle est en marche, couvre les montagnes & les plaines, & qu'elle desseche les rivieres des pays par où elle passe. Mais la plus grande partie de ces troupes sont sans discipline, mal armées, & encore plus mal aguerries. Dans ce nombre prodigieux d'hommes, il n'y a que les Persans & les Guerriers dont est composée la troupe immortelle, qui méritent le nom de soldats. Cette derniere sur-tout m'a paru la meilleure de l'armée ; les Sarrazins la nomment immortelle, parce qu'elle est toujours complette, & que le nombre des Guerriers qui y manque est aussi-tôt remplacé par un pareil nombre d'hommes choisis entre les plus vaillants. Emiren, qui commandoit cette troupe, a reçu de son Prince le commandement en chef de toute l'armée : le Soudan ne pouvoit faire choix d'un Capitaine qui joignît plus de valeur à plus de prudence. Ce Général a ordre de venir vous livrer bataille ; il marche dans cette intention, & je ne crois

pas que deux jours se passent avant que vous soyiez attaqué. L'intrépide Renaud aura besoin de tout son courage pour surmonter les efforts de ceux qui ont résolu de lui ôter la vie. Epris des charmes d'Armide, tout ce qu'il y a de plus braves Guerriers parmi les Sarrazins se seront engagés dans la querelle de cette vindicative Princesse. Les plus considérables d'entr'eux sont l'illustre Altamor, Roi de Samarcand, qui commande les troupes de Perse: le féroce Adraste, Roi des Indes, dont la taille est si démesurée, qu'un éléphant seul lui peut servir de monture, & Tissapherne, qui est sans contredit le plus fameux des Guerriers de la troupe immortelle. Ces trois hommes redoutables & un grand nombre d'autres ont juré de donner la mort à Renaud, & l'implacable Armide a promis qu'elle rendroit possesseur de ses Etats & de sa personne celui d'entr'eux qui lui apporteroit la tête de son ennemi.

Renaud, qui étoit présent au récit de Vafrin, loin de s'étonner du péril qui le menaçoit, fit au contraire voir alors dans ses yeux l'ardeur impatiente qu'il avoit de se trouver au milieu de ce grand nombre d'ennemis conjurés contre lui. Ce qui me reste à dire, Seigneur, est encore plus important, continua Vafrin. La vie de Renaud n'est pas la seule qui soit menacée, la vôtre l'est aussi, & l'est encore plus dangereusement. La trahison en veut à vos jours, c'est avec des armes perfides qu'on doit les attaquer. Il conta ensuite à Godefroy tout ce qu'il avoit appris du complot des Sarrazins.

Après qu'on lui eut fait plusieurs questions, & qu'il eut satisfait à toutes, Godefroy s'adressant à Raymond: Comte, lui dit-il, quel est votre avis? Je crois, dit Raymond, qu'il ne faut plus penser à attaquer demain matin la forteresse,

Digitized by Google

ainſi que nous l'avions réſolu, il ſuffira de l'inveſtir avec une partie de nos troupes, tandis qu'avec le reſte nous nous diſpoſerons à recevoir l'ennemi qui vient à nous. Vous déciderez, Seigneur, lequel eſt le plus expédient ou de l'attendre ici, ou d'aller à ſa rencontre. Comme de votre vie dépend le ſalut de l'armée, on ne ſauroit apporter trop de précautions pour la mettre en ſûreté: il ſeroit à propos de faire changer les cottes d'armes de vos Gardes, afin que les traîtres qui en veulent à vos jours ſoient facilement reconnus, & qu'ils tombent ainſi dans le piege qu'eux-mêmes ont tendu.

Vous témoignez, généreux Comte, reprit Godefroy, votre prudence dans les conſeils, & me donnez en même-temps des marques de l'amitié que vous avez pour moi. Ce que vous propoſez ſera fait: à l'égard de ce que vous laiſſez en ſuſpens, il me paroit peu convenable qu'une armée victorieuſe attende ſes ennemis dans des retranchements. Nous marcherons au-devant d'eux; nous leur livrerons bataille en pleine campagne; ils ne ſoutiendront pas nos efforts; la gloire dont nous ſommes couverts, la terreur que leur inſpirera la vue de nos armes, ſuffiront ſeules pour les défaire: après notre victoire, la forteresſe, hors d'eſpérance de ſecours, tombera d'elle-même. Telle fut la réſolution de Godefroy; & comme la nuit avoit déja déployé ſes voiles ſombres, chacun ſe retira pour ſe livrer aux douceurs d'un ſommeil paiſible.

CHANT XX.

CHANT XX.

IL y avoit déja quelques heures que l'aſtre du jour étoit venu arracher les mortels d'entre les bras du ſommeil, lorſque les Sarrazins du haut de la fortereſſe où ils s'étoient enfermés découvrirent un épais nuage de pouſſiere qui couvroit toute la campagne. Ils coururent auſſitôt à leurs armes, & menaçant les Chrétiens, ils pouſſerent juſqu'au Ciel des cris éclatants. Tels ſont dans les champs de Thrace les cris perçants des grues, lorſque l'approche des frimats les contraint de s'aſſembler en troupes pour aller chercher ailleurs un air plus tempéré.

Les Chrétiens comprirent aiſément quelle étoit la cauſe de ces cris & de ces menaces de leurs ennemis. Ils jetterent les yeux vers la plaine, & la virent couverte d'une armée innombrable qui s'avançoit. Cette vue enflamme leur courage : tout ce qu'il y a de jeunes Guerriers parmi eux entourent Godefroy, & lui demandent avec de fortes inſtances le ſignal du combat. Il n'eſt pas encore temps, dit Godefroy à cette bouillante jeuneſſe, les travaux que vous eſſuyâtes hier méritent bien qu'on vous donne un jour de repos : demain matin nous marcherons à l'ennemi. Ainſi le ſage Général ſut donner un frein à leur ardeur, pour la rendre encore plus grande ; peut-être auſſi voulut-il par ce retardement laiſſer croire aux Sarrazins qu'il redoutoit leur puiſſance.

Jamais le Soleil ne ſortit ſi brillant du ſein des ondes, l'air jamais n'avoit été ſi pur qu'il parut l'être le jour ſuivant. Il ſembloit que le

Ciel craignît que quelque nuage ne lui dérobât la vue de l'action mémorable qui devoit se passer dans ce grand jour. Au lever de l'aurore le Général des Chrétiens rangea son armée en bataille. Il laissa devant la forteresse le Comte de Toulouse, avec quelques troupes, & un grand nombre de fideles du pays, qui après la prise de la Ville s'étoient joints à leurs freres. Il marcha ensuite à la tête de l'armée, avec une contenance plus noble encore & plus majestueuse qu'à l'ordinaire. On voyoit dans ses yeux briller le feu de sa premiere jeunesse. Son air assuré faisoit passer la même confiance dans le cœur de tous ses soldats. Le Ciel qui le favorisoit, le fit paroître ce jour-là au-dessus d'un simple mortel. Les Chrétiens ne marcherent pas long-temps sans se trouver en présence de leurs ennemis. Godefroy en arrivant fit occuper une colline qui étoit à sa gauche, & qui s'étendoit un peu derriere lui. Il plaça sa cavalerie sur les aîles, & mit son infanterie dans le centre. Le Duc de Normandie, & Robert, Comte de Flandres, eurent le commandement de l'aîle gauche qui étoit appuyée contre la colline. Baudouin, frere de Godefroy, eut l'infanterie sous ses ordres. Le Général prit le commandement de l'aîle droite, qui devoit s'étendre dans la plaine, & où il prévoyoit que seroit le plus grand effort de l'ennemi. Il composa cette aîle des troupes qu'il avoit amenées de Lorraine; & de quelques autres Escadrons des meilleurs de l'armée, & parmi ces Cavaliers il entremêla des archers fantassins, accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Il fortifia ensuite la troupe des volontaires d'un nombre de Guerriers dont la valeur étoit éprouvée, nomma Renaud pour Chef de cette troupe invincible, & lui dit: Tenez-vous derriere moi, à quelque distance de l'aîle

droite ; lorſque le combat ſera engagé, vous marcherez avec votre troupe, & irez attaquer l'ennemi en flanc. C'eſt de cette attaque imprévue que va dépendre le ſuccès de la bataille ; c'eſt ſur votre valeur que je fonde l'eſpérance de la victoire.

Après que Godefroy eut ainſi donné ſes ordres, il alla de rang en rang, exhortant les ſoldats à bien remplir leur devoir, promettant des honneurs & des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueroient dans cette journée. Ses diſcours & encore plus ſon air intrépide, donnoient du courage aux moins hardis, & inſpiroient une nouvelle ardeur aux plus courageux. Il s'arrêta ſur une petite éminence, vis-à-vis de l'endroit où étoient rangées les meilleures troupes ; & delà il fit entendre ſa voix, dont le ſon parut deſcendre de ce lieu élevé avec la même force qu'un torrent qui tombe des montagnes.

Braves vainqueurs de l'Aſie, dit-il, fléau des ennemis du Tout-Puiſſant, voici enfin le jour que vous avez tant ſouhaité, voici le moment qui doit couronner vos travaux. La victoire que vous allez remporter, va mettre le comble à vos exploits. Le Ciel a raſſemblé ici tout ce qui vous reſte d'ennemis à combattre, afin de réunir en un ſeul tous les triomphes qu'il vous réſervoit. Que ce nombre prodigieux d'ennemis ne vous épouvante point ; ſans courage, ſans diſcipline, la plus grande partie des troupes que vous voyez n'ont pris les armes que pour obéir aux ordres de leur Souverain ; c'eſt par force que ces hommes timides ont été arrachés aux vils emplois où ils s'adonnent. Dans cette armée innombrable on ne peut compter qu'un très-petit nombre de ſoldats. Je vois déja le déſordre qui regne parmi eux : je vois leurs étendards chancelants. Au ſon confus de leurs voix,

je juge de la terreur dont ils ſont déja ſaiſis : dans l'incertitude de leurs mouvements je vois leur défaite aſſurée.

Quelques victoires remportées ſur le Maure & ſur l'Arabe, ont donné de la réputation au Chef de cette armée : mais quand même il auroit encore plus de valeur & plus d'expérience, que pourroit ſa valeur, à quoi lui ſerviroit ſon expérience, pour conduire cette multitude d'hommes barbares & mal aguerris, dont il ne connoît preſque pas un ſeul, & à qui il eſt également inconnu. Il y en a bien peu parmi eux à qui il puiſſe dire comme moi, j'ai eu part à vos exploits, vous avez partagé ma gloire; au lieu que, Général d'un nombre de fameux Guerriers, dont j'ai long-temps été le compagnon, je vous connois tous, mes amis, comme vous me connoiſſez. Quel eſt celui d'entre vous dont j'ignore le mérite, le pays, la naiſſance ? Accoutumé à combattre & à vaincre avec vous, une longue expérience m'a appris à juger, même dans les airs, de quelles mains partent les traits que vous lancez. Combattez aujourd'hui comme vous avez toujours fait : donnez des marques de cette valeur dont j'ai été ſi ſouvent témoin. Reſſouvenez-vous de votre gloire paſſée : conſervez à votre Général celle que vous lui avez acquiſe; & ſur-tout ayez devant les yeux la gloire du Dieu que vous ſervez. Allons, mes amis, c'eſt vous retenir trop long-temps; marchons, déja la victoire eſt peinte dans vos yeux.

Une lumiere extraordinaire, ſemblable à celle d'un éclair, parut alors environner Godefroy : pluſieurs la regarderent comme un préſage de l'éclat du diadême qui devoit bientôt ceindre ſa tête. Peut-être que les rayons du Soleil, qui donnoient ſur ſon caſque, furent cauſe de cette lumiere; peut-être auſſi que le Ciel voulut en

cette occaſion donner une marque ſenſible de la protection qu'il accordoit à ce Héros.

Le Général des Sarrazins n'oublioit rien de ſon côté pour bien ſe diſpoſer à la bataille. Dès qu'il vit les Chrétiens s'avancer, il fit auſſi marcher ſes troupes. Il les arrangea de la même maniere que Godefroy avoit arrangé les ſiennes, plaçant l'infanterie dans le centre & la cavalerie ſur les aîles. Il prit le commandement de l'aîle droite, donna à Altamor celui de l'aîle gauche, & à Muleaſſen celui de l'infanterie, au milieu de laquelle on voyoit Armide & ſa troupe. Emiren avoit avec lui à la droite Adraſte, Roi des Indiens, Tiſſapherne & toute la troupe immortelle. Les Perſans, les Arabes, les Rois d'Afrique, & les deux Rois d'Ethiopie, étoient avec Altamor à l'aîle gauche qui devoit occuper un grand terrein dans la plaine; c'eſt de ce côté-là que les Sarrazins faiſoient avancer tout ce qu'ils avoient de machines de guerre.

Leur Général alloit auſſi de rang en rang, parlant à ſes ſoldats, ou par lui-même, ou par des interprêtes. Pour les encourager il employoit tantôt les louanges & les promeſſes, tantôt les reproches & les menaces; à ceux qui témoignoient de la peur, il diſoit: quelle crainte vous ſaiſit? raſſurez-vous, vous êtes cent contre un; votre ombre ſeule mettra vos ennemis en fuite. Aux autres il dépeignoit vivement la patrie affligée, la religion menacée qui imploroit leur ſecours. Vos temples, leur diſoit-il, vont être détruits; les ſépulcres de vos ancêtres violés, vos femmes & vos filles déshonorées, vos peres & vos enfants maſſacrés, ſi vous ne prenez leur défenſe. Aux plus courageux, il diſoit: c'eſt vous que l'Aſie opprimée regarde comme ſes libérateurs, c'eſt entre vos mains qu'elle remet ſa

vengeance : affranchiſſez-la du joug qu'un petit nombre de brigands lui impoſent : vengez-la de tous les maux qu'ils lui ont fait ſouffrir.

Mais déja les deux armées ſont à la portée du trait, les arcs ſont déja tendus, les frondes en mouvement, les lances en arrêt : les chevaux blanchiſſant le mords d'écume, ſecondent par leurs henniſſemens la fureur qui anime leurs maîtres ; de toutes parts on ſe diſpoſe à charger. Cette multitude de lances & de piques, qui rendoient les deux armées ſemblables à deux forêts errantes ; ce nombre prodigieux d'étendards de différentes couleurs, & de panaches flottants ſur les caſques au gré du vent ; le ſon éclatant des inſtruments de guerre ; l'or & l'acier poli dont on voyoit tant de Guerriers couverts, offroit alors aux yeux un ſpectacle magnifique ; mais un ſpectacle mêlé d'horreur & d'agrément.

L'armée Chrétienne cependant, quoique bien moins nombreuſe, inſpiroit encore plus de terreur que celle de leurs ennemis. Les Chrétiens s'inclinant profondément, implorerent de nouveau le ſecours du Dieu pour qui ils alloient combattre. Leurs trompettes enſuite ſonnerent le ſignal du combat. Celles des Sarrazins répondirent à ce ſignal ; & auſſi-tôt l'eſpace qui les ſéparoit les uns des autres diſparut : les bataillons ſe joignirent ; les eſcadrons ſe mêlerent ; les deux armées ſe confondirent. Mais quel fut celui d'entre les Chrétiens qui ſignala le premier ſa valeur par des coups dignes d'une mémoire immortelle ! Ce fut vous, valeureuſe Gildippe : le Ciel accorda cette gloire à votre ſexe. D'un coup de lance vous perçâtes d'outre en outre Hircan, qui régnoit dans Ormus : avant que de tomber, ce malheureux Prince entendit les louanges que ſes ennemis don-

noient au coup fatal qui lui arrachoit la vie.

La vaillante Gildippe, après avoir rompu sa lance, mit l'épée à la main, & s'enfonça dans les escadrons Persans. Elle coupa à Zophire le corps en deux par le défaut de la cuirasse. Elle perça le gozier à Alarcon, & l'estomac à Argée; le fier Artaxerxe fut renversé tout étourdi d'un pesant coup qu'elle fit tomber sur sa tête. D'un revers elle coupa à Ismaël la main dont il tenoit les rênes de son cheval: cet animal fougueux se sentant libre emporta son maître, & mit le désordre dans tous les rangs. Un grand nombre d'autres dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tomberent aussi sous les coups de Gildippe. Cependant les Sarrazins, au milieu desquels elle s'étoit audacieusement jettée, l'entourerent de tous côtés, & l'attaquerent tous ensemble. Déja ils se disputoient les dépouilles de cette vaillante Guerriere, lorsque le fidele Odoard, qui ne la perdoit point de vue, vola à son secours. On vit alors ces deux illustres époux donner à l'envi des marques d'une héroïque valeur, en faisant éclater leur amour. Plus attentifs à se défendre l'un l'autre, qu'à conserver leur propre vie, Odoard se mettoit au-devant de tous les coups qui menaçoient Gildippe, & celle-ci recevoit sur son bouclier tous ceux qu'on portoit à son cher époux. Dans ce combat d'une mutuelle & généreuse tendresse, le Roi de Boëcan & Alvante, qui serroient Gildippe de trop près, périrent de la main d'Odoard, & Arimond, qui venoit de frapper Odoard, eut la tête fendue jusqu'aux yeux par Gildippe.

Du côté des Sarrazins, le brave Roi de Samarcand signaloit encore plus sa valeur, au désavantage des Chrétiens. Par-tout où Altamor portoit ses pas, il renversoit hommes & che-

vaux ; rien ne réſiſtoit à ſes efforts ; par-tout il portoit le trépas. Heureux ceux qui mourant promptement de leurs bleſſures, ne languiſſoient pas long-temps ſous le poids de leurs chevaux abattus avec eux. Il diviſa à Brunel la tête en deux parts, qui tomberent à droite & à gauche ſur les larges épaules de ce robuſte Guerrier. Il enfonça ſon épée meurtriere dans la bouche d'Hardouin, qui par ce coup étrange, devenu lui-même un objet lamentable, ſe vit contraint de faire ſemblant de rire en rendant l'eſprit. Géronte, Gaſton, Gui, Roſemond, une infinité d'autres tomberent ſous ſes coups de différentes manieres. Altamor jettoit par-tout l'épouvante : perſonne n'oſoit ſe préſenter devant lui ; peu même avoient l'aſſurance de l'attaquer de loin. La ſeule Gildippe oſa défier ce formidable Sarrazin.

Jamais, la hache à la main, la Guerriere du Thermodon n'affronta ſon ennemi avec tant d'intrépidité qu'en fit paroître la courageuſe Gildippe en attaquant Altamor. Elle le frappa la premiere, & mit en pieces la couronne d'or & de pierreries qui brilloit ſur ſon caſque. Le Roi de Samarcand fut contraint de baiſſer la tête : il comprit que ce peſant coup venoit de la main d'un adverſaire redoutable. La honte qu'il en recevoit fut ſuivie de près par la vengeance qu'il en tira. Il ſe redreſſa auſſi-tôt, & par un coup encore plus furieux il ôta entiérement à Gildippe l'uſage de ſes ſens. La Guerriere alloit tomber entre les pieds des chevaux : mais ſon fidele époux arrivant en ce moment, la ſoutint. Semblable au lion magnanime qui dédaigne un ennemi terraſſé, le généreux Altamor, content d'avoir mis ſon adverſaire hors de combat, laiſſa Gildippe défaillante entre les bras d'Odoard, & porta ſes coups d'un autre côté.

Ormond

Ormond & les ſept autres Sarrazins compagnons de ſa perfidie, s'étoient cependant mis en devoir d'exécuter leur noir deſſein. Comme aux approches de la nuit on voit quelquefois un loup avide s'approcher de la bergerie, & tacher d'y pénétrer ſous la reſſemblance d'un chien, tout de même ces perfides, ſous l'apparence d'amis, s'étoient mêlés parmi les Chrétiens, & avoient déja pénétré juſqu'à l'endroit où combattoit Godefroy. Aux cottes d'armes dont ils étoient couverts, le Général inſtruit de leur complot, les reconnut aiſément. Voilà, s'écria-t-il, les traîtres qui en veulent à mes jours, les voilà; & à l'inſtant il fondit ſur Ormond qui étoit le plus près de lui. Ormond tout interdit d'un ſuccès ſi contraire à ſon attente, demeura immobile, à peu près comme ces infortunés que l'antiquité repréſente transformés en rochers à l'aſpect de l'affreuſe Gorgone. Il reçut le coup mortel ſans faire le moindre mouvement, ni pour ſe ſauver, ni pour ſe défendre. Lui & ſes compagnons, en butte à tous les traits des Gardes de Godefroy, furent en un moment mis en pieces.

Couvert du ſang de ces perfides, Godefroy marcha droit à Altamor, devant qui les Chrétiens étoient comme la pouſſiere que chaſſe un vent impétueux. Il arrêta ceux qui fuyoient, & attaqua celui qui ſeul leur inſpiroit tant de terreur. Il y eut alors entre Altamor & lui un combat comparable à ceux que le Xante vit autrefois ſur ſes rives, & dont le mont Ida fut témoin.

Au centre de l'armée, où Baudouin étoit oppoſé à Muleaſſen, & à l'aîle gauche, où le Duc de Normandie & le Comte de Flandres avoient en tête l'aîle droite des Sarrazins, le combat n'étoit pas moins opiniâtre ni moins ſanglant. Emiren & le Duc de Normandie combattoient

l'un contre l'autre avec un avantage presqu'égal. L'Indien Adraste qui s'étoit attaché au Comte de Flandres, lui avoit ouvert son casque & faussé toutes ses armes. Pour Tissapherne, comme il ne se présentoit point à lui d'adversaire qui pût l'arrêter, il se portoit indifféremment dans le plus épais des Chrétiens, dont il faisoit tomber un grand nombre sous ses coups.

Ainsi la victoire se disputoit de toutes parts, sans qu'on pût remarquer encore de quel côté elle devoit se déclarer. Le champ de bataille étoit par-tout jonché de lances & d'épées rompues, de boucliers & d'armes fracassées. Des milliers de morts couvroient la terre, dont les uns avoient le visage tourné vers le Ciel, les autres mordoient la poussiere; & dans le corps de plusieurs on voyoit encore le fer qui leur avoit ôté la vie. Le cheval percé de coups mouroit près de son maître. Amis, ennemis étoient étendus pêle-mêle, le vainqueur expirant sur le vaincu, & le vivant enseveli sous le mort. Les gémissements des blessés, les plaintes des mourants, les frémissements de fureur de tant de Guerriers acharnés au combat, produisoient dans les airs un son confus qui tenoit un affreux milieu entre le silence & les paroles distinctes. L'or & l'acier poli avoient perdu tout leur éclat. Les panaches des casques brisés & couverts de poussiere, les cottes d'armes déchirées & souillées de sang, n'offroient plus à la vue qu'un spectacle horrible. Ce fut alors que Renaud, à la tête de sa troupe indomptable, s'ébranla pour marcher à l'ennemi.

Les Arabes, les Ethiopiens & les Maures qui étoient à l'aîle gauche des Sarrazins, avoient par leur nombre prodigieux presque enveloppé l'aîle droite des Chrétiens, qu'ils attaquoient

de loin à coups de fleches & de frondes. Un tremblement de terre cauſe moins d'effroi, le tonnerre eſt moins terrible, que Renaud ne le parut à ces barbares qu'il vint charger en flanc. Le plus brave d'entr'eux étoit Aſſimir, un des deux Rois d'Ethiopie ; il fut le premier qui éprouva la force incomparable du bras de Renaud ; ce Héros en arrivant lui abattit la tête.

Animé par ce début, il ſe jetta auſſi-tôt au milieu des Infideles, & y fit des actions qui ſurpaſſent toute croyance. Semblable au ſerpent, qui, par la vîteſſe dont il darde ſa langue, paroît en avoir trois, ſon épée étoit dans un mouvement ſi rapide, qu'on eût dit qu'il en avoit pluſieurs : & le nombre des coups qu'il donnoit, n'égaloit pas encore le nombre des ennemis à qui il ôtoit la vie. L'autre Roi d'Ethiopie périt auſſi de ſa main, & il confondit avec le ſang des deux Rois Ethiopiens, celui des deux Rois Maures. Excités par ſon exemple, ſes braves compagnons ſecondoient parfaitement ſa valeur. Ils firent un horrible maſſacre des Sarrazins : c'étoit moins un combat, qu'un carnage. Au fer qui les moiſſonnoit, ces barbares conſternés n'oppoſoient que des cris & des hurlements. Ils chercherent bientôt leur ſalut dans une honteuſe fuite. Renaud les pourſuivit quelque temps ; non qu'il fût altéré du ſang de ceux qui fuyoient devant lui, mais pour rendre leur déroute complette, & les mettre hors d'état de ſe rallier. Comme l'impétueux Aquilon n'exerce ſa fureur que contre les obſtacles qu'il rencontre en ſon chemin, & qu'il ſouffle plus doucement dans les plaines, où rien ne s'oppoſe à ſon paſſage, tout de même la valeur de Renaud n'étoit à craindre que pour ceux qui lui diſputoient la victoire ; la fuite de ſes ennemis déſarmoit ſon bras.

Après que les Chrétiens eurent rompu l'aîle gauche des Sarrazins, ils tomberent sur leur infanterie, qui étoit au centre de l'armée, & la défirent avec encore plus de facilité. Ces bataillons privés du secours de leur cavalerie qui les soutenoit, furent enfoncés de tous côtés par la cavalerie Chrétienne, qui les mit en pieces & les foula aux pieds des chevaux. La grêle & la tempête font moins de ravage dans une épaisse moisson.

Renaud parvint bientôt à l'endroit où Armide, entourée d'un grand nombre d'adorateurs, étoit sur son char les armes à la main. A ses coups terribles elle reconnoît d'abord ce Guerrier dont l'image est gravée dans son cœur. Elle jette sur lui un regard où le dépit & l'amour sont confondus. La froide pâleur & le plus vif incarnat se succedent tour-à-tour sur son visage. Renaud vouloit passer outre : mais les Amants d'Armide s'opposerent à son passage, ils tournerent tous ensemble leurs armes contre lui. Armide même prit une fleche qu'elle mit sur son arc. Le dépit cruel excite son bras à la vengeance ; le tendre amour le retient. On vit alors les sentiments violents qui déchiroient son ame. Trois fois elle essaya de tendre son arc, & trois fois ses mains tremblantes se refuserent à ses desirs. Enfin le dépit l'emporte ; le trait part, mais le repentir vole aussi-tôt après lui. Armide voudroit déja que cette fleche fatale revînt au lieu d'où elle étoit partie : ses yeux inquiets suivent le trait dans les airs. Renaud en fut atteint sur sa cuirasse ; mais l'acier en étoit trop dur pour pouvoir être pénétré par une main aussi délicate que celle d'Armide. Le Guerrier ne daigna seulement pas regarder d'où étoit parti ce foible coup.

Armide croit être mépriſée : son dépit redou-

Digitized by Google

ble : elle tire à Renaud plusieurs autres fleches qui n'ont pas plus de succès que la premiere. Quoi ! dit-elle en elle-même, les armes de ce cruel sont donc aussi impénétrables que son cœur ? Hélas, les traits qui partent de ma main ne sont pas plus à craindre pour lui que ceux qui partent de mes yeux. Armée ou désarmée, soit comme Amante, soit comme ennemie, c'est en vain que je l'attaque, il est également mon vainqueur. Infortunée Armide, quel sera désormais ton recours ? Les armes de Minerve te défendront-elles mieux que celles de Diane ? Ma lance sera-t-elle dans mes mains plus redoutable que mon bras ? Non, rien ne peut me garantir de tomber en la puissance de ce funeste ennemi. Je vois que rien ne lui résiste, tous les Guerriers qui ont pris ma défense déja sont en fuite, ou expirent sous ses coups. Ainsi la tremblante Princesse de Damas se croit déja au pouvoir d'un vainqueur irrité : son effroi est pareil à celui du cigne timide, lorsqu'il découvre dans les airs un aigle prêt à fondre sur lui.

Dès qu'Altamor eut reconnu le péril où étoit Armide, il abandonna aussi-tôt ses troupes pour voler au secours de sa Princesse. Les Persans que la valeur de leur Roi avoit seule jusqu'alors soutenus dans le combat ne tinrent pas long-temps, lorsqu'il les eut abandonnés. Altamor vit leur défaite, il en gémit ; mais plus fidele à son amour qu'à sa gloire & à son devoir, il eût laissé périr le monde entier pour sauver sa maîtresse. Il écarta les Chrétiens entre les mains desquels Armide étoit prête à tomber, & voulut ensuite, mais trop tard, aller secourir ses gens. Godefroy, à qui Renaud venoit de se joindre, en avoit déja taillé la plus gran-

de partie, & contraint le reſte à prendre la fuite.

Tel étoit pour les Sarrazins le ſuccès de la bataille à leur aîle gauche, & au centre de l'armée. Mais à l'aîle droite la fortune leur avoit été moins contraire. Le Duc de Normandie, bleſſé par Emiren à la tête & à la poitrine, s'étoit retiré du combat; & le Comte de Flandres, ſuccombant ſous les coups d'Adraſte, avoit été contraint de ſe rendre priſonnier. Godefroy, ſans perdre de temps, rallia ſes troupes, & marcha de ce côté-là. On vit alors entre les deux aîles victorieuſes, & également animées par leur avantage, recommencer un combat opiniâtre, où Mars & la fortune parurent quelque temps en balance.

Ce fut en ce moment que le fier Sultan des Turcs, montant au haut de la tour où il étoit enfermé, jetta les yeux dans la plaine. La réſiſtance des Chrétiens à laquelle il ne s'étoit point attendu, le ſurprit. Il fut ému du ſanglant ſpectacle qui s'offroit à ſa vue. Mais bientôt l'amour de la gloire s'emparant de ſon ame: ſortons, s'écria-t-il, il ne nous convient point de demeurer ici plus long-temps, je vois qu'il faut aujourd'hui vaincre ou périr. Soit que ſon grand courage le portât à aller au-devant de la mort prochaine dont il étoit menacé; ſoit que le Ciel, qui vouloit en ce jour faire tomber ſous les efforts des Chrétiens toutes les forces des Infideles, lui inſpirât cette penſée, le Sultan mit ſon caſque, & ſans faire attention s'il étoit ſuivi, il ſortit de la forteresſe, & oſa ſeul affronter mille ennemis. Son exemple entraîna Aladin & les autres Sarrazins qui étoient avec lui: ils ſortirent tous, moins ſoutenus par l'eſpérance, qu'excités par la fureur.

Tout ce qui ſe préſenta au paſſage du terrible Soliman, fut en un moment renverſé. Ses coups étoient ſi prompts, qu'on ne pouvoit remarquer ceux qu'il frappoit, qu'après qu'ils étoient abattus. La frayeur ſaiſit les Chrétiens. Les Syriens ſur-tout lâcherent honteuſement le pied & s'enfuirent. Pour les troupes de Raymond, elles firent plus de réſiſtance, & s'expoſerent avec plus de courage aux coups de Soliman. Les ſerres d'un cruel vautour, les griffes d'un lion furieux, jamais ne furent plus enſanglantées que l'étoit le fer du Sultan. Son épée paroiſſoit altérée du ſang dont elle s'abreuvoit à longs traits. Le courageux Comte de Toulouſe accourut promptement à l'endroit où ce terrible Sarrazin faiſoit un ſi grand carnage de ſes gens, il reconnut en lui le même ennemi qui l'avoit abattu, & il oſa encore le défier. Mais les forces de ce généreux Vieillard ne répondoient plus à ſon courage : il fut une ſeconde fois renverſé. Pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Infideles, ſes ſoldats le défendirent avec la même ardeur qu'ils avoient déja témoignée. Soliman croyant l'avoir tué, ou que du moins il ſeroit facile à ceux qui le ſuivoient de le faire priſonnier, ne daigna point s'arrêter : avide de plus grands exploits, il paſſa outre. Ainſi qu'un homme affamé dédaigne une table frugale, & court à celle qu'il voit chargée d'une grande abondance de mets ; tout de même le Sultan abandonne la Ville, & vole vers la plaine, où un plus vaſte champ s'offre à la fureur qui l'anime. Il laiſſe les Chrétiens ſaiſis d'effroi, & les Sarrazins pleins de la confiance qu'il a ſu leur inſpirer : ceux-ci ne ſongent qu'à pourſuivre la victoire qu'il a laiſſée im-

parfaite ; ceux-là se défendent encore, mais foiblement, & leur résistance de plus en plus se ralentit.

Les Syriens, à qui les premiers coups de Soliman avoient fait prendre la fuite, passerent alors en désordre devant la maison où Tancrede s'étoit fait porter après son combat contre Argant. Les cris qu'il entendit l'arracherent de son lit. Il monta au plus haut de la maison, il reconnut la cause du bruit qui avoit frappé ses oreilles ; il vit le Comte de Toulouse abattu, & le foible combat que ses gens rendoient autour de lui. Aussi-tôt oubliant ses blessures & sa foiblesse, son grand courage suppléa à la vigueur qui lui manquoit. D'une main il prit son épée, & de l'autre son bouclier, & sans autres armes, il courut où l'action se passoit. Quoi ! dit-il aux troupes du Comte qui lâchoient le pied, vous fuyez, vous abandonnez ainsi votre Capitaine ? vous souffrirez que les dépouilles d'un si vaillant homme soient indignement attachées dans les profanes temples des Infideles ? Allez, retournez à Toulouse, dites au fils de Raymond que vous avez lâchement laissé périr son pere, crainte d'exposer votre vie. A ces mots il écarte à grands coups d'épée tous les Sarrazins qui entouroient le Comte ; il le couvre de son bouclier ; & de son corps languissant & désarmé, il fait un rempart à des hommes pleins de vigueur & armés à l'avantage.

Sous le bouclier de Tancrede, comme sous un toît impénétrable, Raymond commence à respirer : il reprend bientôt l'usage de ses sens. Plein de dépit & de colere, il se releve & cherche des yeux l'ennemi qui l'a abattu ; mais ne le voyant point, il fait tomber sur une infinité d'autres la vengeance de l'af-

Digitized by Google

front qu'il a reçu. Tous les soldats se rallient autour de lui, ils attaquent, ils pressent à leur tour les Sarrazins; ils font passer dans leur ame cette terreur dont eux-mêmes avoient été saisis. La face du combat ainsi change en un moment.

Pendant que, pour signaler sa vengeance, le Comte de Toulouse cherche à immoler à son courroux les plus apparents d'entre les ennemis*, il apperçoit le Roi de Jérusalem combattant courageusement à la tête des siens : il l'attaque aussi-tôt, & fait tomber sur sa tête un pesant coup. Sans lui donner de relâche, Raymond ne cesse de le frapper, il lui ouvre enfin son casque, & lui fend la tête. Aladin fait un cri, il tombe sur le visage, & mord en expirant cette même terre où il avoit donné des loix. Les Sarrazins consternés de la mort de leur Roi, privés du secours de Soliman qui les avoit abandonnés, perdirent entiérement courage. Quelques-uns se jettant de désespoir au milieu des Chrétiens, se livrerent brutalement à leurs coups, ainsi que des animaux féroces. La plupart prirent la fuite, & tacherent de regagner l'asyle dont ils étoient sortis. Mais leurs ennemis les poursuivirent de si près, qu'ils entrerent avec eux dans la forteresse, & les passerent tous au fil de l'épée. Aussi-tôt le Comte de Toulouse, montant au haut de la tour, y arbora son enseigne victorieuse, à la vue des deux armées.

Soliman ne vit point ce qui se passoit dans la Ville, dont il étoit alors trop éloigné. Déja parvenu sur le champ de bataille, un spectacle encore plus affreux s'offrit à sa vue. Toute la campagne jonchée de morts, des ruisseaux de sang coulant dans la plaine, & grossissant à chaque instant; la Parque impitoyable exerçant

de toutes parts ſon empire avec horreur. Un cheval ſans maître ſe préſenta bientôt à lui : il ſaute légérement deſſus, & vient donner à ſon parti un ſecours dont la durée fut auſſi courte que celle d'un éclair, mais dont l'effet peut ſe comparer à celui du tonnerre.

Odoard, Gildippe, vaillants & fideles époux, vous êtes bien dignes que vos noms ſoient tirés de l'oubli où ſont demeurés enſevelis les noms d'un grand nombre d'autres à qui le terrible Sultan ôta la vie. Tendres Amants, vous méritiez un plus heureux ſort. Votre amour, votre valeur ſerviront à jamais de modele aux ſiecles futurs. Votre ſort déplorable que je vais tacher de dépeindre, attendrira tous les cœurs, & rendra quelque jour ma proſe célebre.

Dès que la courageuſe Gildippe eut remarqué le carnage que Soliman faiſoit des Chrétiens, elle pouſſa ſon cheval contre lui, & de deux coups qu'elle lui porta, elle fendit ſon bouclier, & lui fit une bleſſure conſidérable au côté. Soliman la reconnut. Voilà donc, dit-il groſſiérement, cette coureuſe accompagnée de ſon galant. Il eût mieux valu pour toi de ne jamais quitter la quenouille, que de paroître ici l'épée à la main, & ſoutenue du foible ſecours de l'Amant qui te ſuit. A ces mots le Sarrazin plus que jamais animé de fureur, porte à Gildippe un coup effroyable, & perce ce beau ſein qui ne devoit reſſentir d'autres atteintes que celles de l'amour. La Guerriere laiſſe auſſi-tôt tomber les rênes ſur le col de ſon cheval : à ſa langueur, il eſt aiſé de juger qu'elle eſt mortellement bleſſée. Son cher époux la remarque ; il eſt prompt à la ſecourir : mais hélas ! le ſecours qu'il lui donne eſt inutile.

Que doit faire en ce moment le brave & ten-

Digitized by Google

dre Odoard ? Sa tendreſſe le porte à ſoutenir ſon épouſe défaillante : la fureur dont il eſt ſaiſi l'excite à la vengeance ; ſon amour le détermine à l'un & à l'autre. De la main gauche il embraſſe Gildippe, & de la droite il s'apprête à la venger. Mais ſes deſirs, ſes efforts ainſi partagés, ne tiennent pas long-temps contre un adverſaire auſſi redoutable que Soliman. L'amoureux Odoard ne venge point ce qu'il aime, & ne peut l'empêcher de tomber. D'un revers le cruel Sultan lui ſépare du corps le bras dont il ſoutient Gildippe. La Guerriere tombe, & ſon époux infortuné tombe avec elle. Lorſque le furieux Aquilon déracine, ou que l'impitoyable coignée abat l'orme auquel une tendre vigne étoit étroitement unie, on la voit tomber avec l'arbre qui la ſoutenoit, & ſécher avec lui : ainſi ces deux Amants, qui étoient l'un à l'autre un mutuel ſoutien, tombent d'une chûte commune, & périſſent enſemble. Le malheur de l'un cauſe toute la douleur de l'autre. Ils s'embraſſent, ils ſe ſerrent autant qu'un reſte de forces le leur peut permettre. Ils ſe regardent, ils voudroient ſe parler, mais leur bouche mourante ne peut plus former de paroles, il n'en ſort que des ſoupirs. Leurs yeux ſe ferment : ils expirent enfin, & leurs ames ſi intimement unies pendant leur vie, ſont inſéparables à la mort.

Le bruit de ce déplorable accident ſe répandit auſſi-tôt par toute l'armée Chrétienne. Renaud en fut inſtruit des premiers : pluſieurs ſoldats lui en porterent exprès la nouvelle. L'eſtime ſinguliere qu'il avoit pour ces deux illuſtres époux, l'amitié qui l'uniſſoit avec eux ne lui permirent plus d'autre penſée que celle de les venger. Il part à l'inſtant, bientôt il découvre le cruel homicide de ſes amis. Déja

Digitized by Google

il étoit prêt à le joindre, lorsque le féroce Adraste s'opposant à son passage, en présence même de Soliman: A tes armes, lui dit-il, je te reconnois pour celui qui a osé outrager ma Princesse. Depuis le commencement du combat je n'ai cessé de te chercher & de t'appeller par ton nom; enfin je te rencontre, tu vas expier ton crime, & je vais accomplir le vœu que j'ai fait à ma Divinité: voyons lequel aura l'avantage du lâche ennemi d'Armide, ou de son généreux défenseur. Ces paroles de l'Indien furent suivies d'un horrible coup de masse qu'il fit tomber sur la tête de Renaud. Les merveilleuses armes de ce Guerrier ne pouvoient être faussées: mais malgré la bonté de ses armes, malgré son incomparable vigueur, il fut rudement ébranlé. A ce coup Renaud répondit par un autre auquel tout l'art de la médecine ne pouvoit apporter de remede. Il enfonça son épée dans le côté d'Adraste, & perça d'outre en outre le vaste corps de l'Indien. Ce formidable géant tombe: il meurt, & sa mort est l'effet d'un seul coup.

Tous ceux qui étoient spectateurs de ce combat, furent saisis de crainte & d'horreur: Soliman même, l'intrépide Soliman, ne put se défendre d'un froid mortel qu'il sentit pour la premiere fois couler dans ses veines, & qui le fit pâlir. Par un saisissement si extraordinaire & si nouveau pour lui, il jugea que son heure fatale étoit venue; ainsi l'avoient ordonné les immuables arrêts du Ciel. Comme un malade que l'ardeur de la fievre a fait tomber dans le délire, veut quelquefois élever sa voix, & quelquefois s'efforcer de courir, tandis que sa voix languissante & ses membres affoiblis ne peuvent répondre à ses desirs, tout

Digitized by Google

de même Soliman rappelle en vain ſon courage, pour s'oppoſer à l'ennemi qui vient à lui : il ne ſe reconnoît plus : la froide terreur qui s'eſt emparée de ſon ame, le rend immobile, & glace tous les efforts qu'il fait pour ranimer ſa valeur. Mais ſi l'effroi dont il eſt ſaiſi le met hors d'état de ſe défendre, il ne le porte pas du moins à vouloir ſe dérober au danger par une lâche fuite : il attend de pied ferme le terrible Renaud, qui fond ſur lui comme un éclair. Soliman fit peu de réſiſtance ; il reçut le coup mortel, mais il le reçut ſans rien faire qui fût indigne de ſon grand cœur. Ainſi ce fameux Sultan, qui pendant le cours d'une longue guerre s'étoit, comme un autre Antée, relevé de toutes ſes chûtes avec de nouvelles forces, tombe en ce moment pour ne ſe relever jamais.

Après la mort de Soliman, la fortune, qui avoit paru héſiter juſqu'alors à prendre le parti des Chrétiens, fixa ſon inconſtance en leur faveur, & ſe déclara ouvertement pour eux. Tous les Sarrazins abandonnerent à leurs ennemis le champ de bataille. La troupe immortelle, compoſée de ce qu'il y avoit dans leur armée de plus vaillants hommes, à la honte du titre ſuperbe qu'elle portoit, prit auſſi l'épouvante & s'enfuit. Emiren voyant cette déroute générale, courut promptement à celui qui portoit l'étendard royal, & ſe mettant au-devant de lui, Rimedon, lui dit-il, c'eſt ainſi que tu réponds au choix que j'ai fait de toi, en te préférant à mille autres pour te confier l'étendard de mon Roi ? Ne l'ai-je donc remis entre tes mains que pour le déshonorer ? Lâche, tu fuis, tu laiſſes ton Général ſeul au milieu de ſes ennemis. Quelle eſt ta penſée ? Tu crois en fuyant conſerver ta vie, & tu

cours à ta perte. Viens, ſuis-moi ; il n'eſt pour te ſauver qu'une ſeule voie, c'eſt celle de la gloire Rimedon confus s'arrêta. Lui & les autres Guerriers de ſa troupe, ou piqués des reproches que leur fit Emiren, ou intimidés par ſes menaces, reprirent cœur & revinrent au combat.

Mais ce qui contribua le plus à ranimer leur courage, fut la valeur de Tiſſapherne. Ce brave Sarrazin n'avoit juſqu'alors ceſſé de combattre, ſans daigner faire un pas en arriere. Dès le commencement de l'action il avoit preſque ſeul mis les Normands en déroute. Se jettant enſuite au travers des Flamands, il en avoit fait un grand carnage. Garnier, Roger, Gerard étoient entr'autres tombés ſous ſes coups. Après avoir fait dans cette journée des actions dignes d'une gloire immortelle, il ne ménageoit plus une vie qu'il ſe ſoucioit peu de conſerver, puiſqu'il étoit sûr de vivre éternellement dans la mémoire des hommes ; & il cherchoit à s'expoſer aux plus grands dangers, afin d'y périr avec éclat, ou de s'y couvrir d'une gloire nouvelle.

Dans cette penſée, il apperçut Renaud, & il le reconnut aiſément, malgré le ſang dont ſes armes étoient ſouillées. Voici ce que je cherche, dit-il : de tous les périls, voici le plus grand. Daigne, ô Ciel, ſeconder mon courage. Fais-moi, grand Prophete, remporter la victoire ſur ce Guerrier ; je te conſacrerai ſes armes dans le temple de la Divinité. Et vous, belle Armide, regardez d'un œil favorable les efforts que je vais faire pour vous venger. Ainſi le Sarrazin adreſſoit ſes vœux à un Prophete ſourd, qui n'entendit point ſa voix, & le Ciel qu'il imploroit n'exauça point ſa priere. Semblable à un lion qui augmente en

core sa férocité naturelle, en se battant les flancs de sa queue, Tissapherne joint à l'ardeur de son grand courage le feu d'un violent amour. Il attaque Renaud, qui par l'air terrible dont il reçoit son ennemi, paroît lui-même être l'assaillant. Ceux qui étoient présents laissèrent aussi-tôt le champ libre à ces deux Guerriers, dont la fureur suspendit quelque temps celle de tous les autres combattants. Ils se portèrent l'un à l'autre d'effroyables coups. Mais comme leurs forces & la bonté de leurs armes étoient inégales, Tissapherne frappoit Renaud & ne le blessoit point, au lieu que les coups de celui-ci faisoient à son adversaire de cruelles blessures.

Armide, qui étoit spectatrice du combat, reconnut avec dépit le désavantage de son Chevalier, dont les armes rompues en cent endroits, paroissoient déja teintes de son sang. Elle vit que, saisis de frayeur, le peu qui restoit de Sarrazins autour d'elle, étoient prêts à l'abandonner. Cette fiere Princesse, environnée quelques heures auparavant d'un grand nombre de braves Guerriers dévoués à son ressentiment, se trouvoit alors presque seule. A l'espoir de la vengeance avoit succédé dans son ame la crainte de l'esclavage. Ce n'est point la mort qu'elle veut éviter; elle a la vie en horreur: mais elle ne peut se résoudre à tomber en la puissance d'un perfide qui l'a outragée. Dans cette pensée elle descend de son char avec précipitation: elle monte sur un cheval, & s'éloigne à toute bride du champ de bataille. Son amour & son dépit la suivent; ils volent après elle. Telle on vit autrefois la fameuse Reine d'Egypte s'éloigner à pleines voiles du combat où elle laissoit son Amant engagé.

Tissapherne vit partir Armide; il lui sembla

dans ce moment que le soutien de sa vie l'abandonnoit. Aussi enflammé d'amour que Marc-Antoine, il vouloit comme lui quitter le combat, & suivre une maîtresse fugitive ; mais le terrible adversaire qu'il avoit en tête ne lui en laissa point la liberté. Plein de désespoir & de fureur, Tissapherne aussi-tôt se tourne vers l'ennemi qui s'opposoit à sa retraite : il prend son épée à deux mains, & en décharge sur le casque de Renaud un coup pareil à ceux que faisoit tomber sur l'enclume le robuste Forgeron des foudres de Jupiter. La pesanteur de ce coup contraignit l'invincible Renaud à baisser la tête jusques sur le col de son cheval ; mais prompt à se redresser, il le fut encore davantage à venger l'affront qu'il venoit de recevoir. Il porta à son tour un si furieux coup dans l'estomac du Sarrazin, que l'épée fatale perçant sa cuirasse lui traversa le corps, & se fit voir sanglant derriere ses épaules. Par cette double voie, qui vient de lui être ouverte, l'ame de l'infortuné Tissapherne à l'instant s'envole.

Après cette victoire, Renaud jetta les yeux de toutes parts, pour voir de quel côté il porteroit le secours de son bras. Hors un petit nombre de Sarrazins, qui disputoient encore foiblement leur vie, la plaine n'offroit par-tout à sa vue que des morts & des fuyards. Cette ardeur indomptable qui le transportoit dans le combat, aussi-tôt s'éteignit, sa colere se dissipa, le calme revint dans son ame. Il avoit vu monter à cheval la tremblante Armide. La crainte des dangers que pouvoit courir cette malheureuse Princesse toucha son cœur : il se ressouvint de la parole qu'il lui avoit donnée en la quittant, qu'à jamais il seroit son Chevalier. Sa générosité le portoit à ne la point abandonner dans son malheur ; son honneur

l'y

l'y engageoit; il réſolut de la ſecourir. Dans cette intention il piqua ſon cheval du côté où il lui avoit vu tourner ſes pas ; & pour la rencontrer plus ſûrement, il ſe laiſſa conduire aux traces qu'il remarquoit ſur la pouſſiere.

Armide s'étoit rendue dans un vallon ſolitaire, où le hazard ſeul avoit guidé ſa fuite. Comme ce lieu écarté lui parut propre à l'exécution du deſſein qu'elle avoit formé, elle y mit pied à terre, & s'y abandonna bientôt aux penſées les plus funeſtes. Elle prit ſon arc & ſon carquois, & les jettant contre terre avec indignation : allez, dit-elle, malheureux traits, dont je ne me ſuis armée qu'à ma honte ; puiſque vous avez ſi mal ſervi mon reſſentiment, demeurez pour jamais enſevelis dans ces déſerts. Aucun de vous n'a pu ſe teindre du ſang de mon ennemi ; l'acier de ſa cuiraſſe a été impénétrable à votre foibleſſe ; mais du moins vous vous teindrez de mon ſang ; vous percerez ſans peine le ſein nu d'une femme. D'autres traits ont déja fait reſſentir leurs atteintes au triſte cœur que j'offre à vos coups : une cruelle expérience ne m'a que trop appris combien il a été facile à bleſſer. Foibles armes, vous n'avez pu ſervir ma vengeance, vous ſervirez du moins mon déſeſpoir.

Infortunée, pourſuivit-elle, que ton ſort eſt rigoureux ! ce n'eſt qu'en ceſſant de vivre que tu peux ceſſer d'aimer un ingrat ; le coup mortel peut ſeul guérir les bleſſures que l'amour t'a faites. Heureuſe encore ſi j'en guéris ; heureuſe ſi mon fatal amour ne vient point infecter les Royaumes ſombres, en me ſuivant chez les morts. Demeure ici, amour cruel, ne me ſuis point ; que mon dépit ſeul m'accompagne au ténébreux ſéjour. Ou plutôt, que mon fu-

neſte dépit paſſe, s'il eſt poſſible, dans le cœur du perfide auteur de mes maux: qu'il le déchire nuit & jour; que ſans ceſſe il lui cauſe les mêmes tourments qu'il m'a fait ſouffrir.

Armide à ces mots tira de ſon carquois la meilleure de ſes fleches. Une pâleur mortelle étoit déja peinte ſur ſon viſage; déja elle levoit le bras pour ſe frapper, lorſque Renaud arriva au lieu où elle étoit. Il la vit, il courut à elle, & lui prit le bras par derriere au moment même que le fer de la fleche étoit prêt à percer ſon ſein. Armide ſe retourna: elle vit ſon Amant. Que ne ſentit-elle point à cette vue? Elle fit un cri; & penchant la tête auſſi-tôt, comme une fleur dont la tige vient d'être à moitié coupée, elle demeura évanouie entre les bras de Renaud. Le Guerrier la ſoutint: il fut attendri de l'état où il trouvoit cette Amante déſeſpérée: il ne put refuſer à ſon malheur quelques larmes qui tomberent ſur ſon viſage & ſur ſon ſein. Semblable aux pleurs de l'Aurore qui raniment une roſe languiſſante, les larmes de Renaud rendirent à la belle Armide l'uſage de ſes ſens. Trois fois elle leva les yeux ſur Renaud; & ſon dépit s'oppoſant au plaiſir qu'elle avoit à le regarder, trois fois elle baiſſa la vue. Elle voulut enſuite ſe débarraſſer des bras de ſon Amant; mais ſa foible réſiſtance ne ſervit qu'à rendre encore plus forts les nœuds dont il la ſerroit. Enfin demeurant engagée dans des liens qui malgré ſon dépit lui paroiſſent doux, elle confondit ſes larmes avec celles dont Renaud avoit déja mouillé ſon viſage, & ſans daigner lever les yeux ſur l'Amant qui la tenoit embraſſée, elle lui adreſſa ces paroles:

Barbare, que prétends-tu? auſſi cruel dans ton retour que tu l'as été dans ton départ, pour-

quoi m'empêches-tu de terminer une vie que tu m'as rendu insupportable? A quels nouveaux affronts réserves-tu encore la triste Armide? Je pénetre ton intention. Tu veux qu'on voie une malheureuse Princesse que tu as indignement trahie, suivre, chargée de fers, ton char de triomphe. Voilà ce qui te porte à me conserver la vie. Mais je préviendrai ton lâche dessein. Qui ne craint point la mort, n'a rien à craindre. Il a été un temps où j'aurois mis toute ma gloire à tenir la vie de toi: tu faisois alors, ingrat, le bonheur de mes jours. A présent je te demande la mort, ou plutôt je ne te la demande point: la mort même qui fait l'objet de mes desirs, me seroit odieuse venant de tes mains; je saurai me la procurer moi-même: malgré l'esclavage où tu veux me réduire, les précipices, les poisons, mille autre voies me seront ouvertes pour sortir d'une vie que je déteste. Cesse d'ébranler ma résolution par tes dangereux artifices; laisse-moi, cruel, cesse de me séduire par tes perfides caresses.

Touché d'une compassion tendre, mais pourtant exempte de foiblesse, Renaud mêla ses soupirs aux pleurs que l'amour & le dépit faisoient couler des yeux d'Armide. Vivez, belle Princesse, lui dit-il avec une douceur charmante; vivez non pour porter d'indignes fers, mais pour régner. A quels injustes soupçons vous livrez-vous? Si vous n'en croyez point mes paroles, lisez du moins dans mes yeux les sentiments de mon ame: voyez s'ils ont rien d'ennemi. Je suis votre Chevalier, & j'en fais gloire. Je veux vous rétablir sur le trône de vos aïeux. Ah! s'il plaisoit au Ciel de dissiper les ténebres de votre ame, s'il daignoit répandre sur vous un rayon de sa lumiere, belle Armide, que bientôt

l'Orient vous verroit la plus puiſſante & la plus fortunée de ſes Reines.

A ces paroles ſi vives & ſi tendres, Renaud joignit encore les plus fortes inſtances, qu'il accompagna de ſes larmes. Ainſi que la neige diſparoît aux rayons du Soleil, les ſoupçons d'Armide ſe diſſiperent, ſon dépit, ſa colere s'évanouirent: dans ſon cœur il ne reſta que l'amour. Seigneur, dit-elle alors à ſon aimable ennemi, que ſouhaitez-vous de votre eſclave? Ordonnez, me voilà prête à vous obéir; vos moindres deſirs ſeront éternellement pour moi des loix inviolables.

Cependant le Général des Sarrazins reconnut bientôt que les efforts qu'il faiſoit pour rétablir le combat étoient inutiles. Il vit l'étendard royal abattu: Rimedon qui le portoit venoit de tomber ſous les coups de Godefroy, & la plus grande partie des Guerriers de la troupe immortelle avoient déja ſubi le même ſort. Le courageux Emiren comprit que la victoire étoit ſans reſſource pour ſon parti. Il ne voulut point ſurvivre à ſa défaite; mais du moins il ſe réſolut à périr d'une maniere qui en effaçât la honte. Entre tous les Chrétiens Godefroy lui parut le plus redoutable. Il piqua ſon cheval droit à lui, & avant que de le joindre il laiſſa d'illuſtres marques de ſon déſeſpoir, en renverſant tous ceux qui s'oppoſerent à ſon paſſage. Je viens, lui dit-il, mourir ici de ta main; mais je tacherai dans ma chûte de t'entraîner avec moi. Ils ſe joignirent auſſi-tôt & ſe frapperent en même-temps. Godefroy eut ſon bouclier percé, & fut bleſſé au bras gauche. Emiren reçut de ſon adverſaire un ſi peſant coup ſur la tête, qu'il en fut tout étourdi; & comme il ſe redreſſoit, d'un ſecond coup Godefroy lui

perça le corps & le fit tomber ſans vie. Après la mort d'Emiren, ce vaſte eſpace qu'occupoit l'armée innombrable dont il étoit Général, n'offrit plus à la vue que des fuyards qui tachoient de regagner leur camp.

En les pourſuivant, Godefroy vit un Sarrazin à pied, dont les armes étoient fracaſſées, & qui ſans caſque, ſans bouclier, & avec le ſeul tronçon de ſon épée, ſe défendoit courageuſement contre un grand nombre d'ennemis qui l'environnoient. Godefroy fit retirer les Chrétiens, & dit à ce Guerrier: vaillant homme, rendez-vous, je ſuis Godefroy. Ce brave Sarrazin, qui n'avoit point voulu céder au nombre, n'eut pas plutôt entendu le nom de Godefroy ſi fameux dans l'Orient, que préſentant ſon épée au Général des Chrétiens: Seigneur, lui dit-il, je me rends à vous ſans honte. Cette victoire que vous remportez ſeul ſur Altamor, n'eſt pas la moins glorieuſe de vos victoires, & ne ſera pas la moins utile pour vous: bientôt la Reine mon épouſe vous offrira pour le prix de ma liberté tout l'or de mes Etats. Gardez vos tréſors, lui répondit Godefroy, je ne ſais point mettre à prix la vie des hommes. Un vil intérêt ne m'a point fait paſſer dans l'Aſie; c'eſt la gloire du Dieu que je ſers qui m'a mis les armes à la main.

Il donna Altamor en garde à quelques-uns de ceux qui le ſuivoient, & il continua de pourſuivre les Infideles juſques dans leurs retranchements. Les Chrétiens y entrerent ſans réſiſtance; ils y firent un horrible carnage de leurs ennemis: les richeſſes que ces barbares avoient traînées après eux, furent ſouillées de leur ſang: tout leur camp en fut inondé. Avant que l'aſtre du jour eût fini ſa courſe, Godefroy marcha à la tête de ſes troupes victorieuſes

droit à la Ville ſainte, dont il venoit de briſer le joug. Il alla auſſi-tôt avec les principaux Chefs de l'armée rendre ſes reſpects au divin tombeau de JESUS-CHRIST; & libre déſormais du ſaint engagement qu'il avoit pris, il y conſacra ſes armes au Seigneur comme un monument de ſa victoire & de ſa reconnoiſſance.

FIN.